CHAPITRE 1

Dans l'obscurité, on entendit une fenêtre grincer. Elle s'ouvrit. Une tête apparut dans l'encadrement et se pencha au-dehors. Le tueur eut le réflexe d'effectuer un pas en arrière et s'accroupit derrière une Fiat Uno. La fenêtre se situait au dixième étage. Il n'avait pourtant pas fait de bruit pour attirer l'attention et sa montre n'indiquait que vingt et une heures. Normalement, le film devait avoir débuté et le type, là-haut, aurait dû être scotché devant sa télé. Toutes les précautions qu'il avait prises avaient failli ne servir à rien et il s'en voulait. Il allait devoir redoubler de prudence s'il voulait poursuivre son plan dans le calme et la sérénité. Il fallait absolument éviter qu'il s'énerve car il tremblerait et raterait sa cible.

Le réverbère derrière lequel il s'était caché, n'éclairait pas. Un gamin avait sans doute lancé une pierre sur son ampoule. Manière de passer le temps ou d'évacuer sa rage envers la société. Sa rage à lui se focalisait dans l'abattage systématique de gêneurs. Lui, ce n'était pas une pierre qu'il jetait sur les gens, c'était la mort. Irrémédiablement. Sans procès inutile. Dans la mort qu'il semait depuis un an, il récoltait toute sa vengeance sur un destin contraire qui avait empêché une part de lui-même de s'épanouir.

« Brave gamin ! S'il savait qu'il vient de me rendre un fier service ! » pensa-t-il.

Le curieux de la fenêtre ne pouvait pas le distinguer dans la pénombre. Malgré le froid vif qui devait le fouetter, il ne se décidait pas à rentrer. Son ombre chinoise, reflétée par une faible lueur qui provenait de l'appartement, conservait une immobilité inquiétante. Cela parut interminable au tueur. Rien, au-dehors, ne justifiait cette faction. Il s'impatientait peut-être du retard de quelqu'un qui n'arrivait pas et le guettait au loin.

Maintenant adossé au mât noir, le tueur se demanda combien de temps il allait devoir rester planté là à patienter. Son temps était minuté et tout retard pouvait engendrer des conséquences extrêmement graves pour la suite des opérations. Il ne pouvait qu'attendre et il avait horreur de ça. Il n'avait jamais supporté d'être dépendant des autres. Encore moins quand il était en plein travail. Et là, il était en plein travail. Il avait repéré les lieux depuis quelques semaines et s'était persuadé que cet endroit était idéal pour faire ce qu'il avait décidé. C'est-à-dire éliminer quelqu'un sans être inquiété.

Dans l'impossibilité totale d'effectuer le moindre mouvement pour ne pas se faire repérer, il en profita pour tenter de réguler sa respiration. Les cours de yoga qu'il avait pris voilà quelques années allaient se révéler utiles. Tout naturellement, sans qu'il fit un quelconque effort, ils remontèrent à sa mémoire. Sans changer de position, il fit le vide autour de lui tout en forçant son esprit à rester attentif aux bruits extérieurs. Il se concentra sur un point précis situé à l'intérieur de lui-même et peu à peu, ses poumons se remirent à avaler l'air sans précipitation et à le rejeter de la même façon. Une sorte de plénitude extrême commença à se répandre dans tout son corps. Un demi-sourire illumina son visage : Il n'avait pas perdu ses réflexes de survie. Son attente allait pouvoir

se poursuivre sans plus d'accrocs.

Là-haut, la lumière s'éteignit. Pas trop tôt.

À l'autre bout du parking, le moteur bien huilé d'une voiture se mit à ronfler doucement. Décidément, pas moyen de bosser en paix ! Le pilote le laissa prendre son temps pour se réveiller. Il mettait les gaz, puis les abaissait pour les remettre à nouveau. Un véritable garagiste professionnel, ce type ! Le tueur crut qu'il allait y passer la nuit à ce petit jeu débile. En plus, la planète prenait un sacré coup de vieux à chaque accélération. Le chauffeur avait franchement l'air de s'en fiche comme de sa dernière chemise. Et à ce train-là, il n'allait pas mettre beaucoup de temps à l'enfiler ! Tout ce qui comptait pour lui, c'était que sa bagnole gazouille comme un nouveau-né. Le tueur dut se retenir pour ne pas aller lui donner un cours élémentaire d'écologie. Tout d'un coup, l'autre démarra.

Il jeta un œil sur sa montre. Elle était équipée d'un système lumineux interne qu'il fit fonctionner. Elle indiquait : 21 h 30. Le gars qu'il attendait allait se pointer. Il devait être aux aguets et ne pas se laisser surprendre. Il avait remarqué qu'il était toujours pile à ses rendez-vous. Arlette, sa secrétaire, le lui avait confirmé. Une espèce de minuterie intérieure semblait le faire vivre comme un jouet mécanique qu'on remonte régulièrement et qui ne se détraque jamais. L'enfant inconnu qui le commandait allait bientôt pleurer toutes les larmes de son corps. Il en était désolé mais il ne voyait pas comment lui éviter ce chagrin.

Son oreille en éveil l'alerta soudain d'un bruit suspect. Le claquement sec de chaussures se rapprochait, déterminé et sûr de lui. Il reconnut le pas de sa victime. C'était cette façon de marcher, ostentatoire et hautaine, qui avait encouragé le tueur à prendre la décision de l'exécuter. Dans les couloirs de l'entreprise où il travaillait, il avait déjà remarqué cette froideur de la semelle qui cognait contre le sol. Comme s'il voulait terrifier le personnel. « Frémissez, employés subalternes, votre patron fait son tour pour vérifier que vous êtes bien à votre poste et que vous donnez à votre entreprise bien aimée le meilleur de vous-même ! ».

Le bruit était devenu plus proche. Malgré le fort vent de nord qui soufflait sur la ville, le tueur sut que sa victime devait se situer très près de lui. Au cours de ses trois dernières expéditions punitives, il avait développé une importante acuité auditive. Cette faculté de différencier chaque son et de lui affecter une origine précise l'avait aidé à maintes reprises à réaliser ses objectifs. Elle lui avait surtout permis d'être en avance sur sa proie et de ne pas se laisser surprendre par elle. Ce soir, cela devait se passer de la même façon !

Plus que quelques mètres et elle serait à la portée de son revolver. Un dernier claquement lui fit comprendre qu'elle arrivait dans son dos. Il se retourna pour être face à elle mais il ne la vit pas tout de suite. Elle devait être cachée par les voitures sagement alignées en épi pour la nuit. Il la chercha des yeux mais elle resta invisible un long moment. Cette attente parut une nouvelle fois interminable au tueur. Il avait horreur des impondérables et cette nuit en avait recelé beaucoup trop à son goût. À croire que ce n'était pas sa nuit.

Quand il l’aperçut enfin, elle se trouvait à dix mètres à peine de l’endroit où il l’attendait. Elle lui fit signe de la main pour lui signifier qu’elle l’avait vu. Le tueur sortit son arme de la poche de son blouson, arma et visa. Le temps d’effectuer tous ces gestes, la victime était sur lui.

Le coup de feu claqua, aussi abruptement qu’un fouet cingle la peau d’un être humain. Une silhouette s’effondra dans le silence revenu. En chutant, elle percuta une voiture qui stationnait là et son imperméable s’accrocha à l’antenne qui n’avait pas été rentrée. Celle-ci plia sous le poids imprévu, chancela un moment dans un va et vient incertain, puis, comme humiliée d’avoir cédé, se redressa fièrement. Le corps en profita pour se relever. Sa tête tomba en arrière découvrant une pomme d’Adam proéminente. Dans cette position un peu ridicule, il avait l’air d’un pantin désarticulé attendant son marionnettiste pour reprendre vie. Ses bras imploraient la terre pour qu’elle l’accueille tandis que les yeux, maintenant vides, semblaient suivre son âme qui s’envolait dans l’air froid du mois de novembre.

Pas très loin d’eux, une portière se ferma violemment et il vit une voiture le frôler mais elle ne s’arrêta pas. Il entendit japper un chien, heureux de se dégourdir les jambes et qui incitait son maître à se dépêcher. Décidément, ce parking n’était pas de tout repos. La vie continuait tandis que celle du mort commençait à tacher de rouge le sol. Son sang s’écoulait par la jambe gauche du pantalon, le côté du cœur qui venait d’être touché par la balle. Goutte à goutte, avec cette lenteur irrémédiable qui fait désespérer de l’avenir, il se mêlait à la boue qui maculait le parking.

Un de plus, murmura le tueur. Ou un de moins.

La comptabilité n’était pas son point fort. Une chose était sûre : c’était le quatrième homme qui mourait grâce à lui. Il le regarda sans esquisser le moindre geste, absent à ce crime qu’il venait de commettre et qui ne le concernait déjà plus.

Tranquillement, il souffla sur la bouche du canon de son revolver. Elle fumait encore. Il ne pouvait pas s’empêcher de le faire. C’était une sorte de tic, un exorcisme. Il soufflait pour éparpiller la fumée qui se dégageait de son revolver comme s’il avait voulu faire s’envoler les cendres encore chaudes de sa victime. La faire disparaître en quelque sorte. Eliminer toute trace d’elle, effacer définitivement son apparition dans son existence.

Comme d’habitude, il ne se pencha[K1] pas sur elle pour vérifier qu’il avait atteint sa cible. Il tirait une balle et une seule. Cela suffisait à la raidir ad vitaernam. À bout portant, elle était immanquable. Il en était certain comme il était sûr que personne ne le soupçonnerait. Les flics avaient l’esprit trop simple pour l’imaginer en coupable. Il considérait aussi que nettoyer la boite qui l’employait de tous les incompétents notoires qui se succédaient de plus en plus rapidement grâce à lui faisait partie de son boulot. Et de ce point de vue là, il ne chômait pas.

Sa victime gisait à ses pieds. Eliminée d’un coup de feu précis, net, sans bavures. Il lui avait donné rendez-vous sur ce terrain vague, à quelques dizaines de mètres d’un îlot d’habitation peuplé de gens trop absorbés par les images idiotes que la télé débitait pour

s'intéresser à ce qui se passait au pied de leur immeuble. Aucun risque d'être surpris. S'ils savaient qu'ils auraient pu voir en direct, en bas de chez eux, un crime grandeur nature ! Au lieu de cela, ils préféraient regarder ceux que leur servaient quotidiennement les chaînes du câble jusqu'à saturation. La vraie vie se déroulait à l'extérieur et non sur l'écran des nuits d'insomniaques.

À peine sa victime l'avait-il reconnu, qu'il l'avait abattue. Elle avait été embauchée huit jours plus tôt et sans attendre de voir ce qu'elle valait, si elle était plus capable que les précédentes, il l'avait condamnée à mort.

Autour de lui, depuis quelques mois, deux immeubles sortaient de terre. Quelqu'un de la mairie ou d'ailleurs avait eu l'étrange idée de les appeler « les Caprices de Marianne » et « les Florianes de Vigny » en hommage aux deux auteurs français qui donnaient leur nom à ce nouveau quartier, Vigny-Musset. Toutes les rues ou avenues du quartier étaient dédiées aux écrivains : Malherbe et La Bruyère côtoyaient George Sand et Leconte de L'Isle. Rien à voir avec Grenoble mais l'imagination avait dû faire défaut aux auteurs.

Lui, il aurait plutôt pris des écrivains de polars : Simenon ou Léo Malet. Il aurait baptisé les rues avec les noms de Maigret, d'Hercule Poirot ou de Nestor Burma. Il les trouvait plus rigolos que les pièces de théâtre de l'un ou les poèmes de l'autre.

Pour l'heure, il nageait en plein roman noir et ce n'était pas pour lui déplaire. Surtout qu'il en était le héros. Le mort qui commençait à se raidir à ses pieds n'y avait fait qu'une brève apparition. Lui, par contre, allait poursuivre sa route et creuser les tombes de ses prochaines victimes. Pour cela, mieux valait ne pas rester trop longtemps dans les parages. Quelqu'un pouvait le surprendre et son combat s'arrêterait plus tôt que prévu.

Mais avant, il devait sacrifier au rite. Le quartier foisonnait de grues. Depuis plusieurs mois, on avait démoli de vieilles baraques à l'abandon pour y construire des habitations, créer des commerces et des jardins publics. À proximité, une grue le dominait de toute sa hauteur. Il allait y suspendre le mort comme un pendu qui gigoterait au gré du vent. Ça ferait de l'animation dans le quartier. Il savait que l'union des habitants se creusait justement les méninges pour donner un peu de vie à ce béton inanimé. Inanimé comme celui qui se les gelait sur le bitume dans l'air glacé.

Il grimpa dans l'habitacle de la grue, mit le moteur en marche. Malgré le froid, celui-ci ne se fit pas prier pour démarrer. Il ronronna de bonheur comme une chatte qui hume la bonne pâtée que lui prépare son maître et qui sent ses papilles s'humidifier de plaisir.

Le mort se balançait toujours sur son antenne. Le sang poursuivait sa lente agonie. Il s'était solidifié sur le sol et faisait maintenant une plaque rouge répugnante. Au bout de la flèche de la grue pendait un crochet. Le hasard faisait bien les choses. Le crochet agrippa sans difficulté la veste du mort et le hissa dans le noir. Lorsqu'il atteignit quinze mètres de hauteur, le tueur stoppa le moteur.

Celui-ci descendit de la grue et sans un regard derrière lui disparut dans la nuit étoilée.

CHAPITRE 2

Le lendemain, Jean Durand sortit de son lit du pied gauche. Habituellement, il se réveillait à six heures. Il préférait se lever tôt et prendre calmement sa douche, déguster un bon petit déjeuner fait de deux œufs bacon, de toasts et de thé Earl Grey plutôt que d'avaler sur le pouce un petit pain au lait à moitié desséché qu'il mouillait dans une sorte d'eau tiédasse au vague goût de Darjeeling. Ensuite, il choisissait soigneusement la tenue qu'il porterait selon les circonstances et la revêtissait en évitant de la froisser. Alors seulement, il partait à son travail.

Mais ce matin-là, son réveil s'était offert une grasse matinée et par la même occasion, l'avait obligé à faire pareil. Il faisait déjà clair lorsqu'il ouvrit un œil et jura comme un damné. Les cristaux rouges indiquaient huit heures quarante. Il était en retard et il n'aimait pas ça. Pour se venger, il remercia le réveil d'une bonne bourrade qui l'envoya valser contre le mur. En guise de protestation aussi véhémente qu'illégitime, sa sonnerie se mit à hurler à la mort et... mourut effectivement après une minute exécrable

d’agonie. Il était bon pour dévaler les quinze étages de vide-ordures sans autre forme de funérailles. Il ne restait plus qu’à lui trouver un remplaçant.

N’empêche, il était tard et son bureau était en deuil de sa présence. Caroline allait croire au père Noël. Une journée sans son chef était un cadeau inespéré du destin. Sans aller jusqu’à affirmer qu’elle se la coulait douce, parce que le travail se faisait quand même, il se doutait bien que l’activité de sa collaboratrice connaissait un petit relâchement pendant ses absences. En plus, elle n’attendait qu’une occasion pour prendre sa place. Sous le masque d’un joli petit minois se cachait une redoutable arriviste. Non ! il ne lui ferait pas ce plaisir. Il sauta directement dans ses vêtements et se précipita dehors.

Il faisait froid. La bise s’était renforcée et les coursives qu’il emprunta encourageaient un tourbillon glacé. Jean se dit que cet habitat fait de dédales et de zigzags qu’il empruntait chaque matin était sans aucun doute né de l’esprit torturé d’un architecte qui rêvait d’une cité idéale où les gens éprouveraient l’envie de se parler et qui se respecteraient mutuellement. Une espèce de paradis sur terre qui devait avoir réellement eu cours un certain temps mais qui, aujourd’hui, était devenu le repère de jeunes traficoteurs de tous poils. À éviter pour des balades amoureuses au clair de lune.

Jean était un sportif accompli. Chaque matin avant de se rendre à son travail, il parcourait cinq kilomètres, les pieds bien à l’aise dans ses Nikes. Le quartier où il habitait était agrémenté d’un immense parc qui lui offrait toute l’étendue voulue pour son entraînement journalier. Là, parmi d’autres coureurs, il faisait transpirer son corps d’athlète. Dans son débardeur qu’il enfilait par n’importe quel temps et son flottant, les muscles de ses bras et de ses cuisses saillaient dans la lumière de l’aube naissante. Cette profusion de force continuellement entretenue lui donnait un air altier et conquérant.

Il mit moins de cinq minutes pour parvenir en vue de son entreprise. Le bâtiment qui l’abritait était construit en briques rouges. Il résistait assez bien au temps, même si le sol de l’entrée venait d’être refait et si les ascenseurs languissaient d’une rénovation qui se faisait attendre. La copropriété traînait un peu du portefeuille pour programmer des travaux importants. Au bout de vingt ans, ils n’auraient pas été superflus.

Jean monta dans l’ascenseur, celui à qui on avait retiré l’immense glace dans laquelle ses collègues féminines réajustaient leur tenue après un passage furtif aux archives. Il appuya sur le bouton du cinquième étage. L’ascenseur émit un hoquet, mais, malgré son grand âge, lui obéit sans rechigner. Il se retrouva dans le hall, enfermé dans un sas formé d’une porte à droite et d’une autre à gauche encadrées par des vitres d’une laideur repoussante et qui n’encourageaient pas les employés à travailler. Il s’aperçut, en fouillant ses poches, qu’il avait oublié ses clés chez lui.

Il appuya sur le bouton du service « communication » qui jouxtait la porte d’entrée et entendit la voix guillerette de son adjointe demander :

- Oui ?

Il répondit du même ton :

- C’est moi !

Comme si cela était évident. Cela l'était puisque instantanément, la porte s'ouvrit devant lui. L'effet magique du chef de service, sans doute.

Le chef du service Communication possédait un sixième sens : en entrant quelque part, il savait immédiatement si quelque chose n'allait pas. En pénétrant dans son lieu de travail, son nez sentit l'oignon. Au lieu de parcourir les quelques mètres qui le séparaient de son bureau à la vitesse d'un TGV abritant en son sein le Président de la république en personne, comme il le faisait en temps normal, il décida de faire le grand tour afin de s'imprégner de l'air ambiant. Il comprit vite que celui-ci était aussi lourd que l'atmosphère qui règne à Grenoble les jours de plein été et où même le vent semble avoir abandonné toute envie de remuer.

La première personne qu'il croisa fut Julien :

- Alors Durandal, tu vas encore pondre une nécro ? T'as l'habitude mon vieux, ce n'est jamais que la quatrième en un an !

Le ton était donné. Il regretta de n'avoir pas écouté sa radio avant de venir et maudit une nouvelle fois son réveil qui l'avait privé d'informations essentielles. Malgré tout, un sourire effleura ses lèvres à la pensée du bruit d'enfer que ce dernier avait provoqué quand il l'avait balancé dans ce que le langage commun des copropriétaires nommait vide-ordures. Ils appelaient cet entonnoir effrayant un vide-ordures ! Sa gueule toujours affamée des déchets de l'humanité décadente était si étroite qu'un chien n'y serait pas entré entier. Il aurait fallu le découper en morceaux. Les voisins avaient dû faire un saut périlleux arrière dans leur lit en l'entendant. Dans son immeuble, il était de bon ton de veiller à une certaine tenue dans ses activités ménagères. De temps en temps, il aimait transgresser les lois élémentaires du savoir-vivre communautaire qu'il prônait auprès des habitants des quartiers défavorisés sans l'ombre d'une illusion sur l'impact qu'il produisait sur ces derniers. Le linge continuait de dégouliner sur les passants, les sacs poubelle continuaient d'être balancés par les fenêtres. Il faisait son boulot et il était persuadé que l'éducation de la masse laborieuse relevait de l'abnégation pure et simple. Ces petites révoltes personnelles lui permettaient juste de croire qu'il restait jeune.

Le responsable de travaux l'avait traité de « mon vieux » ! Il en prenait à son aise avec lui et le considérait comme son pote. Cette familiarité quotidienne l'agaçait légèrement, comme l'énervait cette habitude de lui tapoter l'épaule d'une manière condescendante. Mais il se refusait à le remettre à sa place car il était l'ultime représentant d'une race qui s'éteignait dans l'entreprise et qu'il appelait « les jeunes loups triomphants ». Alors, il se gardait bien de lui détruire le moral. Dans quelques années, il aurait sûrement rejoint le troupeau aspirant à une retraite mal préparée. Le temps ferait son office sur lui aussi et sur ses illusions.

Il n'avait encore rencontré que Julien mais le long couloir qu'il sillonna bruissait déjà de la nouvelle : le directeur s'était fait buter de la même façon que les autres, d'une balle en plein cœur. Le spécialiste du revolver avait encore frappé !

Il sifflotait entre ses dents lorsqu'il prit conscience que cela pouvait le rendre suspect aux yeux de ses collègues. Il rengaina son sifflet et déboula dans le bureau des secrétaires de direction. Là, régnait en maîtresse débonnaire mais non moins active, la toujours souriante Arlette. Ah ! Arlette ! Elle en avait vu

défiler des directeurs depuis le temps et de tous bords politiques. De droite, de gauche, des cœurs à gauche et des portefeuilles à droite ou vice-versa. Ils ne savaient plus eux-mêmes où ils se situaient, désorientés qu'ils étaient sur l'échiquier. Un pied en campagne électorale, un autre sur le terrain. Le nez perpétuellement reniflant pour sentir d'où venait le vent, quitte à changer de veste plusieurs fois par mandat. De véritables toupies humaines !

Ce matin, le visage d'Arlette était empreint de cette gravité qui sied au deuil et qu'elle peaufinait au fil des disparitions de ses chefs successifs.

- Ah ! Jean. Le Président vient de téléphoner : il sera là dans une demi-heure. Il veut une nécro...

Jean eut juste le temps d'esquisser sa réponse :

- Éric a dû sûrement en préparer une et comme c'est la quatrième qu'il écrit...

Le téléphone lui avait déjà coupé la parole. Arlette s'épanouit dans un sourire téléphonique que tous les correspondants appréciaient. Il en profita pour s'éclipser et poursuivit son tour. À la DMO, la Direction de la Maîtrise d'Ouvrage, chacun était à son poste de combat, imaginant les pires fantaisies pour faire la une du Dauphiné Libéré. Créer des immeubles impose certes d'obéir à des règles de l'art en matière d'architecture, ne serait-ce que pour la sécurité élémentaire des habitants mais donne aussi l'occasion de laisser son imagination errer dans l'insolite et l'inédit. La preuve : l'Office venait de remporter brillamment le premier prix d'innovation décerné par le Moniteur, un hebdomadaire centré sur l'immobilier, pour une construction à peine sortie de terre. Henri était penché sur sa table à dessin et noircissait d'un crayon léger le premier jet d'une nouvelle génération de bâtiment. Le loft du troisième millénaire, le « Milloft » comme il le nommait lui-même, promettait de faire du bruit dans le landernau des H.L.M. Il allait, selon lui, tout bonnement révolutionner la conception architecturale actuelle en inventant de nouveaux volumes et de nouveaux rapports humains. Encore un doux rêveur que cet Henri ! pensa Jean et comme il n'avait toujours pas quitté son papier des yeux, le chef de la com' évita de le distraire.

C'est tout juste si Jeanne, relevant le nez de ses paperasses, eut le temps de le saluer d'un coucou de la main, Jean Durand atteignait déjà son bureau. Il avait suffisamment perdu son temps comme ça. Ces meurtres à répétition lui procuraient un travail fou pour présenter le nouveau directeur et lui dresser une nécrologie quelques jours ou quelques semaines plus tard. Un travail qu'il commençait à exécrer parce que répétitif et sans aucun intérêt intellectuel.

Son arrivée intempestive fit sursauter Caroline, sa collaboratrice qui, accessoirement, lui servait de secrétaire ou vice-versa, selon son humeur.

- Bonjour Monsieur Durand. Vous connaissez la nouvelle ?

- Je la connais Caro ! Le propre d'un chef de Service Communication comme le nôtre, c'est d'anticiper les nouvelles, c'est de sentir tourner le vent. Et cette nuit, le vent s'est à nouveau chargé. Brrr, quelle bise ce matin !

- Il paraît qu'ils l'ont retrouvé pratiquement congelé ! La police est sur les dents...

Le terme « congelé » fit sourire le chef. L'ambiance du bureau tenait plus du sauna que du réfrigérateur. Le thermomètre, s'il y en avait eu un, serait monté à trente degrés en deux secondes ! Caroline préférait pousser le chauffage plutôt que d'enfiler un gilet. Éric supportait la chaleur sans râler. Il n'y avait pas lieu d'intervenir.

- On a une Lettre à sortir avant midi pour informer le personnel du décès de notre directeur alors, au travail ! Éric n'est pas là ?

- Il est à la photocopieuse.

- Dites-lui qu'il me fasse une nécro illico presto !

- Je crois qu'il l'avait commencée lundi. D'ailleurs, le voilà.

- La nécro, mon p'tit ! La nécro, illico !

- Justement, je l'ai finie cette nuit vers minuit.

La nécro faisait une page. Impeccablement écrite, elle démontrait le savoir-faire manifeste d'Éric. Il eut droit à des félicitations.

Le téléphone crépita. Jean Durand appuya sur la touche « haut-parleur » :

- Durand, venez dans mon bureau, s'il vous plaît !

- Tout de suite, monsieur le Président !

En se rendant dans le bureau du Président, il croisa de nouveau Julien :

- Alors, Durandal, cette nécro ?

Durandal ! Il n'y avait que lui à l'appeler comme ça. L'humour du surveillant de travaux commençait à l'agacer sérieusement.

Tout en frappant à la porte du bureau du Président, il se remémora la première fois que ce surnom avait surgi. C'était à l'occasion de la fête de fin d'année qui, traditionnellement, réunissait tout le personnel autour d'une bonne table. Le Président, exceptionnellement malade, lui avait demandé de le remplacer au pied levé pour souhaiter un joyeux noël aux employés de l'entreprise. Mais au lieu de régurgiter les phrases banales de circonstance qu'il lui avait écrites, il en avait profité pour dévider les mots qu'il bridait depuis longtemps dans un silence étonné. Julien, le premier, avait pris le risque de l'applaudir :

- Eh bien mon vieux, ça c'est un discours ! Aussi tranchant, aussi pointu que l'épée de Roland à Roncevaux. Tu les as embrochés comme des poulets. On pourrait te surnommer Durandal...

Une main anonyme avait mis en route un air de java qui avait empli bientôt toute la salle. Histoire de détendre l'atmosphère et de débuter les réjouissances!

Ses dossiers serrés contre sa poitrine, il grommela :

- L'enfoiré !

De retour dans son bureau, son téléphone ne cessa pas de rugir de toute la matinée. Ses collègues semblaient s'amuser :

- Condo, Durand ! Condo, Durand !

De l'autre côté de la paroi qui séparait leurs deux bureaux, il entendait Caroline s'activer sur le clavier de son Macintosh et imaginait l'effet que la une de la Lettre spéciale au personnel ferait sur ses collègues.

« Décès de notre directeur général, cette nuit ! »

La sage nécrologie d'Éric disait :

« Une nouvelle fois, le tueur a sévi ! Notre Directeur Général a été retrouvé au petit matin pendu au crochet d'une grue par une habitante du nouveau quartier sud de Grenoble. Notre Directeur Général est mort après seulement huit jours de bons et loyaux services. Nous présentons à sa famille nos condoléances les plus sincères ! ».

CHAPITRE 3

L'inspecteur Joseph Caruso se prenait pour son homonyme, le grand ténor italien dont le timbre de voix ensorcelait les salles au début du siècle dernier. Personne ne savait exactement d'où lui venait cette passion. Aucun membre de sa famille n'avait montré de prédilection particulière pour l'opéra et même son père détestait cet art par-dessus tout. Mais peut-être cette raison était-elle la bonne. Il avait suffi que papa Caruso exhale son dernier soupir pour que le fils se mette à l'art lyrique. Et comme papa était mort jeune, Joseph avait eu toute son adolescence et maintenant une petite moitié de l'âge mûr pour s'entraîner. À quarante ans, il récitait par cœur le répertoire.

Physiquement, il ne possédait pas cette carrure majestueuse qu'arborent les artistes lyriques. Il était plutôt grand et son ventre ne faisait pas d'ombre à ses jambes. Quand ses yeux regardaient le sol, ils voyaient ses pieds. Il affirmait haut et fort que cette sveltesse était la conséquence d'un régime draconien et d'une hygiène de vie très stricte.

En réalité, il aurait dû remercier les voleurs et les gangsters qui l'obligeaient à courir derrière eux pour les rattraper. Et en ce moment, ils se donnaient le mot pour entretenir sa ligne. Pas un jour sans une course effrénée à travers les rues piétonnes pour harponner en flagrant délit les pilleurs de bijouterie ou les détrousseurs de vieilles dames. Deux caractéristiques qui offraient à Grenoble un charme indéniable et qui entachaient de gros titres la presse locale. Mais Joseph possédait une pointe de vitesse redoutable et les loulous des banlieues croupissaient dans les geôles de la prison de Varces, bourgade iséroise célèbre pour abriter dans ses murs les délinquants de tout acabit.

Seul, l'obsédé des HLM, comme il le nommait, entamait sa réputation et retardait sa nomination à un poste plus élevé.

Donc, Joseph Caruso fredonnait à tue-tête dans son bureau. À tue-tête, car dans son enthousiasme excessif, son chant débutait dans un murmure et s'époumonait dans un final digne de Nabucco. Les airs qu'il appréciait le plus avaient été créés par des compositeurs italiens, ou allemands. Mozart ou Beethoven. Les Noces de Figaro et Fidélio se disputaient la première place dans son hit-parade personnel. À l'occasion, il ne dédaignait pas un Barbier de Séville intégral dans la mesure où les affaires lui en laissaient le loisir. Mais Verdi survolait de très loin les plus grands et les arias de ce génie romantique n'avaient pas de secret pour lui. L'intégrale de ses opéras ne restait jamais très longtemps dans les pochettes et les murs de son appartement ou de son bureau vibraient presque sans discontinuer de sa musique. Les collègues les subissaient à longueur de journée sans oser protester. Le chef était un être suprême à ménager sous peine de se retrouver à la circulation. Autrement dit, en enfer.

Donc, le chef chantait Nabucco, croyant se trouver sur la scène de la Scala de Milan. Il menait son peuple à la victoire, c'est-à-dire à son triomphe. Il se prenait pour Zacharie et montrait au peuple juif le chemin vers sa libération. Dans son esprit, les grenoblois avaient les traits des juifs. Ils les exhortaient à ne pas désespérer et à lui faire confiance. Même s'il donnait l'impression de patauger dans le sang depuis un an, il finirait bien par mettre la main sur le tueur collectionneur de directeurs. Il avait bientôt terminé sa carrière et allait se retrouver derrière les barreaux. Trois assassinats avaient perturbé la tranquillité de la ville, cette année. Cela suffisait. Il était temps de régler cette affaire au plus vite d'autant que son chef hiérarchique venait de lui remonter les bretelles et qu'il appréciait très peu d'être sermonné de cette façon.

Il fallait agir et vite. Le maire voulait que ces crimes soient élucidés avant les élections. Et celles-ci se profilaient à vitesse grand V à l'horizon. Même s'il ne craignait pas ses adversaires, il voulait montrer à la France entière que la police municipale de Grenoble était capable de mettre la main sur un tueur en série. Le ministère de l'intérieur le tentait beaucoup et, en cas de victoire de la gauche aux présidentielles, il n'aurait pas refusé de le diriger. Pour accéder à cet honneur, il allait falloir taper un grand coup et arrêter ce zigue qui assassinait en toute impunité. Il comptait sur Caruso pour l'y aider.

Pour l'heure, Nabucco volait vers la terre promise et les chœurs des esclaves juifs rebondissaient sur les murs de son bureau. Dans cinq minutes, les spectateurs allaient s'extirper de leur siège et lui octroyer une standing ovation d'au moins vingt minutes.

Dans son délire, Joseph Caruso savait rester modeste. Rien ne pouvait lui barrer la route. Le plus dur était fait, il suffisait de se laisser porter par la musique.

Otello, son chien, un épagneul à la robe fauve et aux oreilles tombantes, mais néanmoins ouvertes sur les bruits du monde, faisait mine de dormir à l'autre bout de la pièce. Le plus loin possible du pick-up qui débitait à longueur de journée la musique intarissable que l'obligeait à supporter son maître. Il détestait depuis toujours la musique classique et tout spécialement ce Verdi qui, d'après ce qu'il avait compris, avait prôné la révolution. Le comble pour un flic même de rang supérieur ! La police avait été créée pour déjouer toute tentative de putsch, pour assurer l'ordre social et voilà qu'un membre de cette prestigieuse compagnie faisait de la publicité pour un hors-la-loi. Otello ne comprenait plus rien à rien. À la place de son maître, il serait parti à la chasse pour attraper ce jean foutre et le coller au trou. Il aurait bien vu s'il méritait toute cette vénération autour de lui!

Le pick-up de son maître datait des premiers âges de l'invention phonographique. Il n'acceptait que les 33 tours première génération qui, depuis le temps, diffusait un son éraillé et à peine audible. Caruso les marchandait dans les brocantes, seuls endroits où ces vestiges musicaux apparaissaient encore, et les achetait pour une poignée d'euros à des vendeurs bienheureux de les fourguer à un arriéré du disque. Le pick-up n'était en usage que dans son bureau. Ailleurs, c'est-à-dire dans sa voiture et chez lui, Caruso sacrifiait à la modernité : le lecteur de CD était roi.

Révolution ! Otello ressentit un tic nerveux lui broyer la patte. Il avait remarqué qu'à chaque fois que le terme « révolution » lui venait à l'esprit, elle était secouée d'un tremblement qui mettait du temps à s'estomper et qui avait tendance à resurgir de plus en plus fréquemment. Sa révolution à lui, Otello, aurait été d'abattre sa papatte sur ce disque qu'il haïssait le plus. Mais son maître aurait violemment protesté en lui envoyant un fulgurant coup de pied et comme il visait très mal... Alors, il se tenait à carreau dans son coin.

Depuis toujours, il détestait son nom : Otello ! Encore une invention délirante de ce Verdi qui, en pleine période shakespearienne, avait affublé ses opéras de titres aussi ronflants que Macbeth ou Falstaff. Falstaff ! Encore heureux que son maître ne l'aie pas appelé comme ça ! Sur la pochette, il avait vu son image : un vieillard barbu et ventripotent, amateur de bonne chère et de femmes. Décidément, rien ne les rapprochait. Son ventre, à lui le chien, était aussi léger qu'une viande grillée sur un barbecue en été. Sans un gramme de graisse. Digne d'un chien de chasse qui poursuit le gibier toute une saison et qui le ramène bien calé dans sa gueule pour faire plaisir à son maître. Mais Caruso haïssait la chasse. Alors, Otello passait son temps à attendre que les heures s'écoulent en laissant son esprit vagabonder.

Et à force de penser, son esprit avait fini par émettre une idée qui s'était développée. Petit à petit, il s'était forgé une opinion claire et précise sur l'espèce humaine. Et la conclusion était tombée, abrupte et irrémédiable : les êtres humains formaient dans leur grande majorité une belle bande d'imbéciles malheureux qui ignoraient totalement l'état de leur santé mentale. Ils pinaillaient sur des détails et

n'acceptaient pas d'admettre la triste évidence : leur race était en pleine décadence. Otello ne ressentait pas pour eux la moindre once de pitié. Il refusait de couler avec le navire et ferait tout pour sauver sa peau.

Cependant, à force de les observer, il s'était dit que les humains n'étaient pas tous des veaux décérébrés et qu'on pouvait encore leur piquer quelques rares idées. Il avait remarqué que certains hommes prenaient leur tête entre leurs mains au niveau des oreilles. Notamment lorsque son maître leur gueulait dessus, que ce soient des collègues de travail ou des malfrats de dernière catégorie. Ils avaient l'air de se sentir mieux dans cette position. Un jour de saturation musicale exceptionnelle, Otello avait tenté l'expérience : il avait plaqué ses longues oreilles d'épagneul breton au plus près de ses babines et les avait serrées avec ses pattes avant. Le bonheur avait été immédiat. Verdi s'était assourdi comme par enchantement en un murmure feutré et harmonieux. Il avait recommencé plusieurs fois l'expérience et le phénomène s'était répété : Verdi était devenu supportable.

Pour le moment, seule cette idée lui avait paru intéressante mais il ne désespérait pas d'en voler une autre. Il suffisait de patienter.

C'est dans cette position et ce silence confortables que Otello venait de s'assoupir. Il s'apprêtait à partir à la recherche de son nonosse préféré en faisant jouer à plein régime son flair de chien d'inspecteur de police lorsque la pire invention de l'homme moderne se manifesta.

Quelques secondes furent nécessaires à son maître pour réaliser que le bruit strident qui pourfendait son tympan n'était pas à créditer au compte de Verdi ou au pick-up défectueux mais plus banalement au téléphone qui crépitait sur son bureau. Rapide comme l'éclair, sa main stoppa brusquement le sacrilège.

- Allô ! aboya-t-il.

Son maître n'ayant pas mis le haut-parleur, Otello ignora la réponse mais il avait depuis longtemps appris à déchiffrer ses mimiques. Ses sourcils s'arquèrent jusqu'à prendre la forme d'un drôle de point d'interrogation, ses ailes de nez se dilatèrent et se mirent à ressembler aux ailes d'un papillon prêt à s'envoler. Mais Caruso n'avait rien d'un papillon. Malheureusement, car cette jolie petite bête ne vit que trois jours et elle disparaît à tout jamais de la surface de la terre. Le chien aurait signé tous les contrats imaginables pour que son maître soit transformé en papillon. Ses lèvres, surtout, articulèrent un oh ! muet mais si retentissant qu'il couvrit provisoirement Verdi.

À partir de là, Otello aurait pu mettre sa papatte au feu sans trop de risque que les nouvelles n'étaient pas bonnes et que l'inspecteur Caruso allait lever ses fesses de son siège, enfiler son loden au col de fausse fourrure couleur pommes oubliées sur le feu, jeter un œil dans sa direction et lui intimer l'ordre de le suivre d'un geste de la main. Mais comme jamais personne ne pariait avec lui...

Heureusement d'ailleurs car, même si Otello avait raison pour les trois premières affirmations, il aurait brûlé le bout de sa papatte pour la dernière. Son maître venait de le regarder droit dans les yeux et de lui ordonner de rester couché en croyant intelligent

d'ajouter :

- Sage ! Otello ! Papa revient vite.

Otello poussa un soupir retentissant comme s'il espérait désarmer son maître. Il savait très bien qu'il ne revenait jamais vite quand il avait reçu un coup de téléphone!

Quant à se qualifier de « papa » ! Seul un aveugle débile pouvait leur trouver la plus infime des ressemblances. Certes, ils étaient aussi sveltes l'un que l'autre mais le chien se trouvait plus mignon que son père adoptif et puis, les moustaches de l'un faisaient craquer les femmes alors que celles de Caruso lui conféraient une austérité proprement effrayantes. Mais Otello laissait dire. Dans un couple, l'un des membres se montre toujours plus compréhensif que l'autre. Le chien avait décidé que ce serait lui et qu'il ne contredirait jamais son maître. Pour le moment, du moins !

L'inspecteur quitta précipitamment son bureau en claquant la porte derrière lui. Il fit signe aux policiers Dutilleul et Pinçon de l'accompagner, preuve que l'affaire était sérieuse. Il en aurait au moins pour deux heures.

Et ce pick-up qui refusait de se taire. Otello poussa un énorme soupir d'agacement qui ne couvrit que très temporairement la musique. Elle reprit de plus belle. Il fallait trouver une solution pour faire cesser le supplice. Il fit un effort de concentration extrême. Il dirigea l'ensemble de ses neurones dans le même sens, dans le but unique de se délivrer. Il acceptait de souffrir en présence de son maître mais pas en son absence. C'était inutile. Soudain, l'idée naquit, toute bête, primaire : il suffisait d'y aller.

Le chien, alors, se leva, fit quelques pas en boitant à cause de la position prolongée papattes sur noreilles. Puis, ayant repris ses sensations, s'approcha du tourne-disque. Il s'assit et d'un geste précis et consciencieux abattit sa patte sur le 33 tours. Celui-ci vola à l'autre bout du bureau.

Au lieu du silence espéré, ce fut un tonnerre d'applaudissements qui emplit les oreilles de Otello. Les collègues de l'inspecteur Caruso manifestaient ainsi leur contentement et le félicitaient pour son initiative.

Otello pouvait se rendormir en paix. Il en avait pris pour deux heures de tranquillité.

CHAPITRE 4

Le tueur rentra directement chez lui. Sa journée de travail l'avait épuisé et il avait hâte de s'isoler du monde extérieur. Il se délesta de son manteau et le suspendit à la patère qu'il avait installée au dos de la porte d'entrée de son appartement. Il avait horreur que ses vêtements soient froissés et ils se froissaient très vite quand ils étaient mouillés. Il portait des habits de bonnes marques et, sans être maniaque, il en prenait grand soin. Tout ce qu'il faisait, il le faisait en y prêtant toute l'attention nécessaire. C'était un peu sa signature.

Il se versa une bonne goulée de whisky qui dévala son gosier d'un trait. Le meilleur remède pour se remettre d'aplomb après une telle journée ! Un vrai blizzard soufflait toujours dans les rues de Grenoble. Le quartier où il habitait était un vrai courant d'air. Le vent tourbillonnait sur place, se dopait d'une force gigantesque et se ruait à toute vitesse dans les rues adjacentes. Il s'engouffrait dans chaque porte cochère en poussant un sifflement strident et inhumain. Il aurait pu être utilisé pour agrémenter la bande son d'un film d'horreur, pour installer la scène dans le décor avant que le spectateur n'aperçoive la main ossifiée du vampire.

Le quartier, avant d'être construit pour faire honneur aux champions des Jeux Olympiques d'hiver en 1968, abritait un terrain d'aviation. La force d'Eole avait fini par décourager les pilotes les plus téméraires, partis dans les terres froides, à quelques kilomètres de là. Les promoteurs l'avaient redécouvert depuis peu et détruisaient les rares espaces verts qui restaient pour y élever à qui mieux mieux des immeubles et y entasser les habitants. Face à tout ce béton, le Dieu du vent commençait à s'essouffler légèrement.

Le tueur avait dû lutter contre lui pour retrouver la chaleur douillette de son appartement. En bon spécialiste de la météo, il aurait pu prévoir à coup sûr de la neige pour le lendemain et il ne se trompait pas souvent. Apparemment, il n'était pas le seul à se préparer à l'arrivée d'un hiver rude parce qu'il n'avait croisé personne sur le chemin du retour. Pas une âme n'avait osé braver la tempête. Elles s'étaient toutes barricadées chez elles en attendant de meilleures conditions climatiques.

Heureusement, chez lui, il faisait bon. Il décida de prendre une douche. Le jet brûlant détendrait ses muscles, toujours engourdis. Son estomac s'était réchauffé au contact du whisky mais ses os et sa peau n'arrivaient pas à récupérer leur chaleur

naturelle.

À vingt-deux heures, il n'avait pas envie de se coucher. Depuis qu'il avait tué son dernier directeur, son calme habituel était perturbé. Partir dans son lit n'aurait qu'aggravé les choses. Un bon roman allait lui changer les idées. Depuis qu'il s'était mis à assassiner, il vivait de rituels. Ils l'aidaient à récupérer après les rendez-vous toujours un tantinet dangereux qu'il donnait à ses victimes. Il suspendait les morts à une grue et, chez lui, il se plongeait dans la lecture, installé confortablement dans son fauteuil de cuir.

Il attrapa, sur le rayon de sa bibliothèque, « Notre-Dame de Paris ». Emmitouflé dans sa robe de chambre molletonnée, il tournait le dos à la télé. Face à la fenêtre, il se mit à lire le roman le plus célèbre de Victor Hugo. Il aimait bien ce bouquin ; Hugo y décrivait les sentiments du bossu avec une justesse de ton et un désespoir qui s'amplifiaient au fil des pages. Les cloches de la cathédrale semblaient réellement résonner à ses oreilles dans le silence de la nuit. La gitane faisait exprès de ne rien entendre, elle ignorait ses gémissements. Pire : elle attisait ses convoitises et préférait le curé. Quasimodo hurlait sa souffrance dans le tympan de ses cloches tandis qu'elle faisait virevolter sa robe sur le parvis. Le pire des cauchemars quand on est amoureux.

À croire que Victor Hugo avait écrit ce livre en connaissance de cause ! Il avait connu une Esméralda ! Sans aucun doute. Les sentiments étaient exprimés avec trop de profondeur, ils écartaient avec trop de précision la plaie vive de la douleur pour qu'il ne les ait pas ressentis à un moment ou à un autre. Chaque être humain, à une période de son existence, vit cette souffrance : ne pas être en mesure de crier son amour pour quelqu'un. Soit par timidité, soit complexé par un défaut physique.

Il frissonna. Non de peur mais de dépit. Ce sentiment d'impuissance, il l'éprouvait depuis quelques mois. Un an, pour être précis. Il l'accompagnait depuis très longtemps mais il avait toujours réussi à l'enfouir au plus profond de lui. Il avait entassé par-dessus d'autres choses plus accessibles pour ne plus y penser, pour essayer d'oublier qu'il était malgré tout un homme. Un être humain fait de chair et de sang.

Ce sentiment portait un nom terrible, un nom fait de deux syllabes et de cinq lettres. Cinq petites lettres qui résumaient à elles seules tout un pan de sa vie qu'on lui avait volé un jour d'adolescence et qui s'appelait : D-E-S-I-R.

Il frissonna de nouveau. Ce jet de glace qui lui parcourait l'échine lui fit penser à son Esméralda à lui.

Il leva les yeux : elle était là. Elle non plus ne dormait pas. Elle regardait par la fenêtre. Elle paraissait absorbée par la contemplation de quelque chose qu'il ne pouvait pas voir. Tout un flot de questions le submergea : Qui pouvait-elle épier à cette heure-là ? Ses yeux étaient dirigés vers le bas, plus bas que chez lui. Depuis combien de temps était-elle à son poste d'observation ? Le voyait-elle rentrer quand il revenait de ses virées nocturnes ?

Son appartement faisait face au sien ; seule, la cour les séparait. Les rideaux des grandes baies vitrées de son appartement à elle n'étaient jamais tirés, il pouvait donc tout à loisir la contempler et il ne s'en privait pas.

Il ne se passait jamais rien chez elle : pas d'amis, pas d'amoureux. Encore moins des amants. Personne ne lui rendait visite. Elle n'aurait pas été une bonne cliente pour un paparazzi ou un détective privé. Il n'y avait qu'un voyeur...

Le seul intérêt de cette fille, c'était elle ou plutôt son corps qu'elle exhibait tout le temps, à toute heure du jour et de la nuit, en toute saison. Elle vivait nue, toute nue et en faisait profiter toute la montée d'en face, sa montée à lui. Il s'était toujours demandé si d'autres que lui passaient leurs soirées ou leurs week-ends à la regarder déambuler chez elle. Il imaginait que le petit vieux qui vivait au-dessous de chez lui, un jour on le retrouverait mort de faim scotché à son fauteuil, les yeux écarquillés sur cette jeunesse dénudée. D'ailleurs, il y avait au moins un mois qu'il ne l'avait pas rencontré dans l'ascenseur.

Quand il la croisait dans la cour, il devait se retenir pour ne pas l'embrasser, pour ne pas lui dire merci pour le cadeau qu'elle lui faisait chaque soir et pour lui demander comment elle faisait pour ne pas peler de froid. Ce n'était pas la graisse qui lui tenait chaud, pourtant. Elle était svelte. Ses jambes musclées la jetaient vers ce ciel qu'elle contemplait souvent. Ses seins menus étaient, de loin, à peine visibles ; il se demandait si d'aussi petits tétons pouvaient ressentir un quelconque plaisir. En tout cas, lui, rien qu'à les regarder... Ses fesses, sans être décharnées, manquaient d'un peu de cette rondeur avantageuse qui rendait les femmes pulpeuses. Juste ce qu'il fallait pour les avoir bien en main. Comment faisait-elle pour ne pas geler ? Ses notes de chauffage devaient être astronomiques.

Une espèce de pudeur lui interdisait de l'aborder comme si cette fille était l'incarnation d'une déesse et qu'il devait la vénérer. Il ne croyait pas au hasard. Chaque être vient se placer sur l'échiquier de la vie pour répondre à une raison bien précise. Le quidam qu'il avait buté sur le parking n'avait pas postulé, un mois auparavant, à un poste de directeur mais il avait, inconsciemment, décidé de rejoindre sa destinée. Il était arrivé de Lorraine dans l'unique but de mourir tragiquement. S'il était resté peinard dans sa région, il serait encore vivant à l'heure qu'il était et rêverait à une vie de famille traditionnelle et sans surprises. Au lieu de cela, son avenir était derrière lui.

La fille d'en face était une espèce de fardeau pour lui. Chaque soir, lorsqu'il revenait de son travail, il ne pouvait s'empêcher d'espérer qu'elle serait là, dans son appartement, à portée de ses yeux. Et en même temps, il redoutait cette présence à ce rendez-vous silencieux qui devenait obsédant. Regarder cette fille aller et venir était devenue comme une drogue. Il ne faisait plus rien d'autre que cela (à part, bien sûr, trucider et travailler). Sa vie passait par la vision hallucinante d'un corps nu de jeune femme qu'il ne toucherait jamais et qui vaquait à ses simples occupations quotidiennes sans se soucier du qu'en dira-t-on ou des regards indiscrets. Elle avait fait le choix de la nudité comme d'autres élisent l'écriture comme compagne de vie. Sans jamais ressentir l'envie de la tromper.

La cour qui séparait leurs deux bâtiments n'était pas éclairée. Il s'en était plaint au syndic en mettant en avant la sécurité des habitants de la résidence mais celui-ci tardait à programmer les travaux, prétextant leur cherté. Seulement, les jours de pleine lune, elle

bénéficiait d’un petit rayon de lumière. Quand il croisait sa voisine dans la cour, il s’arrangeait toujours pour que son visage passe dans le halo. Il lui avait fallu plusieurs jours pour la dévisager complètement, pour reconstituer morceau après morceau le puzzle de sa figure. De sa fenêtre, il avait du mal à la voir vraiment : elle se mettait toujours de biais pour regarder dehors. Il avait bien pensé aux jumelles mais ce petit jeu idiot pimentait ses départs et ses arrivées et ne faisait de tort à personne. Alors pourquoi s’en priver ?

Il aurait pu jurer qu’elle le voyait à peine lorsqu’elle le croisait. Elle était toujours perdue dans ses pensées au point qu’à plusieurs reprises, il avait dû faire un écart pour ne pas se cogner sur elle. Une rêveuse, sans doute. Certains des collègues qu’il côtoyait tous les jours semblaient planer à dix mille, enveloppés d’une aura qui les tenait loin du monde extérieur, qui les protégeait comme une bulle protège des enfants sensibles aux microbes.

Lui, au contraire, vivait en se confrontant aux problèmes du quotidien. Affecté dans sa chair depuis sa jeunesse, il se battait contre eux en les éliminant le plus possible pour paraître comme les autres alors qu’un détail, un simple détail le rendait différent à leurs yeux.

Il s’arrangeait toujours pour ne pas l’exhiber quand il était dehors. Non ! sa voisine ne pouvait pas deviner. Personne, en dehors de ses collègues, ne pouvait savoir.

Qu’aurait-il fait de cette nana avec cette particularité qui empoisonnait sa vie ? Il grommela :

- Et merde ! !

C’était à cause de ce détail et de cette fille qu’il s’était mis à tuer.

CHAPITRE 5

Assis devant son bureau à l'Office des HLM, le Président n'avait pas conscience du danger qui le menaçait. Il avait l'esprit ailleurs, perdu dans la complexité de ses dossiers. Et ils étaient brûlants, ces dossiers ! La neige qui tombait sans discontinuer depuis huit jours, depuis la mort du quatrième directeur, n'arrangeait pas les choses. Le bâtiment était en chômage technique à cause des intempéries. Les chantiers n'avançaient pas parce que lorsqu'il pleut ou neige, il est impossible de travailler dehors sous peine de prendre des risques graves pour le personnel. Un maçon pouvait être victime d'une chute mortelle, un charpentier pouvait être percuté par une poutre alourdie par le poids de la neige. Tout ce beau monde prenait son mal en patience et scrutait le ciel dans l'espoir d'apercevoir un coin de bleu à l'horizon. Les livraisons de logements allaient prendre du retard et les loyers ne rentreraient pas dans les caisses. Mais bon ! Cela faisait partie du métier et il fallait faire avec.

Et puis, cette histoire de fou commençait à l'agacer sérieusement. Le meurtrier pouvait être n'importe qui. Quelqu'un de l'extérieur ou un employé de l'entreprise, pourquoi pas, après tout ? Il le côtoyait peut-être à chaque instant et, à chaque instant, il pouvait recevoir une balle perdue ou un coup de couteau.

D'autre part, malgré la charge considérable de travail supplémentaire que ces meurtres à répétition lui apportaient parce qu'il remplaçait le directeur général lorsque celui-ci disparaissait, il s'obligeait à rester en contact direct avec le personnel. Chaque jour, il discutait avec chacun de ses membres et il constatait que la psychose gagnait chaque bureau. Ce n'était pas bon pour le moral de ses troupes. Le travail s'en ressentait forcément. Passer ses journées en se disant que le collègue est un assassin à qui on dit bonjour, qu'on embrasse peut-être finit par être stressant.

L'accord d'entreprise qui venait d'être signé avec les syndicats offrait une occasion unique à la maison de reprendre son envol après une longue période d'incertitudes et de doutes. Il ne fallait surtout pas que l'élan retombe. Les menaces d'un dépôt de bilan s'éloignaient, le personnel avait l'air de nouveau motivé pour se battre. Celui-ci avait participé activement aux débats qui avaient précédé la signature de l'accord, il avait proposé des idées pour améliorer les conditions de travail. Il avait eu le sentiment d'être écouté et il l'avait été réellement. On allait donc vers une période de consensus, gage de stabilité.

Et cet olibrius venait tout détruire. Le poste de directeur général était essentiel et toute la politique de la mairie en matière de logement social se basait sur la durée. Changer le titulaire de ce poste à tout bout de champ empêchait d'ébaucher et surtout de concrétiser une vision globale de la vie interne de l'entreprise. Tant que l'assassin ne serait pas découvert, il serait impossible de mettre celle-ci sur pied. Quand un nouveau directeur s'installait, les employés se posaient forcément la question de savoir combien de temps il allait vivre et par quel moyen il serait trucidé. Sa présentation officielle faisait figure de César d'honneur comme ceux que le cinéma français décernait à des acteurs vieillissants, se sachant plus près de la tombe que du berceau. Ou de médaille par avance posthume pour un acte de kamikaze plutôt que de héros.

D'ailleurs, de moins en moins de candidats postulaient et il fallait aller les chercher dans les coins les plus reculés de la France profonde et leur promettre monts et merveilles pour qu'ils acceptent de venir. Le dernier arrivait de Nancy et le prochain d'où allait-il atterrir ? Seul, peut-être un guadeloupéen ou un martiniquais oserait tenter l'aventure. Le président eut un sourire ironique au coin des lèvres à cette idée saugrenue : un DOM-TOM dans la neige ! Aussitôt le directeur général trouvé suspendu à sa grue, l'entreprise avait lancé un appel à candidatures pour lui dénicher un successeur. Aucune réponse n'avait été enregistrée jusqu'à présent mais il ne fallait pas désespérer.

Dans un geste brusque, il sursauta soudain comme si quelqu'un venait de le piquer avec la pointe d'un objet métallique. Une peur panique s'empara de lui. Il se persuada que le tueur était derrière lui et le menaçait avec un couteau. Il allait le transpercer aussi facilement qu'une baudruche et il ne pourrait rien faire pour l'en empêcher. La sensation étrange d'être menacé ne le quittait pas et pourtant il était encore en vie. Le tueur devait hésiter à l'assassiner. Il n'avait pas tergiversé pour éliminer les directeurs, alors pourquoi le faisait-il pour lui ? Et si c'était l'occasion de tirer parti de cet atermoiement pour retourner la situation à son avantage ? Malgré ses soixante-cinq ans, il savait être vif dans les cas d'extrême urgence. Ses prises rapides de décision lui avaient sauvé la vie bien souvent et cette fois-ci encore, il saurait réagir.

En un éclair, il se retourna prêt à se défendre avec tout le courage qui le caractérisait et...ne vit rien. Personne n'était derrière lui. Il en fut soulagé comme lorsqu'on vient d'échapper à une mort inéluctable et qu'on constate qu'un miracle s'est produit.

Cependant, un danger rôdait autour du Président. Depuis quelques minutes, il tirait sur sa pipe comme un allumé. D'énormes volutes de fumée étaient sorties du

chalumeau et s'étaient éparpillées dans la pièce. Certaines avaient dessiné un rond au-dessus de son crâne comme les auréoles autour des têtes des saints, puis s'étaient désagrégées. Imperceptiblement, elles s'étaient entassées et avaient fini par créer un brouillard qui s'était épaissi au fil des minutes. Celui-ci avait petit à petit transformé l'endroit, fermé de toutes parts, en une annexe d'un fumoir prêt à s'enflammer à la première occasion.

En regardant avec plus d'attention la vitre, il s'aperçut qu'une buée incroyablement dense la recouvrait à l'intérieur du bureau et cachait la vue de l'extérieur. C'est alors qu'il se rendit compte brusquement que la fumée l'avait totalement enveloppé et qu'il respirait de plus en plus mal. Il tenta de se lever pour ouvrir la fenêtre mais ses jambes se dérobèrent sous lui et il se retrouva à quatre pattes dans une atmosphère plus respirable. Ses poumons en profitèrent pour engranger une nouvelle quantité d'air ce qui lui permit de réfléchir un peu mieux. Il se trouvait dans une situation inextricable : la fenêtre était inaccessible, son bras étant trop petit pour l'atteindre et il était incapable de marcher normalement. Il devait donc concentrer ses efforts sur la seule solution de survie qu'il pouvait envisager, se traîner jusqu'à la porte de son bureau et espérer avoir la force de l'entrebâiller pour appeler à l'aide.

Pourquoi avait-il fermé cette porte ? Il ne s'en souvenait pas. D'habitude, il la laissait ouverte sur le couloir. Il aimait que son bureau soit accessible à tout le monde. À tout moment, n'importe qui pouvait entrer et demander à le voir. C'était sa façon à lui de se montrer disponible et proche des autres. Sa bonhomie et son sens de l'humour avaient forgé cette notoriété légendaire qu'il s'efforçait quotidiennement d'entretenir. C'était sa véritable nature. Il n'avait pas besoin de la forcer. Son métier d'architecte l'avait amené à rencontrer les habitants et à leur construire des logements agréables à vivre malgré les contraintes techniques et économiques. En tant qu'élu, il poursuivait ses convictions personnelles en allant sur le terrain écouter et comprendre. Ses longues courses en montagne et ses nuits dans les refuges alpins avaient fini de le convaincre que la convivialité et les repas entre amis étaient plus importants que les débats politiques qu'il estimait toujours un peu creux.

À l'Office, il était le même : chaleureux et franc. Personne, d'ailleurs, ne lui en voulait. Il ne se connaissait pas d'ennemis déclarés. Alors, pourquoi cette porte restait-elle bloquée ? Il était parvenu à agripper la poignée et il essayait de la tirer vers lui pour l'ouvrir mais il n'y arrivait pas. Quelqu'un avait dû la fermer de l'extérieur. Il avait profité de ses rêveries pour l'enfermer. Tout le monde dans l'entreprise savait sa propension pour la pipe. Malgré les remarques de sa femme, il fumait beaucoup. Trop, sans doute mais personne n'est parfait et brûler une bonne pipe l'aidait à faire le tri dans ses idées et à les organiser au mieux. Alors, pourquoi s'en priver ?

Le tueur avait imaginé ce plan pour le faire disparaître. Après s'être attaqué aux directeurs généraux successifs, voilà qu'il inaugurait une nouvelle série de crimes. Et là, l'assassinat était maquillé en accident. Personne n'irait imaginer que le tueur était à l'origine de sa mort. On la mettrait sur le compte du manque d'attention du Président.

Ah non ! c'était trop idiot. Il allait se laisser mourir bêtement sans réagir ? Ça ne

lui ressemblait pas. Il devait faire quelque chose et vite.

Arlette ! Il devait prévenir la secrétaire du directeur général. Elle seule, pouvait le sortir de ce guêpier. D'ordinaire, il lui en voulait quand elle le dérangeait en pleine rumination pour lui faire signer des papiers urgents ou pour lui rappeler ses prochains rendez-vous. Mais là, il aurait aimé la voir se manifester pour n'importe quelle raison.

Le téléphone ! Il allait lui téléphoner et crier au secours. Il était sur son bureau, semblant le narguer de toute sa hauteur. Tout à l'heure, il était à portée de main et maintenant, il était trop loin. Pourquoi n'y avait-il pas songé plus tôt au lieu de faire tous ses efforts inutiles ? Il avait présumé de ses forces et ramper à nouveau lui parut insurmontable. Il devait imaginer autre chose. Il regarda autour de lui. Son regard parcourut la pièce à la recherche d'une solution. La prise ! Par chance, il la vit à portée de main. Il étendit le bras, attrapa le fil et le tira vers lui. Le téléphone bougea sur le bureau. Ses pieds grincèrent un peu. Il était à l'autre extrémité, bloqué par un bloc de papier sur lequel il écrivait les brouillons de ses lettres et où il jetait ses idées ainsi que par une radio promotionnelle d'un rouge aussi violent que laid.

Tant pis pour la radio. De toutes façons, elle grésillait d'un son atroce et il ne l'écoutait jamais. Ces publicitaires ! Quel drôle de goût, ils avaient quand même ! Il tira d'un coup sec. La radio s'éclata avec un fracas horrible. Les débris s'éparpillèrent un peu partout sur le sol. Le bloc, lui, simula la descente légère d'un papillon dans un champ de coquelicot (rapport à la radio) et vint atterrir à quelques centimètres du pied du bureau rectangulaire du Président. Ses feuilles restèrent écartées suffisamment de temps pour servir de terrain d'atterrissage au téléphone et lui laisser la vie sauve.

Le Président bondit dessus et composa le numéro d'Arlette.

- Arlette ! Venez vite ! On m'assassine !

À travers la porte, il entendit avec un certain bonheur des pas se précipiter dans le couloir et la poignée bouger.

- La porte est fermée, Président ! Je vais chercher la clé !

De nouveau des pas rapides dans le couloir qui s'en vont et qui reviennent. Le bruit de la clé dans la serrure et cette bouffée d'air pur qui envahit les poumons.

- Mon Dieu, mon Dieu !

Arlette enjamba le corps du Président et ouvrit la fenêtre en évitant de marcher sur les débris rouges.

- Ma clé ? Où est-elle ? murmura le Président.

Arlette inspecta le bureau et les trouva sous une feuille.

- Vous avez dû fermer la porte machinalement, Président ! Vous savez bien qu'on n'en veut qu'aux directeurs généraux. Je vais appeler une ambulance...

CHAPITRE 6

L’inspecteur Caruso était de fort méchante humeur. Otello avait intérêt à ne pas broncher. Il était près de treize heures et il s’apprêtait à ingurgiter les infos de la Une débitées par un Jean-Pierre Pernaut au meilleur de sa diction. Il allait déblatérer une nouvelle fois sur le tueur grenoblois et se gausser sous cape de la flicaille de l’endroit. Il ne voulait pas rater ça.

Il sirotait une bière, affalé dans son fauteuil en cuir de vache folle et, ostensiblement, engloutissait un énorme sandwich jambon beurre fromage labellisé « saveur de l’année ». C’était son préféré. Il l’achetait à la supérette au pied de son immeuble avant de rentrer chez lui. Le jambon était cuit à point et le fromage finement découpé en lamelles. Le tout agrémenté d’une couche de beurre tendre et frais à cœur. Un régal.

D’habitude, le chien faisait pratiquement le beau pour que son maître lui jette des miettes en plus de sa pâtée journalière. Il attendait patiemment que le morceau soit lancé à travers la pièce comme une baballe dans un jardin public. À ce petit jeu, Otello était devenu imbattable dans le calcul de la trajectoire et rares étaient les déchets qui atterrissaient sur la moquette du salon avant qu’il ne les attrape. Caruso passait très rarement l’aspirateur et le jambon-poil de chien, il n’appréciait guère.

Mais là, il se la jouait discret. Son maître n’avait pas du tout trouvé amusante l’idée de faire voler Nabucco à travers son bureau. Comme prévu, à son retour d’expédition punitive qui n’avait servi qu’à le ridiculiser un peu plus, Caruso avait sévi : privation totale de dessert pendant un mois et dialogue interrompu jusqu’à nouvel ordre. De quoi prendre de toute urgence un rendez-vous chez un psychiatre pour canidés !

Otello avait bien essayé d’amadouer son maître par des mamours baveuses sur

son visage et des roulades qui s'avéraient extrêmement payantes à l'accoutumée ; là, Caruso restait impénétrable. Rien n'avait réussi à le dérider. Depuis quinze jours, le maître ne parlait plus à son chien et les gâteries restaient chez le marchand. C'était de justesse que l'inspecteur promenait Otello le soir avant d'aller coucher. Uniquement par acquis de conscience et pour ne pas être dénoncé à la SPA par les voisins qui appréciaient la compagnie des chiens. Et puis, il ne voulait pas retrouver une mare d'urine sur sa moquette, le matin au réveil.

Caruso se mit à dépiauter le sandwich, morceau par morceau. Il écarta les deux tranches de pain et attrapa une part de jambon en l'agitant devant le museau de Otello. C'était de la pure provocation. L'estomac du chien gargouillait d'envie devant la belle portion de jambon. Pourquoi se retenait-il de sauter dessus et de la mordre à pleines dents ? Le morceau de jambon se volatilisa dans la bouche de son maître sans un bout de couenne pour lui.

Il était treize heures dix et Otello n'avait pas déjeuné. Joseph avait les yeux rivés sur la télé et il attendait le reportage sur Grenoble. Il avait enduré sans broncher les éternels caprices de la météo, l'attentat meurtrier à Tel-Aviv, le déficit chronique de la Sécu. La banalité télévisuelle ! Il se demanda quelle nouvelle information insipide le présentateur-vedette de TF1 allait lui infliger lorsque Pernaut, enfin, se décida. Le tueur fou avait de nouveau frappé et comme d'habitude, on avait retrouvé le mort suspendu à une grue dans un quartier en construction du sud de la ville. Comme d'habitude également, la police se complaisait dans l'inefficacité totale. Pas le moindre petit indice, pas la plus petite piste. Rien ! Le tueur devait utiliser des gants parce qu'il n'y avait aucune empreinte digitale disponible. Un véritable professionnel des crimes en série narguait les enquêteurs grenoblois et semait la mort sur son passage. Quant à l'inspecteur chargé de l'enquête, il avait tout bonnement refusé de répondre aux questions de l'envoyé spécial de TF1. C'était trop facile ! Suivaient des gros plans de gens pris soi-disant au hasard dans la rue et qui, tous, affichaient des mines effrayées de donzelle poursuivie par un satyre cornu. Le commentateur affirmait que le tueur de directeurs menaçait les personnes et les biens.

- Débiles ! s'écria Caruso. Vous n'êtes que des débiles ! Dire que la moitié des gens vont croire cet amas de sornettes. Au lieu de raconter n'importe quoi sur n'importe qui, vous feriez mieux de faire votre boulot correctement et de ne pas bousiller le mien !

Écœuré, il coupa la télé. Otello se mit à frétiller de la queue parce qu'il pensait voir sortir son écuelle de l'armoire où son maître la rangeait. On lui aurait donné un tam-tam, il aurait ameuté tout le quartier. Cet instrument servait de téléphone dans les savanes africaines pour faire passer l'information de village en village. Le meilleur relais possible pour une communication rapide et efficace. Mais en Europe, le tam-tam n'existait pas. La mode était aux portables. Ses touches étaient trop minuscules pour permettre à Otello de les utiliser. Ses grosses pattes en auraient frappé deux ou trois en même temps. De plus, son maître le gardait jalousement sur lui comme s'il craignait qu'on le lui vole.

Le roulement de tambour redoubla d'intensité. À côté, le percussionniste des Who

faisait figure de rigolo de la batterie. À force de fouetter la moquette avec sa queue, celle-ci se mit à régurgiter toute la poussière accumulée depuis des lustres. Un an, au moins. Otello, dont la mémoire était pourtant infaillible, se souvenait vaguement que la dernière fois qu'il avait vu l'aspirateur aspirer, correspondait à l'arrestation des braqueurs de la bijouterie en centre ville. Caruso avait fêté l'événement à sa manière !

Bientôt, Otello se retrouva noyé dans un nuage d'acariens et de saletés qui voletèrent autour de lui. Cet environnement soudainement malsain le fit tousser mais, malgré tout, il poursuivit son travail en profondeur comme si de rien n'était. Il était lancé, il irait au bout de son action.

Caruso jeta un œil mauvais au chien. Il allait arrêter immédiatement ses idioties, sinon... ! Sa main s'éleva comme pour le menacer. La queue cessa instantanément ses... idioties et retomba mollement sur le sol. Il fallait trouver un autre moyen de se faire remarquer.

Otello prit le mors aux dents (c'était le cas de le dire !) et fit mine de se diriger vers la cuisine pour rappeler son maître à son devoir et, par la même occasion, lui intimer l'ordre de le servir. Mais Caruso alla vers la porte de l'appartement et retira la clé de la serrure en la faisant cliqueter le plus possible. La guerre psychologique envoyait ses missiles de tous côtés et le plus fort serait déclaré vainqueur par l'ONU. Il sortit.

Légèrement dépité, Otello se posta devant l'armoire où était sa gamelle et se mit consciencieusement à hurler à la mort. Il avait décidé de manifester ainsi clairement sa désapprobation devant le peu de cas qu'on faisait de lui. Il avait faim et exigeait un minimum de nourriture pour survivre. Les droits de l'homme existaient mais les droits des chiens aussi. Son maître lui avait expressément ordonné de ne pas aboyer pour ne pas déranger les voisins mais, là, il fallait alerter l'opinion publique. Un chien était en danger de mort de faim et il fallait réagir. Il regretta de ne pas l'avoir fait plus tôt : à un quart d'heure près, Jean-Pierre Pernaut l'aurait entendu en direct live et il aurait prévenu Brigitte Bardot. Elle lui aurait chronoposté quelques jambons ! Quoique le porc, en ce moment...

Son maître ne revenait pas. Quand il prenait ses clés, cela signifiait qu'il partait vider sa boite aux lettres. Il en avait au plus pour deux minutes, montre en main. Ou plus exactement pendule à l'œil car, l'heure, Otello la lisait sur le mur de la cuisine. Une affreuse pendule ronde y était accrochée. Son atroce couleur jaune canari jurait sur le vert du papier. Elle lui faisait si mal aux yeux qu'il devait parfois les cligner pour la supporter. Pour ne pas trop suivre des yeux la trotteuse et épargner son regard brun, il avait appris tout seul à compter mentalement les secondes et la plupart du temps, il tombait pile avec le changement des minutes.

Depuis cinq ans que Otello vivait avec son maître, il avait compris que ce dernier ne possédait aucun goût pour l'ameublement, ni l'assemblage des couleurs. Par exemple, le rouge des tentures qui cachaient les fenêtres du salon ne suivait pas avec le bleu clair des fauteuils de cuir. Dans n'importe quel mensuel de décoration d'habitat, il aurait pu trouver des conseils pour aménager son intérieur avec un minimum de discernement. Caruso ne lisait aucun journal, à part Détective qu'il parcourait chez son

coiffeur. Le chien ne pardonnait pas ces fautes de goût parce qu'ils hérissaient ses poils d'effroi. Ça lui donnait un aspect fripé qui dénaturait son image.

Lui, il aurait tapissé l'appartement et choisi des meubles dans les tons bruns pour les marier avec sa pelisse. Du plus clair, presque pâle, dans la chambre au plus foncé dans la salle de bains. C'étaient des couleurs chaudes qui donnaient envie de rester à l'intérieur, de se prélasser confortablement installé dans son panier d'osier (encore du brun !), enveloppé dans un peignoir doux et cotonneux, buvant à la paille un lait grenadine pour donner du vif à la scène.

Au lieu de çà, il mourait de faim et de soif parce qu'il avait balancé dans un mouvement d'humeur, un peu vif peut-être, l'unique 33 tours original de Nabucco. Il existait chez n'importe quel petit disquaire de la ville des dizaines de versions de cet opéra verdien en son numérique et dolby surround. Il suffisait que son maître fasse son deuil de ce disque et achète un compact-disque, quoiqu'un compact-disque ne s'envoie pas en l'air aussi facilement...

Otello en était là de ses pensées discographiques lorsqu'il entendit la clé pénétrer la serrure. Son maître revenait. Il cessa immédiatement ses aboiements. L'inspecteur avait une lettre en main.

Caruso regarda Otello dans les yeux et se demanda ce qu'il allait faire de ce chien de plus en plus insupportable. Il avait toujours refusé de s'aliéner une bonne femme qui lui aurait pourri la vie, aurait pondu sans prévenir des marmots comme une poule pond des œufs. Ce n'était pas pour s'emmerder avec un cabot qui se prenait pour le roi du monde !

Il poussa un soupir retentissant, ouvrit la porte de l'armoire et s'empara de la gamelle du chien. Il vida une boite de Canigou dedans et retourna le tout sur la tête de Otello avec un rire narquois. Avant qu'il s'en débarrasse, il allait pouvoir lire tranquille la lettre.

Assis dans son fauteuil, il la décacheta :

« avis à l'inspecteur Caruso : le 5è directeur général des HLM vient d'être nommé. 5 jours après la date inscrite plus haut, il sera exécuté selon un principe différent des autres. Et ce n'est pas toi, ni tes collègues, qui m'arrêteront ! ».

C'était la première fois que le tueur lui envoyait une lettre et c'était pour le provoquer. Il le renvoyait carrément à sa nullité et à son inefficacité. En plus, il le tutoyait ! Intolérable de la part d'un assassin. Il devait réagir.

Cinq jours. Le tueur lui donnait cinq jours de délai. La lettre avait été écrite trois jours auparavant. Les PTT faisaient fort, comme d'habitude. Il ne restait donc plus que jusqu'à demain soir pour empêcher le massacre et l'arrêter.

Le nouveau directeur général venait justement de débarquer et ses collègues Dutilleul et Pinçon exerçaient une surveillance rapprochée. Jour et nuit, ils ne le quitteraient pas d'une semelle. Cette fois-ci, le tueur allait rater son coup et il n'échapperait pas au filet qu'il allait lui tendre. Foi de Caruso !

L’inspecteur enfila son imperméable et fonça droit sur la porte d’entrée. Il n’y avait pas une seconde à perdre. Son honneur et celui de la police grenobloise étaient en jeu.

Il partit sans s’inquiéter de ce qui se passait dans la cuisine.

CHAPITRE 7

Toussaint Laventure ressentit une immense douleur broyer son cœur lorsque l’avion qui faisait la liaison entre Pointe-à-Pitre et Lyon, se posa à l’aéroport de Lyon-Saint-Exupéry. C’était la première fois qu’il quittait son sol natal et il se demandait ce qu’il était venu fabriquer dans ce pays de fou. C’était un peu comme s’il avait abandonné une famille. D’ailleurs, c’était précisément ce qu’il venait de faire. Sa mère avait prononcé ce terme, les larmes aux yeux, quelques heures auparavant, de la même façon qu’elle aurait parlé à un gamin de dix ans :

- Tu devrais avoir honte de m’abandonner ainsi ! Moi, ta mère, une vieille femme ! Tu me laisses toute seule, maintenant ! Après ton père, c’est toi !

Une vieille femme ! À soixante-cinq ans ! Elle resplendissait la santé, son regard émeraude pétillait de malice et d’intelligence, elle préparait le colombo comme personne. Seule ! Ses huit frères et sœurs vivaient dans la même maison qu’elle, ils avaient engendré quinze enfants qui, eux-mêmes bientôt, la rendraient arrière-grand-mère. Et elle osait dire qu’elle serait seule, sans lui ! Les mères ont un sens inné de l’exagération.

Elle avait toujours été d’un tempérament possessif et anxieux. On aurait dit qu’elle vivait de prémonitions. Souvent, elle avait prédit des choses qui s’étaient produites peu après. Elle affirmait qu’elle les voyait se dérouler devant ses yeux et qu’elles constituaient des avertissements dont il fallait se méfier. Elle avait mis en garde Toussaint contre ce séjour en métropole qui n’allait qu’apporter malheur et destruction. Elle affirmait que quelqu’un en voulait à sa vie et qu’il allait le tuer.

Mais il ne connaissait personne en France, comme il l’appelait dans son île, alors qui aurait voulu le tuer ? Pour tuer quelqu’un, il fallait au moins savoir qu’il existe. Personne, à Grenoble, n’attachait d’importance à un certain Laventure, né et vivant depuis toujours à Pointe-à-Pitre, chef-lieu d’arrondissement d’une île des Antilles, faisant partie du territoire français depuis 1635, par la volonté de Richelieu et totalement inconnue de la majorité des métropolitains. Il n’avait fait que répondre à une annonce qui cherchait un nouveau directeur pour remplacer celui qui venait de décéder.

On peut mourir de multiples façons sans être forcément assassiné.

Pour lui, cette proposition venait à point nommé. Patron d'une petite agence immobilière qui employait trois salariés, il commençait à s'ennuyait ferme et rêvait de voyager. Sans être florissantes, ses affaires tournaient rond et son frère cadet était prêt à assurer l'intérim quelques années. Car, dans l'esprit de Toussaint, un job aussi alléchant financièrement, il n'en retrouverait pas de sitôt. Il allait gagner cinq fois plus qu'en Guadeloupe. Pour un Pointu, c'était inespéré ! Dans cinq ans, il démissionnerait un pactole en poche et reviendrait près de sa famille.

Évidemment, Grenoble était inconnue de lui. Il avait cherché sur une carte l'endroit où cette ville se situait. Il s'était procuré de la documentation sur cette région et s'était dit que la bonne occasion pour voir de la neige était à portée de sa main et qu'il ne devait pas la négliger. C'était pour çà qu'il avait répondu mais il ne s'était pas fait trop d'illusion sur la suite. Il n'avait pas eu grand espoir d'être convoqué pour un premier contact. Les réponses devaient affluer de tous les coins de l'hexagone et il n'avait aucune chance d'être retenu. Mais comme l'exprime si bien la Française des Jeux : « cent pour cent des gagnants ont tenté leur chance ». Alors !

À sa grande surprise, quelques jours plus tard, un coup de téléphone lui annonçait la bonne nouvelle : il était accepté d'emblée sans entretien préalable. Lui, quand il embauchait quelqu'un, il le recevait, lui demandait une lettre de motivation et le comparait à d'autres candidats. Là non ! C'est vrai que sa lettre exposait clairement les motifs de sa candidature et son expérience professionnelle mais quand même ! Le Président de l'Office était sans doute pressé. Il avait été convaincu tout de suite.

À peine sorti de l'avion, il avait ressenti un étrange malaise envahir son esprit. Le ciel, d'abord. Si bas que son cœur avait exhalé un profond soupir. Il ne se souvenait pas avoir soupiré aussi intensément depuis qu'il avait proféré son premier cri, il y avait trente-huit ans. Chaque matin, son premier geste était de lever les yeux vers lui et d'admirer son incroyable beauté. Même entaché de quelques nuages, il l'aimait, son ciel. À Saint-Exupéry, il pesait de tout son poids sur la tête des gens. Ils regardaient tous en direction du sol comme s'ils craignaient de faire une mauvaise chute. Chez lui, on s'interpelle, on pose le regard sur son voisin, on rit. Ici, ils couraient dans tous les sens, à la poursuite de quelque chose d'invisible. En tous cas, lui, il n'avait pas compris quoi. Ils avaient le même comportement que les « Oreilles » qui vivaient sur son île : ils ne prenaient pas le temps de vivre.

Et puis, les journaux parlaient de Grenoble avec des titres qui s'étalaient sur quatre colonnes :

« Grenoble : sur la piste du tueur fou »

« Le tueur de Grenoble court toujours ! »

Il y avait donc un serial killer dans la ville où il se rendait et la police ne faisait pas son travail. Il ne se souvenait pas avoir jamais entendu parler d'un tueur en série, chez lui. Ce type d'individu n'avait pas cours dans son pays. Les gens sont pauvres mais respectueux du bien d'autrui. Et le bien le plus précieux pour un homme, c'est sa vie.

Il acheta deux journaux au hasard. Il les lirait en attendant le train qui l'amènerait dans sa nouvelle ville. Il ne partait que dans une demi-heure, il avait le temps de boire un café au bar un peu plus loin. Dès qu'il fut assis, deux hommes vêtus d'imperméables d'un même gris douteux, l'abordèrent. On aurait juré des jumeaux.

- Inspecteur Pinçon, se présenta l'un deux, et voici Dutilleul...

Au nom de l'adjoint, Laventure eut un sourire aux lèvres. Des odeurs de son pays fleurissaient sa mémoire. Il regretta de n'avoir pas commandé un tilleul-menthe. Il se sentait lourd de l'estomac. Peut-être le poisson vinaigrette servi dans l'avion n'était-il pas frais ? Mais Pinçon continuait :

- ...mon collègue. Vous êtes Toussaint Laventure ?

- C'est bien moi. Comment m'avez-vous reconnu ? Et d'abord, que me voulez-vous ?

- Je tiens dans la paume de ma main droite votre photo. Discrétion oblige. Nous sommes chargés de votre sécurité.

À ses derniers mots, le sourire de Laventure se figea en une grimace d'effroi.

- De ma sécurité ?

- Nous allons vous expliquer en route. Suivez-nous.

Lorsqu'une heure plus tard, le trio passait le pont de la Porte de France qui marque l'entrée officielle du chef-lieu de l'Isère, Toussaint Laventure tremblait de tous ses membres. Les deux policiers venaient de lui signifier son arrêt de mort. Ils lui avaient raconté toute l'affaire en ne lui épargnant aucun détail : le nombre de meurtres, la balle dans le cœur et la pendaison au sommet de la grue en pleine saison hivernale. En écoutant tout ça, les mots de sa mère surgirent dans sa mémoire. Il regrettait maintenant d'avoir fait fi de ses avertissements et de s'être embarqué dans cette galère. Mais il était trop tard pour faire marche arrière. Il avait signé un contrat et Toussaint Laventure n'avait jamais failli à sa parole. Il assumerait jusqu'au bout ses responsabilités. Jusqu'à la mort, s'il le fallait.

À cette dernière évocation, Dutilleul, qui s'était assis derrière, à côté de lui, l'avait vu se mettre à grelotter. Ses bras et ses jambes se secouaient dans tous les sens sans qu'il pût en redevenir maître. L'inspecteur eut cette réflexion en fixant Pinçon dans le rétroviseur intérieur :

- Je crois qu'il nous fait une crise de palu. Il vaudrait mieux l'emmener à Michallon.
- Aux urgences ? s'exclama Pinçon. Pas question ! On le dépose aux HLM et basta ! Il n'y a pas écrit SAMU ici !

En disant « SAMU », il indiquait son front. Le geste de son collègue déclencha le rire de Dutilleul qui se répercuta dans les oreilles de Laventure et le ramena derechef sur terre. La publicité et la Poste sévissaient aussi dans les DOM-TOM.

- Voilà notre touriste qui revient à lui ! affirma Dutilleul. Il vaut mieux parce que nous sommes arrivés !

La voiture stoppa devant un immeuble de briques rouges et les trois hommes en descendirent.

- Voilà votre nouveau royaume ! dit Pinçon d'un ton mondain. Je ne vous accompagne pas mais mon collègue ne va pas vous quitter d'une semelle. Jour et nuit, nous assurerons votre protection jusqu'à ce qu'on mette la main sur ce salopard. Moi, je vais faire un compte-rendu de notre voyage à notre chef. À demain.

Dutilleul se colla aux basques de Laventure. Celui-ci fit un rapide tour de son nouveau fief, rencontra le Président et prit possession de son appartement. Le policier coucha dans la chambre d'à côté et se réveilla le lendemain matin frais et dispos sans avoir été dérangé. Des missions comme çà, il en redemandait. À quatorze heures, Pinçon le remplaça devant la porte du bureau du directeur qui s'y enferma. Le temps aurait risqué de lui paraître long si les jeunes femmes de l'Office des H.L.M. n'avaient fait sonner le téléphone arabe pour signaler qu'un joli garçon s'ennuyait ferme au cinquième étage et qu'il ne refusait jamais un café. À bon entendeur...

Si bien que quatre heures plus tard, Pinçon ne tenait plus sur sa chaise, transformé qu'il était en pile atomique. Il se demandait comment décharger la tension qui l'animait intérieurement. Et malgré tous ses efforts, il ne trouvait pas.

Il était 19 h. L'entrée de l'immeuble avait commencé à sombrer dans un sommeil profond. L'ascenseur devenait léthargique. Il venait de vomir ses derniers relents bureaucratiques et s'apprêtait à passer une nuit paisible. Arlette venait de bisouiller Paulette et monta dans sa voiture. Elle avait hâte de retrouver son foyer et son mari. Ce soir, ils fêtaient leur trentième anniversaire de mariage. Elle ne voulait pas être en retard. Dans sa poche, sa main serra avec tendresse le cadeau qu'elle avait acheté durant la pause de midi. Traditionnellement, elle était la dernière employée à quitter son poste. Elle était la dernière à y pointer le matin, aussi.

Il ne restait plus en haut que Laventure, la tête farcie de chiffres et de dossiers abscons.

La voie était donc libre. Le tueur pouvait monter.

Pour ne pas alerter Pinçon qu'il imaginait scotché devant le bureau du directeur général, il utilisa l'escalier. Parvenu au quatrième étage, il entra dans les locaux de l'Office. Les couloirs baignaient dans un silence de mort. Même les photocopieuses si bruyantes durant la journée s'étaient mises au diapason de l'ambiance générale. Quelqu'un avait eu la délicatesse de les éteindre. Tous les bureaux étaient fermés à clé. Seule, la femme de ménage possédait un passe ; elle n'arrivait qu'à vingt heures. Il devait avoir fini son travail avant.

Il grimpa au cinquième étage en empruntant l'escalier intérieur et s'engouffra prestement dans son bureau. Ni vu, ni connu. Il referma la porte derrière lui et sourit en voyant le bureau de sa secrétaire impeccablement rangé. Il était immaculé de tout papier, de tout dossier. Seul, le sous-main avait réchappé à sa maniaquerie. À côté, son bureau faisait figure de bazar indescriptible avec ses dossiers mal fermés, entassés dans un équilibre quasi miraculeux, son imprimante qu'il avait oublié d'éteindre et les chaises dont les pieds étaient enchevêtrés les uns dans les autres. C'était son bazar à lui et il s'y retrouvait toujours.

Avant d'allumer sa lampe posée sur le bureau, il baissa le store. Il se méfiait des regards indiscrets. C'était souvent un simple détail qui confondait le meurtrier. Mieux valait faire attention.

Il fallait avant tout se débarrasser de Pinçon. Depuis l'arrivée des inspecteurs dans la Maison, tous les employés avaient eu les numéros de leurs portables au cas où ils auraient eu vent d'un indice. Il

composa celui de Pinçon, planté devant le bureau de Laventure depuis midi. Il devait commencer à s'ennuyer sérieusement et à trouver le temps long. Il allait lui faire voir du pays.

Enfermé dans son bureau, le tueur entendit le portable de l'inspecteur entonner la Marseillaise. Il l'imagina droit comme un i, au garde-à-vous. Il n'y avait que la police pour avoir des idées pareilles ! En tous cas, il ne s'était pas endormi parce qu'il répondit dès la première sonnerie.

- Pinçon ?

- Oui, répondit celui-ci.

- C'est Caruso. Nous avons localisé le tueur. Nous vous attendons, Dutilleul et moi, au 123, cours Berriat. Dépêchez-vous !

- C'est drôle, chef ! Je ne reconnais pas votre voix !

- Un coup de froid, sans doute. Faites vite. Je ne veux pas qu'il nous file entre les doigts, cette fois !

- J'arrive, chef !

Pinçon mit du temps à réagir. Il devait hésiter. Le tueur se surprit à évoquer Dieu et à le prier de ne pas suggérer l'idée à l'inspecteur d'appeler Caruso. Cela en aurait été fini pour lui ! Quelques instants interminables s'écoulèrent et puis la porte d'entrée s'ouvrit et se reclaqua. Pinçon venait de déguerpir. Le Cours Berriat était à l'autre bout de la ville. Au nord. Alors, que les bureaux de l'Office des H.L.M. étaient installés dans les quartiers sud. À l'opposé, donc. Le tueur se dit que le temps que l'inspecteur y parvienne et en revienne, il serait depuis longtemps bien au chaud sous sa couette.

Il était 19 h 30. Le tueur ouvrit silencieusement la porte de son bureau et la referma derrière lui. Cinquante mètres le séparaient de celui du directeur général. Il se dirigea vers celui-ci et, en chemin, vérifia que tous les bureaux étaient bien vides. Ils l'étaient comme prévu. Il l'atteignit juste au moment où celui-ci en sortait. Laventure parut surpris de le rencontrer là, à une heure pareille :

- Vous êtes encore là ?

- Je voulais vous voir seul à seul. Nous avons à discuter d'une chose très importante, vous et moi.

Toussaint Laventure blêmit. Il se croyait seul, à l'abri de tout danger, protégé par un policier armé et voilà que quelqu'un qu'il avait à peine entrevu au cours de l'après-midi l'assaillait avec un air méchant. Et ce flic censé être devant sa porte, où était-il ? Décidément, la police métropolitaine... Pas moyen de mettre un nom sur cette tête, il n'avait jamais eu la mémoire des noms.

- De quoi voulez-vous me parler ? Où est l'inspecteur Pinçon ? demanda-t-il, en essayant de cacher son anxiété grandissante.

- Je lui ai proposé une longue promenade le plus loin possible, à l'autre bout de la ville pour que nous soyons tranquilles tous les deux et il l'a accepté, bien volontiers. La police métropolitaine n'est plus ce qu'elle était.

- Que voulez-vous exactement, monsieur...?

- Peu importe mon nom. Dans quelques instants, vous l'aurez effacé de votre mémoire... Ce que je veux ? Je veux me débarrasser de vous, tout simplement !

C'était donc lui, l'assassin ! Il était seul face à la mort qui avait un visage mais pas de

nom. Le tueur était resté dans l'encadrement de la porte et l'empêchait de passer. Il paraissait calme et déterminé. Laventure comprit que sa seule chance de survie était de s'enfuir en tentant de forcer le barrage que le tueur faisait de son corps. Il allait bondir sur lui et le déstabiliser. Il recula de cinq pas pour prendre son élan et jaillit comme un sprinter sur la ligne de départ. Le tueur n'avait toujours pas bougé d'un centimètre lorsque Laventure le percuta en pleine poitrine. Malgré toute la force et la détermination qu'il y mit, l'autre ne vacilla pas. Un vrai roc, pensa Laventure en esquissant une deuxième tentative. Mais d'un coup d'épaule, il se retrouva repoussé au milieu de la pièce. Il se retourna, se jeta vers son bureau et empoigna le téléphone pour appeler au secours.

La douleur qu'il ressentit au niveau des lombaires fut si intense qu'il crut mourir. Mais il trouva la force, dans un geste désespéré, de faire volte-face. Le téléphone dans les mains, il allait l'abattre sur le crâne du tueur lorsqu'une lame transperça de part en part son ventre et remonta jusqu'aux poumons. Dans un réflexe, Laventure porta la main à ses boyaux qui commençaient à se répandre sur le sol et s'écroula sans un cri.

Le tueur ressortit l'arme du corps de la victime, prit le temps de la nettoyer, écrivit à l'ordinateur quelques mots qu'il imprima sur une feuille de papier et la colla sur la porte du bureau qu'il referma derrière lui.

Il descendit l'escalier de droite alors que la femme de ménage grimpait celui de gauche.

CHAPITRE 8

À cinquante-cinq ans, Arlette gardait toujours son sourire de jeune fille. Les années semblaient couler sur elle sans laisser leur empreinte. Les directeurs successifs la conservaient auprès d'eux comme on jalouse un bien précieux, un trésor irremplaçable. Trente ans au service de la ville vous modèlent aussi fortement qu'une mer les rivages côtiers. Quand on prenait la direction générale, on acceptait également la secrétaire qui connaissait tous les rouages et les roueries du système. On gagnait du temps et le temps avait tendance à se raréfier singulièrement depuis quelques mois. Elle voyait les directeurs généraux arriver debout et, quelques jours plus tard, partait à l'église les saluer couchés. C'était, affirmait-elle avec sa philosophie coutumière, une espèce de résumé de l'existence qui défilait devant elle.

En fait, depuis le début de l'affaire, c'est elle qui dirigeait le Service sous la discrète bienveillance du Président dans l'attente d'un chef qui ne ferait pas long feu. Elle veillait au bon fonctionnement des institutions et se disait qu'on finirait bien par attraper l'assassin. Tout arrive à point à qui sait patienter.

Elle, la patience, elle l'avait apprivoisée dans son jardin. Un petit jardin tout simple mais qui lui offrait de grandes gourmandises. « À chaque âge ses plaisirs, à chaque saison, ses légumes » avait-elle coutume d'énoncer comme un adage en grignotant une carotte en hiver ou un haricot en été. Avant de partir au travail, elle disait bonjour à ses hortensias et saluait d'une caresse un pétale de rose encore endormie. Elle aurait bien

aimé rester près d'eux pour leur parler ou simplement les admirer mais l'Office des HLM attendait son arrivée pour reprendre goût à la bureaucratie.

Grignoter était le terme qui caractérisait le mieux Arlette. À n'importe quelle heure, on la croisait dans les couloirs en train de croquer dans une pomme, d'engloutir un morceau de pain au chocolat en critiquant le boulanger radin sur le cacao ou d'assouvir sa passion pour les choux à la crème. En bonne jouisseuse de la vie, elle aimait le partage. Elle proposait souvent une part de sa brioche ou de son croissant à qui entrait dans son bureau. Sa collègue fraîchement embauchée devait résister farouchement à ses propositions de toutes sortes pour ne pas « arrondir ses angles ».

Arlette, les kilos ne lui pesaient pas trop sur l'estomac. Bien sûr, ses angles s'étaient un peu arrondis et ses rations journalières avaient fini par enrober un peu sa taille mais celle-ci continuait d'être avenante et de bon aloi. Et puis, comme elle l'affirmait haut et fort, une vieille carne comme elle n'avait plus besoin de plaire.

Aussi est-ce sans aucun complexe que ce lundi-là, elle entra à l'Office des HLM, un croissant dans la bouche et sa carte de pointage dans la main. Une nouvelle semaine débutait et il fallait s'armer de munitions pour en venir à bout. Avec toute la tranquillité qui la caractérisait, elle s'apprêtait à nourrir la pointeuse lorsque Sandrine se jeta sur elle :

- Alors, cet anniversaire ? Bien passé ?

Sandrine possédait cet art consommé de résumer quarante-huit heures d'une existence en un minimum de mots. Art qui se fait rare chez certaines femmes et qui est encouragé par bon nombre de patrons. Arlette lui répondit en enjolivant ses propos de détails intéressants mais sans les approfondir trop. Son jardin secret n'était cultivé que par elle-même et son époux et rares étaient les invités. Par contre, Sandrine eut droit à une part de croissant.

En fait, elle venait de passer un week-end bizarre auprès de son mari chéri. En rentrant chez elle le vendredi soir, elle ne l'avait pas trouvé. D'habitude, il était là, en train d'inspecter le jardin. Elle le surprenait souvent parlant à un radis qui ne mûrissait pas assez vite ou en train de caresser une rose de sa main parcourue de veines apparentes. Les années passaient mais son romantisme restait intact et c'était ça qu'elle aimait en lui.

Ce soir-là, elle s'attendait à le voir les bras grands ouverts sur le seuil de leur maison et à l'entendre dire : « bon anniversaire à nous ! ». Comme il le faisait chaque année. Elle s'y était préparée toute la journée et plus les heures passaient, plus l'impatience montait en elle. Cette phrase était un sésame pour une année nouvelle où rien de tragique ne pouvait réellement les atteindre. Et il n'était pas là.

À la déception succéda l'espoir. Il était parti chercher son cadeau et avait été retardé par les embouteillages. Il allait apparaître d'une minute à l'autre et tout rentrerait dans l'ordre. Elle écouta le répondeur au cas où il aurait laissé un message pour la prévenir. Celui-ci resta muet.

Pour se dérider l'esprit, elle décida d'aller voir ses fleurs. Il y a quelques jours, ils les avaient mises sous serre. Celle-ci n'était pas très fiable. Elle ne les protégeait pas du froid

totalement, il fallait donc continuer la surveillance : la neige menaçait à nouveau et le thermomètre frôlait le zéro degré. En passant devant la boite aux lettres, elle regarda machinalement à l'intérieur. Il y avait du courrier. En dehors des inévitables publicités et factures diverses, elle trouva deux lettres. La première disait : « Chers maman et papa, nous vous souhaitons un joyeux anniversaire et nous vous invitons, demain soir, à un repas au Château de la Commanderie, à Eybens ». Et c'était signé : « vos enfants qui vous aiment tendrement ». Sans qu'elle s'en aperçoive vraiment, une larme apparut au coin de son œil et dégoulina le long de la joue. Arlette était émotive et que ses enfants n'aient pas oublié leur trentième anniversaire de mariage, lui remuait le cœur.

La seconde lettre portait le cachet de la poste de Grand-Place. Un joli timbre agrémentait l'enveloppe. L'expéditeur devait la connaître et savoir qu'elle en faisait collection pour ses petits-enfants. Elle était adressée expressément à elle et non à elle et son mari. Elle trouva cela bizarre car elle ne recevait jamais de courrier personnel. Elle se demanda si elle devait l'ouvrir ou attendre le retour de son époux. Ne sachant quoi décider, elle la fourra dans sa poche et partit au jardin.

Une heure plus tard, il n'était toujours pas là et l'angoisse étreignait Arlette. Qu'était-il arrivé à son mari ? De plus en plus inquiète, elle se décida à ouvrir la lettre :

« Ma petite Arlette, au lieu de bouffer tes pains au chocolat qui t'engrossent tant et plus, tu ferais mieux de surveiller davantage ton cher et tendre. Par exemple, où est-il en ce moment ? Peut-être est-il en train d'assassiner son énième directeur ? Pose-toi la question et la réponse jaillira d'elle-même. Joyeux anniversaire, quand même ! ».

La lettre écrite à l'ordinateur lui brûlait les mains. Elle regrettait de l'avoir lue, elle allait lui gâcher le week-end. Même si elle savait pertinemment que ce qu'elle insinuait ne pouvait qu'être faux, Arlette était certaine que son esprit serait perturbé tant que le coupable ne serait pas mis sous les verrous. La nature humaine est faite de telle sorte qu'il suffit qu'un doute pénètre en elle pour qu'une confiance de trente années soit balayée en un instant. Il était impossible de lutter contre ça. Et Arlette se mit à douter.

Trente printemps d'union sacrée se mirent à valser dans sa tête. Tous les mauvais petits souvenirs qu'elle croyait enfouis au plus profond refluèrent en vrac et finirent par constituer un vrai scénario catastrophe. Sa mémoire les régurgita intacts comme s'ils venaient de se dérouler, dans une parfaite minutie chronologique, sans omettre le moindre détail. Ils s'agencèrent si impeccablement que le puzzle de sa vie aboutit en toute logique à l'impensable : son mari était le tueur des H.LM. Forcément, ça ne pouvait être que lui.

Mais alors : qui avait écrit la lettre et dans quel but ?

Arlette s'effondra dans le fauteuil de cuir qui faisait face à la télévision. Elle se sentait anéantie, vidée de son âme. Le bel édifice qu'elle avait construit année après année venait de s'écrouler d'un coup. Il s'était fissuré de l'intérieur et les lézardes qu'un inconnu venait de creuser allaient se colmater difficilement. Instinctivement, elle prit la télécommande en main et son doigt appuya au hasard sur un bouton. L'écran s'éclaira et Arlette ferma les yeux. Elle se persuada qu'elle allait voir apparaître son mari entouré de

deux gendarmes. Ils l'avaient arrêté et l'accusaient des meurtres successifs sur la personne des directeurs de l'Office des H.L.M. Et lui, la tête basse, en direct devant des millions de téléspectateurs avouait. Il était bien le tueur de Grenoble, celui que l'inspecteur Caruso recherchait. Lorsque enfin, elle rouvrit les yeux, elle ne vit qu'une série Z de plus que la chaîne rediffusait depuis des années.

Alors, les heures heureuses de son couple passèrent devant ses yeux : son mariage, la naissance des trois enfants et surtout les journées où ils célébraient l'anniversaire de leur union et l'amour toujours renouvelé. Arlette ne trouva rien dans ses images qui permit de suspecter son mari. Une simple lettre même pas signée et tapée à l'ordinateur allait-elle anéantir tout cela ? Allait-elle se laisser manipulée par un corbeau malveillant ? Non. Il fallait réagir. Faire front commun.

Et puis, soudain, elle entendit le moteur de la voiture crisser sur le gravillon dans le jardin. La lettre en main, elle se précipita vers la cheminée et la jeta dans le feu qui crépitait. À peine s'était-elle consumée qu'il était près d'elle et l'embrassait :

- Excuse-moi ! Un bouchon monstrueux... Bon anniversaire à nous !

Plus que le cadeau qu'il tenait en main, son sourire la tranquillisa. Il était là, près d'elle et venait de prononcer la phrase magique. Le week-end pouvait se dérouler normalement...

Le lendemain soir, les trente ans de mariage s'étaient fêtés dignement autour d'un bon repas au restaurant, offert par les enfants. Manière de remercier les parents de se supporter encore.

Le temps de bisouiller Paulette, de dire trois mots d'encouragement à Julien, la pointeuse avalait enfin sa carte avec un rôt de satisfaction et elle continua sa route jusqu'à son bureau.

Jean Durand fit une brève escale et demanda si elle avait vu le directeur.

- Je viens d'arriver mais je vais voir s'il est là, répondit-elle en allant frapper à la porte de son bureau.

Pas de réponse.

- Il n'est pas encore arrivé.

Jean Durand avait déjà disparu. Une heure s'écoula sans nouvelles de Toussaint Laventure. Arlette se dit qu'il avait sans doute travaillé tout le week-end et qu'il devait prendre un peu de repos. Elle mit en route son train-train quotidien, sans plus s'inquiéter.

Cependant, la rumeur se propagea dans les bureaux à la vitesse de la lumière : le directeur avait déclaré forfait ou peut-être était-il mort. On essayait d'en rire mais le rire frôlait la jaunisse. Chacun vint faire un petit tour, mine de rien, au secrétariat de la Direction Générale, histoire de suivre de près l'évolution de la situation. Arlette ne se départissait pas de son calme légendaire, alors on repartait à la fois rassuré et vaguement compatissant. À la moindre alerte, on accourrait.

À dix heures et demi, Jean Durand était passé à quatre reprises pour s'enquérir des nouvelles. Il n'en eut pas. Le chef de la Com' disparut à nouveau. Arlette téléphona chez Laventure. Personne ne répondit. Alors, la secrétaire qui n'avait jamais fui devant les épreuves, fouilla ses tiroirs pour chercher la clef de la porte du bureau du directeur. L'ayant trouvée, elle l'enfonça dans la serrure de ladite porte, poussa celle-ci, regarda la scène effrayante qui s'offrait à ses yeux exorbités et tomba évanouie dans une mare de sang.

CHAPITRE 9

Verdi hurlait l'air final de la Traviata. Marguerite se mourait, il fallait faire vite. Ou plutôt Toussaint Laventure ! Quoique, lui, il était mort depuis trois jours. Alors, à quoi bon se presser et jouer les cascadeurs de cinéma ?

Mort. Mort ! Il était mort le Guadeloupéen ! Malgré la surveillance étroite exercée jour et nuit, le tueur avait tenu sa promesse. Faut dire que con comme Pinçon, ce n'était pas possible même si les deux rimaient bien ensemble. Il avait trouvé bizarre la voix de Caruso sur son portable ce qui ne l'avait pas empêché de faire la plus belle bourde de sa vie : quitter son poste et laisser le champ libre au tueur. Son avancement allait faire du surplace. Foi de Caruso !

Après dix-neuf heures, plus moyen de pénétrer dans l'immeuble des HLM, décidément maudit. Le temps que son adjoint rejoigne le cours Berriat, le retrouve, comprenne son erreur et qu'ils fassent, tous les trois avec Dutilleul au silence éloquent, le chemin inverse, la femme de ménage avait quitté l'immeuble des HLM et bon week-end.

Le gardien s'était fait la malle et les agents de sécurité qui possèdent les clefs s'étaient volatilisés dans les faubourgs. La totale, quoi !

Arlette venait de retrouver Toussaint Laventure cisaillé en deux dans le sens de la hauteur, les tripes éclatées sur les murs de son bureau qui venaient d'être refaits à neuf. Un beau gâchis ! De quoi dégoûter de la peinture pour un bon moment. Quant au boudin noir... Déjà que la vache folle... !

Caruso remâchait ses mots tout en zigzaguant entre les voitures. Il était onze heures et l'avenue Marcelin Berthelot était noire de véhicules. Tous ces gens en retard qui craignaient de manquer leur rendez-vous ! Pouvaient pas se lever dix minutes plus tôt !

Malgré Verdi qui lui servait de sirène, les automobiles ne se rangeaient pas pour laisser la place de passer à la voiture de l'inspecteur Caruso. Il y avait belle lurette que la police ne se faisait plus respecter.

- Connaissent même pas leur code de la route ! bougonna-t-il, en finissant quand même par doubler une mémère dans son tacot poussif. Tu ferais mieux de rester chez toi devant la télé ou de prendre le tram !

Justement, le tramway s'apprêtait à le dépasser. Il regretta de ne pas l'avoir emprunté. Il serait déjà arrivé sur place où devaient l'attendre ses collègues ainsi que le médecin légiste. Le petit déjeuner allait faire des vagues sur l'estomac.

À l'idée de nourriture, Caruso jeta un regard haineux sur sa droite. Otello faisait admirer ses talents d'équilibriste aux chauffeurs coincés dans les embouteillages. Les deux pattes arrière sur le siège, les deux pattes avant en bas. Il s'était retrouvé dans cette position on ne pouvait plus acrobatique, alors que son maître avait écrasé la pédale de frein pour éviter un chauffeur du lundi. Incapable de remonter, ni de descendre parce qu'il craignait d'être emporté, il attendait d'être parvenu à destination pour choisir entre les deux solutions.

À force de se retenir, il allait attraper des crampes ou se casser le cou.

- Bon débarras ! pensa Caruso.

Il avait décidé qu'il ne pouvait plus le garder. Ce n'était pas Otello qu'il aurait dû se nommer mais Attila (encore un opéra de son compositeur favori !). La morgue ou la S.P.A., peu lui importait. Cette affaire terminée, il s'en débarrassait.

Quand il était rentré chez lui l'autre soir, il avait cru qu'une horde de bœufs sauvages ou des loubards de banlieue avaient traversé sa cuisine. Mais des loubards se seraient plutôt attaqués aux objets de valeur : téléviseur, dvd, magnétoscope, pas au frigo.

En ouvrant la porte de son appartement, il avait tout de suite flairé que quelque chose s'était passé. Il avait été saisi par une drôle de sensation, un truc bizarre qui l'avertissait d'habitude d'un danger imminent et qui l'avait sauvé plusieurs fois d'une mort certaine.

Il avait immédiatement retrouvé ses instincts de conservation qui donnent toute leur valeur aux meilleurs policiers. Il avait saisi avec une dextérité incroyable son pistolet dans sa poche revolver et avait dégainé. Il s'était avancé dans l'entrée en le tenant bien

droit devant lui, prêt à tirer. Il avait refermé la porte au cas où quelqu'un se serait caché derrière. Personne.

Otello ne se manifestait pas comme il le faisait toujours. Il venait l'accueillir, le fêtait et attrapait sa laisse qui pendait au portemanteau pour sortir. Là, rien. Otello ne bougeait pas. Un chien n'est pas rancunier. Son maître est sacré pour lui. De toutes façons, ils n'ont aucune mémoire.

La porte de la cuisine était entrebâillée. Quand il était parti, elle était ouverte. Il en était certain. Un chien est incapable de tirer une porte derrière lui. Son intelligence ne lui permet pas d'imaginer ce geste et, physiquement, c'est tout à fait impossible. Ou bien, Otello était un surdoué qu'il ignorait. Caruso réfléchit quelques secondes et décréta que non : Otello était un chien banal qui ne pensait qu'à s'empiffrer et à pisser. Jamais, il n'avait aboyé sur un coupable ou découvert un indice quelconque.

Donc, quelqu'un avait fermé la porte de la cuisine. Il ne pouvait être qu'à l'intérieur. Il avait assassiné le chien. Il l'attendait pour le tuer, lui aussi. Caruso redoubla de vigilance. Arrivé devant la porte, il se sentit prêt à l'assaut. Il allait surprendre le tueur. Les deux mains collées à son revolver qu'il tenait droit au-dessus de sa tête, se répétant mentalement l'action qu'il allait effectuer, il regarda par terre, des fois qu'il apercevrait des pieds. C'est alors qu'il vit, atterré, une flaque de sang qui s'était écoulée sur le sol et qui gagnait le salon. Elle paraissait sèche. Le sang de Otello, à n'en pas douter.

D'un geste brusque, son pied droit défonça la porte. Sous le choc, les gonds cédèrent et elle s'abattit par terre dans un bruit effroyable. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux le fut tout autant : quelqu'un semblait s'être acharné sur le réfrigérateur. Caruso haïssait l'aspirateur, il ne savait pas marier les couleurs mais il possédait une qualité : son frigo était un modèle de rangement. Aucune ménagère de moins de cinquante ans n'alignait les aliments avec autant de soin et d'attention. La température était méticuleusement surveillée, la chaîne du froid respectée, la nourriture compartimentée dans les lieux exacts recommandés par le manuel d'utilisation. En ces temps d'horreurs alimentaires où le prion se développait sournoisement dans la vache folle, où le fromage fomentait une listéria indétectable, ces quelques règles élémentaires représentaient le minimum pour conserver un espoir de survie.

Aussi, constata-t-il les dégâts avec stupeur et dégoût. En bon limier qu'il se targuait d'être, Caruso entreprit une enquête minutieuse pour donner un début de sens à tout ce déballage. Le frigo avait été vidé entièrement : la salade était éparpillée sur le sol. Elle portait des traces de dents comme si elle avait été secouée en la prenant par la mâchoire. Les pots de yaourt étaient éventrés et leur contenu faisait des taches blanches sur le carrelage crème. Les œufs s'étaient éclatés au pied du réfrigérateur et par-dessous. Certains avaient été gobés avec la coquille. Mais, surtout, c'est ce qu'on avait fait à la viande qui intrigua le plus Caruso. Les trois kilos de rumsteck qu'il avait achetés le matin même dans une grande surface et qu'il destinait au congélateur avaient été pratiquement dévorés en totalité. Seuls, quelques lambeaux de chair avaient réchappé à la dévoration. Et toujours ces mêmes traces de crocs partout. Ça ne pouvait qu'être l'œuvre d'un fou ou d'un affamé !

Un affamé !

- Otello ? Otello répond ! Il est caché où ce sale cabot ?

Caruso se mit à le chercher dans tout l'appartement. Il n'était pas dans son panier, pas non plus dans le fauteuil de son maître qu'il affectionnait d'occuper durant ses absences, pas dans la douche en train de s'amuser avec les robinets comme cela lui arrivait quelquefois. Encore moins sur la terrasse où il aurait pu terminer l'os à moelle qu'il avait dérobé dans la cuisine. Car l'inspecteur avait déduit de ses investigations que le coupable du carnage ne pouvait qu'être son chien. Son ignoble chien qui allait se prendre une monstrueuse et mémorable fessée quand il aurait mis la main dessus.

Caruso avait fouillé partout. Otello demeurait introuvable. Il entra dans la chambre. Tout avait l'air normal. Pas plus de chien que de tueur en prison ! Il se demanda si on ne l'avait pas kidnappé. Après un assassin des HLM, un voleur d'épagneul ! Mais que faisait la police ? Soudain, son oreille fut éveillée par un bruit suspect. Ce genre de bruit répétitif qui agace parce qu'on ne décèle pas bien son origine. On grattait sur le sol comme si on voulait se dégager d'une emprise et qu'on n'y arrivait pas. Caruso fit le tour de la pièce en jouant tout seul au « t'es froid, t'es chaud ». Quand il eut fini ce jeu idiot, il ne restait plus qu'un emplacement possible : sous le lit. Otello s'était planqué sous le lit ! Il le souleva et

- Coucou, mon chienchien ! Qui c'est qui va attraper une volée ?

Otello s'était caché là de honte de ce qu'il avait fait. Il avait vomi ses trois kilos de viande sur le parquet et les avait piétinés.

L'inspecteur se dit que Toussaint Laventure devait avoir quelques ressemblances avec ce qu'il avait trouvé sous son lit !

La voiture de Caruso se gara enfin devant l'immeuble des HLM. Dutilleul l'attendait.

- Pinçon est déjà monté avec le légiste. Il nous attend là-haut. Il paraît que la secrétaire s'est évanouie en le voyant. Qu'est-ce qu'il a votre chien ?

Otello venait de choisir le roulé-boulé mais, au lieu d'atterrir sur le sol, il se retrouva sur le trottoir. Son maître lui ayant obligeamment ouvert la portière sans qu'il le remarque. D'une rapide ondulation dorsale, il récupéra sa position « quadrupède » mais ses pattes se dérobèrent sous lui et il s'affala par terre. Décidément, ses papattes lui jouaient des tours! Il devait manquer d'exercice. Il dut s'y reprendre à quatre fois pour se redresser. Caruso était déjà à l'intérieur de l'immeuble lorsqu'il put se mettre à trottiner. Il le vit s'engouffrer dans l'ascenseur sans s'inquiéter de lui. Il jappa devant la porte fermée. Pris de pitié, Pinçon revint sur ses pas et l'entrebâilla suffisamment pour qu'il put se faufiler. Ouf ! Sauvé !

Au cinquième étage, l'émoi était à son comble. Le locataire pouvait attendre, il y avait plus urgent que lui. Le personnel tenait un meeting impromptu autant que désordonné. Chacun voulait s'exprimer mais personne n'écoutait celui qui parlait. Les syndicats tempêtaient contre le manque de sécurité, le Président essayait de rassurer son monde et, calé dans son coin, le directeur de la Communication peaufinait sa énième

nécrologie. Autant dire que plus rien n'allait.

Ignorant le brouhaha général, Caruso se dirigea vers le bureau du directeur et ordonna de boucler les issues. Plus personne ne sortait jusqu'à nouvel ordre. Il attendait du renfort pour une perquisition en règle de l'entreprise.

Le bureau tenait de « Massacre à la tronçonneuse ». L'inspecteur dût retenir un haut-le-cœur en entrant dans la pièce. Des lambeaux d'intestin pendaient ici et là. Un morceau d'estomac s'était accroché au tableau représentant un homme prêt à déguster une saucisse. L'humour du hasard faisait parfois merveille mais Caruso manquait vraiment d'appétit.

Le médecin légiste était en plein travail. Il relevait en utilisant une pince un bout de poumon qui gisait sur le Minitel pour l'enfourner dans une poche plastique. Il l'analyserait plus tard dans son laboratoire.

- Salut toubib ! lui dit Caruso. Bien déjeuner ce matin ?

- Deux œufs durs, du pain grillé et une délicieuse saucisse de Strasbourg, répondit celui-ci, en guise de bonjour.

Le macchabée puait à cent lieues à la ronde. Son torse s'était vidé de tous ses organes et de son sang. Des policiers fouinaient un peu partout à la recherche d'indices. Caruso s'adressa à eux :

- Je présume qu'il n'y a pas d'empreintes digitales ! Comme d'habitude !

- Pas la moindre, inspecteur ! Il se sert de gants, à tous les coups.

De son côté, Otello ne se sentait pas bien. Ses trois kilos, même régurgités, continuaient de lui peser sur l'estomac. Ça ne lui disait pas trop d'aller contempler les tripes du mort. Pouvait pas être découvert trois jours auparavant ! Il les aurait dévorés avec plaisir mais aujourd'hui... Et puis, les dames et demoiselles de l'endroit lui proposaient caresses et bisous. Pour un affamé de tendresse et un frustré comme lui, cette aubaine quasi inespérée ne se refusait pas. La bidoche attendrait quelques minutes.

Leurs mains étaient si douces et câlines. Oui, là, sur le ventre. Non, plus haut, plus à droite. Là, exactement là ! Le bonheur, c'était ça : une main de femme sur sa peau, qui rebroussait ses poils. Otello, sur le dos, les papattes écartées, se laissait faire. Il se prenait à rêver d'une maîtresse qui l'aurait nourri, promené et cajolé à satiété, d'une épouse pour son maître qu'il aurait embrassée, léchée et aimée.

Mais les mains se lassaient toujours trop vite, appelées à d'autres tâches plus bureaucratiques. Elles l'avaient déjà quitté et Otello se retrouva solitaire au milieu du couloir. Il décida d'aller quand même jeter un œil dans le bureau. Après tout, il trouverait peut-être un indice intéressant. Le ministre de l'Intérieur lui décernerait la médaille du meilleur chien policier et son maître serait fier de lui. Ça ne coûtait rien d'essayer.

À l'entrée du bureau, il dut se forcer pour ne pas se « carapapatter » tant l'odeur était pestilentielle. Mais l'idée de décoration lui donna du courage et il entreprit un tour

méticuleux de la pièce en rasant tout de même les murs pour ne pas gêner le travail des artistes et en évitant de marcher sur les bouts de gras sanguinolents qui jonchaient le sol.

C'était proprement dégoûtant mais il fit semblant de les ignorer. Son instinct le conduisit tout droit à quelque chose qui retint son attention ou plutôt son flair : un mouchoir de papier qui traînait par terre et que les « fouineurs » n'avaient pas remarqué parce qu'il était coincé derrière une pile de dossiers. Un coup de pattes habilement donné l'envoya sans faillir dans le bureau voisin par l'entrebâillement de la porte qui séparait les deux pièces. Aucun policier ne la visitait. Otello voulait jouer sa chance et abattre seul ses cartes lorsqu'il aurait repéré le coupable.

Tout en imprégnant ses narines de l'odeur du mouchoir, il entendit son maître qui parlait avec le médecin légiste :

- Tu comprends, je ne peux plus le garder. Si tu avais vu l'état de la cuisine... Tu n'aurais pas une solution... ?

- Quoi ? Tu n'envisages tout de même pas de...

- ...Si.

Otello sortit de la pièce d'à côté en emportant avec lui le mouchoir qu'il garda dans sa gueule. Il mettrait le temps qu'il faudrait mais le tueur, il l'identifierait aujourd'hui. Avec un peu de chance, il travaillait et le repérer serait un « jeu d'enfant ». L'odeur imprégnée sur le mouchoir était différente des autres. Elle ne sentait pas le macchabée. C'était celle d'une eau de toilette discrète mais raffinée, subtile mais persistante. Pas un parfum acheté au rabais dans une grande surface et qui empeste des heures avant de s'évaporer. Non ! Le mouchoir sentait la richesse, l'élégance, le bon goût. En un mot, le raffinement. Et quelqu'un qui exhalait une telle fragrance devait s'habiller chic, avec une recherche dans les coloris et un mariage de tons tout à fait agréables à l'œil. Le contraire de Caruso, quoi ! De plus, c'était un homme. L'odeur était trop épicée pour une femme.

Otello se mit en quête. Le mouchoir entre les dents et sous le museau. La narine gauche le respirait, la droite était en alerte maximale. Un homme ! Il lui fallait un homme. Les employés avaient réintégré leurs bureaux respectifs. Il y avait beaucoup plus de femmes que d'hommes dans cette boutique. Dès demain, il allait remplir une demande d'embauche en quatre exemplaires, dûment datée et signée. Et à lui la belle vie !

Il fit le tour des bureaux, prit son temps pour renifler. Il se laissa tenter par quelques caresses volées mais résista quand même et poursuivit ses investigations. Mais voici Jeanne. Jeanne, c'était une coquine, une joueuse. Il l'avait compris tout de suite. Elle attrapa son mouchoir et voulut le lui faire lâcher :

- T'as trouvé ça où, toi ?

Otello serra les dents, n'en démordit pas. Ce mouchoir, il allait le garder. Il était trop important. Il se débattit, secoua la tête, entraîna Jeanne dans le couloir. Elle tenait toujours bon.

- Laisse-lui son jouet, Jeanne ! dit Henri, qui passait par-là. Il va finir par l'avaler. Il

y a suffisamment de morts comme ça, non ?

Jeanne le lâcha enfin. Otello en profita pour se sauver. En tous les cas, ce n'était pas Henri ; son odeur ne ressemblait pas au mouchoir. Le chien commençait à désespérer ; il avait exploré la moitié des bureaux et toujours rien. Et si le tueur avait fui ?

Soudain, sa narine droite frétilla : l'odeur était toute proche. Il suffisait de la suivre. Otello tourna à droite. Il entra dans un bureau où il n'y avait personne. Un deuxième bureau était contigu au premier. L'odeur était toute proche. À l'intérieur, un homme était assis à son bureau. Il lisait. L'odeur correspondait. Il était sûr et certain que c'était lui, le tueur. Celui-ci ne s'était pas aperçu de sa présence. Otello s'approcha de lui avec précaution, il voulait le surprendre. Comme s'il chassait le gibier et qu'il allait le rapporter, triomphant, à son maître. Ce coup-ci, son heure de gloire était arrivée. La médaille pendait déjà à son cou, brillant de mille feux. Il allait figurer en bonne place sur le calendrier de la police nationale. En héros. Il rampa pour se faire tout petit.

L'homme lisait toujours. Otello était maintenant à ses pieds, prêt à bondir. Il avait préparé son attaque imparable. L'autre, là-haut, allait hurler de douleur. Il allait enfoncer ses crocs dans ses mollets. Il n'en était séparé que par quelques centimètres. Il suffisait d'ouvrir la gueule et de la refermer dessus. Il ne lâcherait plus jusqu'à l'arrivée de son maître. C'était d'une facilité déconcertante, un jeu d'enfant. C'était quasiment fait.

Et puis, tout d'un coup, l'imprévu. La jambe fit un brusque bond en arrière et les crocs mordirent le vide. Otello manqua de s'affaler sur elle mais il se rétablit in extremis. Tout cela donna conscience à l'homme de la présence du chien. Il baissa la tête et le vit. Il vit également le mouchoir dans la gueule du chien. Il comprit. L'homme et le chien se regardèrent dans les yeux. Ils se jaugèrent mutuellement. Quelques instants s'écoulèrent pendant lesquelles Otello décida de s'asseoir tranquillement. L'homme sembla hésiter sur l'attitude à adopter. Otello ouvrit la gueule pour aboyer lorsque les paroles de son maître résonnèrent à ses oreilles :

- Après cette affaire, je vais m'en débarrasser.

Non ! Il ne voulait pas finir en hot dog à la sauce Ketchup. Il voulait vivre encore quelques années même avec un maître qui ne l'aimait plus.

Alors, il ouvrit la gueule et jeta le mouchoir aux pieds du tueur. Plus longtemps cette affaire durerait, plus longtemps, il resterait en vie. Caruso n'avait qu'à chercher lui-même, après tout.

Mais l'homme leva le bras et dit :

- Toi, mon gaillard, tu ne perds rien pour attendre. Aujourd'hui, je ne peux pas mais si je te croise à nouveau, je te tue. Tu m'as compris ?

Bien sûr, Otello avait compris. Il s'enfuit sans demander son reste. Par contre, ce qu'il avait trouvé bizarre, c'était qu'il lui manquait quelque chose au bout des bras. Ils étaient comme pas terminés.

Ce qui était sûr, c'est qu'il n'aurait pas aimé que ce type le caresse.

CHAPITRE 10

Aurore Pécamieu avait toujours refusé d'enfiler le moindre vêtement. Toute petite, elle trépignait quand elle voyait sa mère approcher de l'armoire où était rangé le linge. Elle savait qu'elle allait devoir s'habiller et elle ne voulait pas. Elle ne supportait pas le contact du tissu avec sa peau. Alors, elle s'enfuyait à travers la maison pour échapper à ce qu'elle considérait comme une punition. Elle courait dans toutes les pièces en poussant d'atroces cris perçants comme si on voulait la tuer. Sa mère la poursuivait en tenant dans

sa main une robe. Elle disait:

- Mets au moins ça !

Mais « ça », c'était encore de trop. Pour l'enfant, le bonheur, ce n'était pas de se montrer vêtue de beaux habits et d'être félicitée parce que les gens la trouvaient belle. Le bonheur, c'était de vivre nue.

Comme sa mère ne démordait pas de son idée, Aurore n'avait plus qu'une ressource : elle ouvrait la porte d'entrée, traversait le jardin et, l'été, grimpait dans son arbre. Là, personne ne pouvait l'y rejoindre car personne n'était suffisamment agile pour s'agripper aux branches et atteindre le sommet. Là-haut, elle passait des journées entières à regarder vivre le village ou à lire. Parfois, elle s'endormait à la belle étoile et se réveillait surprise d'être là. Alors, elle redescendait, entrait en catimini dans la maison silencieuse et montait se coucher. Et le lendemain matin, tout recommençait.

L'hiver, elle se réfugiait dans le garage, s'installait dans la voiture de ses parents et mettait le chauffage à fond.

Son père, blasé, s'amusait de la guerre quotidienne que se livraient ses deux femmes et affirmait qu'elles étaient toutes les deux aussi entêtées l'une que l'autre. Mais secrètement, il jalousait sa fille.

Lorsqu'elle sortait, Aurore acceptait de passer une robe mais elle devait être sans manches. Les professeurs et ses petits camarades avaient, au début, trouvé ses tenues un peu bizarres, surtout en hiver, mais leurs remarques et leurs moqueries n'avaient pas entamé la détermination de la fillette. Ils avaient fini par se lasser et l'avaient laissée tranquille. D'autant plus volontiers qu'elle travaillait bien et qu'on ne pouvait rien lui reprocher.

Jeune fille, elle continua d'être libre et passait ses vacances dans des camps de naturisme où elle s'était naturellement fondue dans le paysage. Chez elle, les habits étaient proscrits et les magasins ignoraient son existence. Dans l'appartement du dernier étage où elle s'était installée, elle avait retrouvé l'impression de liberté qu'elle ressentait dans l'arbre de son enfance. Les grandes baies vitrées lui offraient une vue sur la ville qu'elle admirait souvent sans s'occuper d'être vue ou non par les autres habitants. Certains avaient essayé de protester mais une espèce de motus vivendi s'était instaurée autour d'elle. Elle ne faisait rien pour provoquer ; la seule chose qu'on pouvait lui reprocher, c'était de ne pas baisser ses volets. Difficile de l'accuser d'exhibitionnisme.

Elle avait cependant remarqué que certains locataires de l'immeuble en face éteignaient leur lumière un peu tôt le soir mais tant que ça n'allait pas plus loin... D'autres cachaient mal leur trouble quand ils la croisaient dans la cour mais ils la saluaient toujours d'une façon aimable et respectueuse. Elle leur répondait de deux ou trois mots gentils sur le temps ou les enfants qui les accompagnaient.

Ce soir-là, Aurore rentra plus tôt que d'habitude. Elle faisait des études de droit et un de ses professeurs était absent. Le froid polaire qui cinglait les rues de Grenoble la faisait frissonner malgré le manteau de laine qu'elle portait. Elle avait hâte d'être chez elle et d'allumer son chauffage. Elle trouvait que l'Université ne chauffait pas suffisamment

ses locaux. Elle s'en était ouverte aux responsables qui lui avaient répondu, avec une pointe d'humour, d'aller se rhabiller.

Elle monta dans le tramway ligne B qui reliait le campus universitaire à la gare. Elle changea à l'arrêt Maison du tourisme et prit le tramway ligne A qui allait l'emmener devant chez elle. À l'intérieur, la climatisation la fit esquisser un sourire. Elle apprécia la chaleur bienfaisante qui inondait la rame. Le chauffeur du tram avait eu la main lourde. Ses membres allaient rapidement retrouver les sensations que le froid leur avait fait perdre. La rame était bondée. Toutes les places assises étaient occupées et elle dut rester debout. À chaque station, les gens qui sortaient étaient immédiatement remplacés par des nouveaux. Elle était montée à l'extrémité opposée à celle où se situait le conducteur et la vague humaine qui déferlait l'obligeait à reculer à chaque fois un peu plus. Elle finit par se retrouver coincée tout au bout, près de la cabine de pilotage vide.

Tout à coup, elle se retourna. Un homme était en train de la fixer. Il était emmitouflé dans un manteau fermé jusqu'en haut. Son cou était protégé par une écharpe de laine rouge qui lui cachait la moitié du visage. À croire qu'il voulait rester incognito. Malgré cela, elle reconnut un voisin qui vivait dans l'immeuble en face de chez elle. Elle l'avait croisé deux ou trois fois mais elle ne lui avait jamais parlé. Elle se souvenait qu'il gardait toujours les mains dans ses poches de blouson. Ce soir, encore, elles étaient enfouies. Sans doute, un frileux. Il affirma qu'il rentrait souvent à cette heure-là et que le hasard faisait bien les choses. Elle eut l'étrange sensation qu'il mentait, sans comprendre vraiment pourquoi.

Ils descendirent ensemble à l'arrêt Malherbe et se dirigèrent vers leur résidence sans prononcer une parole. Le voisin semblait gêné et ses yeux fuyaient. Il évitait de la regarder en face. Au moment de se séparer, il demanda s'il pouvait monter chez elle pour admirer la vue qu'elle avait de sa terrasse. Il insista tant qu'elle finit par dire oui.

Arrivée chez elle, la première chose qu'elle fit fut de se précipiter sur le chauffage et de le monter au maximum. Elle retira son manteau mais garda sa robe. Elle ressemblait à une midinette avec sa petite robe de collégienne à pois rouges. Visiblement, ses tenues vestimentaires ne l'inquiétaient guère. Elle montra des signes d'impatience lorsque après avoir visité la terrasse, le voisin ne s'en alla pas. Il prit son temps et lui posa des questions sur sa vie privée, sa profession. Il s'incrustait. Il n'avait pas quitté son manteau, ni retiré son écharpe et ses mains étaient restées dans ses poches. Elle trouva ça bizarre mais la vie lui avait appris à côtoyer bien souvent des gens bizarres...

Elle se sentit obligée de lui offrir un verre. Il accepta du porto et s'assit dans un fauteuil de cuir pendant qu'elle partait vers la cuisine. À peine avait-elle quitté la pièce qu'il se précipita sur les rideaux et les tira en veillant à ce qu'aucun jour ne laisse filtrer la lumière du dehors. Ensuite, il alluma un lampadaire posé juste à côté de son fauteuil.

Lorsqu'elle revint de la cuisine, elle remarqua qu'il s'était débarrassé de son manteau et de son écharpe. Ils étaient méticuleusement pendus au portemanteau. Ses mains étaient toujours dans ses poches. Aurore portait un plateau sur lequel brinquebalaient légèrement deux verres et une bouteille. Elle posa le tout sur la table basse et s'assit sur le canapé. Elle avait changé de robe. Celle-là était courte et

profondément décolletée. Elle laissait entrevoir la naissance des seins.

Le voisin crut à une invite silencieuse et s'assit à côté d'elle. Ils se mirent à parler de choses et d'autres, sans vraiment de suite dans la conversation. Visiblement, il n'avait qu'une idée en tête : rester le plus longtemps possible chez elle et profiter de la situation à la moindre occasion. Aurore regretta de l'avoir laissé entrer et cherchait un moyen de s'en débarrasser. Mais ne trouvait pas. En plus, à chaque phrase qu'elle prononçait, elle le voyait se rapprocher insensiblement d'elle. Elle avait beau reculer, il continua d'avancer. À un moment donné, elle se trouva coincée par l'accoudoir et fut à sa merci. La cuisse nue de la jeune femme fut collée à celle de l'homme.

Tout en continuant de discuter, il l'imagina se coulant contre lui toute chaude, aussi souple qu'une liane amazonienne. Ses mains s'insinuaient sous sa chemise et caressaient son torse. Il se laissait faire. La fine veinule du cou d'Aurore battait la chamade. Ce simple fait le rendit fou de désir et il l'embrassa furieusement. Elle tenta de le repousser mais le voisin la maintenait solidement et elle sentit ses lèvres effleurer les siennes. Elle se dit qu'il allait la violer et qu'elle n'allait pas pouvoir l'en empêcher. Alors, elle se débattit avec toute l'énergie possible. À un certain moment, elle crut entrevoir une petite hésitation dans le regard fou du voisin. Elle en profita pour se dégager et s'enfuit vers la porte d'entrée. Elle essaya de l'ouvrir mais elle resta bloquée. Aurore comprit alors qu'il l'avait enfermée. Le temps de réagir, il était déjà sur elle. Il l'attrapa par le bras et l'entraîna dans la chambre. Il la jeta sur le lit.

Et puis, soudain, il sortit un mouchoir de sa poche et le lui appliqua sur le nez. Elle s'évanouit immédiatement.

Quand elle revint à elle, elle était étendue sur le lit. Nue. Les membres écartelés, les poignets et les chevilles attachés aux barreaux du lit. Un bâillon sur la bouche l'empêchait de crier. Le tueur avait installé au bout du lit la psyché qu'il avait trouvée dans la salle de bains. Sa tête était surélevée par des coussins ce qui lui permettait de se voir reflétée en entier. Elle s'aperçut alors que son pubis avait été rasé.

Il ne l'avait pas encore touchée mais elle savait qu'il allait la tuer et qu'elle ne pourrait rien tenter pour l'en empêcher. Il sortit de sa poche un crochet. C'était un petit crochet très maniable terminé par un bout extrêmement pointu et effilé. Aurore eut tout le loisir de l'admirer car le voisin le lui montra en détaillant précisément chacune des parties qui le composait. Il passa et repassa l'objet au-dessus du corps de la jeune femme, semblant hésiter sur l'endroit à choisir pour débuter l'opération.

Le crochet finit par se stabiliser sur le bas-ventre, au-dessus du pubis, là où la peau est la plus fragile. Le voisin l'enfonça d'un geste brusque et attendit quelques secondes. Le temps qu'une goutte de sang commence à perler à la surface. Lorsque enfin elle apparut, il sut qu'il avait atteint sa cible et qu'il pouvait continuer. Il remonta le crochet jusqu'au nombril en conservant la même profondeur. Avec toute la lenteur nécessaire pour ce travail minutieux. Il attendait cet instant depuis si longtemps qu'il aurait été trop bête de le gâcher par une précipitation idiote. Il voulait faire durer la souffrance qu'il allait faire naître et se repaître des ravages qu'elle allait provoquer. Il souffrait depuis tant d'années que quelques minutes paraissaient à côté bien anodines. Sa voisine pouvait bien

lui donner la compassion qu'on lui avait toujours refusée. De toutes façons, elle n'avait pas le choix.

De chaque côté de la plaie à peine entrouverte, le sang se mit à s'écouler paisiblement. Il décrivait des stries de part et d'autre de la plaie et faisait ressembler l'ombilic à un soleil dont les rayons illuminent la terre. Là, il éclairait le teint pâle du ventre d'Aurore. Quand il atteignait le drap, il longeait ses hanches et s'épanchait sous ses fesses. Il était chaud et épais. Aurore voyait sa peau douce s'effilocher tout doucement sous la pression du crochet qui venait de taillader son ventre plat. Elle le regardait, impuissante, se colorer de rouge. Le tueur remonta le crochet et s'arrêta entre les seins. Le sang sourdait en un filet plus compact mais toujours souple qui suivait les replis de la chair fendue.

Les yeux d'Aurore, exorbités par la peur, hurlaient à faire éclater le tympan. Et ces hurlements muets excitaient le voisin, ils aiguisaient la sauvagerie qu'il sentait monter en lui et qu'il contenait de plus en plus difficilement.

Elle respirait toujours mais elle savait que la vie était en train de la quitter. Soudain, il retira la psyché ainsi que les coussins qui maintenaient sa tête. Elle essaya de résister mais il était plus fort qu'elle. Elle ne se vit plus. Elle fit des efforts pour soulever la tête et apercevoir son torse ensanglanté mais, à chaque fois qu'elle pensait y parvenir, le voisin la repoussait vers l'oreiller en la menaçant de son scalpel duquel tombaient des gouttes de sang. Elle ne gigotait plus comme au début, lasse de tant d'efforts inutiles. Elle préférait se concentrer sur l'expression de ses yeux pour tenter d'amadouer son tortionnaire. Elle voulait vivre, même recousue du haut en bas, même repoussante, elle qu'on disait si belle. Ses yeux criaient pitié mais son bourreau ne la regardait pas. Il était fasciné par cette peau laiteuse, enfin soumise qu'il pouvait plier à tous ses caprices. Cette peau douce qu'il ne caresserait jamais et qu'il avait taillée aussi sûrement qu'un orfèvre taille un bijou. Sa chair délicate et tendre était un diamant qu'il ne pourrait jamais s'offrir...

Le tueur se réveilla en sueur. Il rejeta ses draps et se redressa brusquement. Il venait de faire le plus atroce cauchemar depuis longtemps.

CHAPITRE 11

Julien était en train de bâiller lorsque la porte de son bureau s'ouvrit. Son chef de Service apparut. C'était une jeune femme souriante et alerte qui, sous des dehors débonnaires, cachait néanmoins un tempérament de meneuse d'hommes. Le type de femme qui sait ce qu'elle veut et qui le dit. Elle avait le don de pousser la tête toujours au mauvais moment. Comme si instinctivement, elle devinait qu'il ne faisait rien et qu'elle voulait le surprendre en défaut. Comme quand il était à l'école et que la maîtresse choisissait forcément le seul instant de la journée où son esprit vagabondait pour l'interroger. Il était incapable de lui répondre et récoltait un zéro à tous les coups. Au travail, cela recommençait. Il suffisait qu'il paraisse ne rien faire pour qu'elle entre à l'improviste. Un jour, il allait se prendre un avertissement et sa carrière serait ralentie. En plus, la chef ne frappait jamais avant d'entrer et cela l'énervait mais elle venait de débarquer dans l'entreprise et il préférait ne pas se la mettre à dos. Alors, il ne disait rien.

- Eh bien ! Mon petit Julien, on a mal dormi cette nuit ?

Il éluda la question. Son esprit était embrouillé et l'humour qu'il trimballait d'habitude allègrement dans les couloirs faisait la pause café. En fait, il l'avait oublié dans son lit. Il allait devoir subir stoïquement cette journée en espérant que demain serait meilleur. Il ne pouvait quand même pas lui répondre que son cerveau avait imaginé le pire des cauchemars et qu'il avait beaucoup de mal à s'en défaire à neuf heures du matin.

Heureusement, son bureau était encombré de paperasses et de dossiers qu'il n'avait pas encore eu le temps de ranger. Les apparences étaient sauves.

Il eut juste le temps de planquer dans le tiroir de son bureau la feuille de papier sur laquelle il venait d'écrire. Malgré la fatigue, ses réflexes fonctionnaient toujours bien. La première bonne nouvelle de la journée !

De toutes façons, la chef de service manquait de temps pour l'écouter se plaindre. Le bureau des pleurs n'existait pas à l'Office. Pourtant, un psychologue n'aurait pas chômé avec deux cents névrosés et un psychopathe, bon à enfermer. Les syndicats s'intéressaient plus au tiroir-caisse des salariés qu'aux courriers du cœur. Quant au Comité d'Hygiène et de Sécurité, instance habilitée à statuer sur les conditions de travail

des salariés, il débattait sur l'épineuse question intitulée « Faut-il oui ou non se servir de gants jetables pour changer la recharge d'encre des photocopieuses ? ». De quoi discutailler ferme des mois entiers.

Des bruits couraient comme quoi on allait installer un divan dans le local du personnel mais il servirait plus au repos du corps que de l'âme, entre douze et quatorze heures uniquement et son temps d'utilisation serait décompté sur les trente-cinq heures. Autrement dit, il allait encombrer.

La chef de Service avait poussé la tête pour rien. Une réunion urgente et très intéressante l'appelait. Elle repasserait plus tard, dans deux heures environ. Tout en l'écoutant, Julien jeta discrètement un œil à sa montre. Il l'avait réglée sur la pointeuse qui retardait de trois minutes ce qui l'obligeait à courir comme un fou pour ne pas rater un tramway à Grand-Place, un centre commercial tout proche de son lieu de travail qui, malgré tous les travaux inimaginables qu'on avait entrepris pour faire revenir la clientèle, continuait de croupir de façon lamentable dans les quartiers sud de la ville. Il était tranquille jusqu'à onze heures trente. Un quart d'heure de plus et il pourrait faire avaler sa carte à la pointeuse et rentrer chez lui piquer un petit somme. Il allait passer ce dernier quart d'heure matinal loin de son bureau, des fois que sa chef aurait des envies de lui faire accumuler des heures supplémentaires en lui racontant par le menu sa réunion de ce matin. Il avait déjà plus de vingt heures d'avance qu'il ne récupérerait jamais.

Il décida de fêter ces deux heures de liberté devant le distributeur de boissons qu'on venait d'installer dans le couloir et qui, à chaque fois qu'il se remettait en route, émettait un ronflement digne des nez les plus enchifrenés de France. Il lui commanda un chocolat chaud et sucré. Le café qu'il débitait était immonde mais le chocolat, digne de Van Houten, donnait des envies de crise de foie. Il en buvait trois par jour en les sirotant lentement. Ils parfumaient avantageusement son bureau et faisaient parcourir sur ses papilles des palpitations gourmandes.

C'est là qu'il rencontra Belette, une jolie fille ainsi surnommée parce qu'elle réussissait toujours à se faufiler entre les mains baladeuses des hommes. En réalité, elle se prénommait Claudette. La chaleur naturelle qui se dégageait d'elle devait réintégrer, par d'invisibles moyens, son propre corps parce que la légèreté des vêtements qu'elle portait leur en interdisait toute production personnelle. Elle exhibait ce matin-là une minijupe moulante à souhait et ses pieds étaient perchés sur des talons aiguilles de dix centimètres. De quoi rehausser son petit mètre soixante ! À croquer au petit déjeuner, déjeuner, dîner, souper, médianoche et entre les repas ! Julien était tout sauf un affamé et puis, sa belette à lui, lui paraissait être nantie de toutes les qualités plus une : la fidélité. Alors, il décerna à sa collègue un sourire franc et massif sans se douter de ce qui l'attendait.

Belette recelait des trésors physiques que personne n'aurait renié à moins d'être atteint de cécité mais sa langue véhiculait des diamants encore plus estimables. Elle était passée maîtresse dans l'art de faire circuler des rumeurs et la rumeur du jour allait faire naître des frissons de stupeur et d'inquiétude dans le dos de Julien.

- Tu connais la nouvelle ? demanda-t-elle.

Elle appuya d'un index assuré sur la touche « café noir sans sucre » du distributeur.

- Non ! répondit Julien.

Après quelques instants d'attente, une eau noirâtre et tiédasse que même un type souffrant d'agueusie aurait qualifiée d'imbuvable, commença à s'écouler dans la tasse en plastique beige.

Quand celle-ci eut fini de s'égoutter, Belette prit le temps d'ingurgiter une rasade du breuvage infâme avant de satisfaire la curiosité de son collègue. Julien regarda Belette déglutir sans la moindre grimace son eau marron et l'entendit affirmer :

- Paraîtrait que tu es le premier sur la liste des suspects...

- Moi ! s'exclama Julien.

- Oh ! Rassure-toi, tu n'es pas le seul sur la liste : l'inspecteur Machin truc soupçonne deux autres...

- Qui ?

- Me souviens plus des noms. Je crois qu'ils appartiennent à la DMO... Je ne suis pas certaine.

Et sans regarder l'effet qu'avait produit la nouvelle sur la mine de Julien, elle s'en alla sans se retourner en le saluant d'un signe de la main.

Pourtant, si Belette avait vu le visage de Julien, elle aurait regretté ses propos. Il était passé en une seconde du rouge violacé au blanc cadavérique. Il ressemblait plus à un mort-vivant qu'à un fonctionnaire chargé de la surveillance des travaux. Il dut s'appuyer sur le distributeur de boissons pour retrouver ses esprits. D'après Belette, l'inspecteur le soupçonnait d'être l'assassin. À l'heure qu'il était, il possédait peut-être un mandat d'arrêt qu'il lui fourrerait sous le nez. Julien imagina que des sirènes hurlantes allaient bientôt déboucher dans l'avenue de Constantine où siégeait l'Office des HLM. Les policiers allaient investir son bureau et lui passeraient des menottes devant tous ses collègues.

La honte ! À cette seule pensée, il ressentit des haut-le-cœur torturer son tube digestif. Le chocolat Van Houten qui tout à l'heure goûtait bon, parut soudain intolérable à son estomac. Celui-ci fut pris de soubresauts intempestifs et douloureux comme s'il voulait signifier au squatter indélicat que la trêve hivernale était terminée et que les expulsions redevenaient possibles. Julien n'eut que le temps de se ruer dans les toilettes et ouvrir la bouche. L'huissier n'avait pas envoyé son avis que le « logement » était libre de tout occupant.

La journée poursuivait le cauchemar de la nuit et Julien se demanda quelle attitude adopter. Fallait-il faire le mort (encore que l'expression ne convenait pas) ou devait-il s'expliquer avec cet inspecteur qui ne lui inspirait pas trop confiance ? Caroline serait de bon conseil.

Il grimpa à l'étage au-dessus et s'arrêta juste avant la porte du bureau de sa belette chérie. Il voulait la surprendre. Adossé au mur de son bureau, il poussa la tête suffisamment pour la voir sans être vu. La vision que lui offrit Caroline le rasséréna

quelque peu. Il mit ses doigts sur ses lèvres quand il aperçut Jeanne apparaître au bout du couloir. Celle-ci passa mine de rien.

Caroline avait l'air de s'entraîner pour un numéro d'équilibriste dans un cirque. Julien s'amusa malgré tout à la regarder le téléphone sur l'épaule, l'oreille gauche collée dessus. Elle répondait à un correspondant invisible qui s'incrustait. En même temps, elle continuait de frapper sur les touches du clavier de son ordinateur à la même vitesse que son chef accomplissait le tour de l'étage. L'image de la secrétaire parfaite et zélée, en quelque sorte.

Enfin, elle reposa le combiné et leva les yeux vers le plafond en signe de soulagement. Julien entra dans son champ de vision.

- Tu es là depuis longtemps ? demanda-t-elle en l'embrassant.

- Depuis toujours, s'entendit-il répondre, s'apercevant du même coup que son sens de l'humour lui revenait.

Cette Caroline est décidément capable de tous les miracles, pensa-t-il. J'ai bien fait de la draguer !

Caroline leva de nouveau les yeux au plafond. Les mots d'esprit de Julien lui apparaissaient parfois à la limite du supportable mais elle ne put, comme à l'accoutumée, s'empêcher de pouffer. Elle avait un petit rire qui donnait envie de l'entendre recommencer. Une sorte de petit hoquet répétitif et interminable qu'elle seule émettait comme si elle demandait pardon par avance de le produire mais qui sortait quand même de sa gorge sans qu'elle sache le retenir.

- Tu es tout blanc. Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Je viens de croiser Belette. Tu sais ce qu'elle vient de me dire ?

- Non.

- Je suis le suspect numéro un pour la police...

- ... Toi ! le coupa Caroline. Que le dernier directeur, tu l'aies découpé en rondelles, peut-être mais pas les autres. Je peux témoigner que tu étais dans mes bras au moment des meurtres...

- ... Tu ne peux rien témoigner du tout. Tes parents me tueraient s'ils apprenaient ça, tu le sais très bien !

- Je sais. Mais tant pis. De toutes façons, je n'ai jamais compris ce qu'ils te reprochaient.

- Moi non plus mais c'est comme ça ! Que peut-on y faire ? Et puis quand je vais te raconter le cauchemar de cette nuit, tu vas peut-être changer d'avis. Figure-toi...

Caroline soupira de nouveau. Ses soupirs étaient aussi expressifs que ses cheveux étaient courts. Tous les mois, le coiffeur les coupait de plus en plus ras. À ce rythme-là, son crâne apparaîtrait bientôt. Quand elle galopait sur son cheval, elle semblait être une amazone conquérante et indomptable. Julien se demandait régulièrement s'il serait

capable de canaliser cette ardeur pour la faire sienne ? Il avait toujours esquivé la question pour vivre pleinement le présent. Il verrait plus tard.

Le téléphone sonna. Caroline décrocha dans un réflexe.

- Ah ! Biquette ! Comment vas-tu ?

Julien comprit que la conversation allait s'éterniser. Le chef était en congé pour la journée. Elle en profitait. La narration de son cauchemar était remise à plus tard.

La veinarde ! pensa-t-il. Ce n'est pas ma chef qui me ferait ce plaisir !

Il retourna dans son bureau, l'esprit préoccupé. Le cauchemar de la nuit était-il prémonitoire ? Allait-il vers des ennuis ? Ce policier avait tout l'air d'être largué. Le tueur exécutait ses victimes sans être vraiment inquiété. Le dernier directeur avait été éventré pratiquement sous le nez de l'inspecteur et il s'était fait berné comme un bleu.

Il compulsa quelques dossiers, opéra quelques rangements. Il allait donner un coup de fil lorsqu'il remarqua que le répondeur de son téléphone avait enregistré un message. Il l'écouta : « Salut Julien ! À Varces, il paraît que quelques places viennent de se libérer. C'est le moment d'en profiter, tu ne crois pas ? Caruso y pense sérieusement ! Prépare ta valise ! ».

Il pensa tout de suite à Belette mais, même si la voix était maquillée, il lui sembla qu'elle émanait plutôt d'un homme. Belette le tueur ? Elle était trop fluette pour la soupçonner une seconde. La pendaison à la grue à Vigny-Musset exigeait de la force. Il fallait chercher ailleurs. Mais où ?

CHAPITRE 12

Chercher. L'inspecteur Caruso ne faisait plus que ça depuis l'éventration quasi totale de Toussaint Laventure. Cet assassinat l'avait vexé. Toute la presse régionale et nationale en avait fait ses choux gras. Elle raillait son incapacité à enrayer le fléau et montrait du doigt la police grenobloise. Le quotidien de Rhône-Alpes, Le Dauphiné Libéré, qui tirait à trois cents mille exemplaires proposait de le remplacer par un certain Columbo venu d'Amérique ou Navarro, parisien bien connu des « téléphages » du jeudi soir.

Bref, on s'impatientait et les gros bonnets de la police judiciaire avaient lancé un ultimatum à Caruso : si d'ici un mois, le coupable n'était pas découvert, on lui conseillerait vivement de demander sa mutation pour Anse-Bertrand, charmante bourgade guadeloupéenne où la famille de Laventure, la maman en tête, l'attendait de pied ferme. Ses films préférés penchaient vers le Silence des Agneaux et Seven, mythiquement célèbres pour leurs scènes de mutilation en tous genres. Autrement dit, il jouait sa survie.

C'est pour ça qu'il avait programmé une fouille complète et systématique des bureaux de l'Office des H.L.M. Le Président la lui avait refusée quand on avait découvert Laventure parce qu'il ne possédait pas de mandat de perquisition en bonne et due forme mais là, il la tenait bien droit au-dessus de lui comme un étendard qu'on déploie pour indiquer sa force. Personne ne pourrait l'empêcher de faire son travail d'officier de police, personne ne l'enverrait au casse-pipe antillais. Il se chargeait du cinquième étage, Pinçon et Dutilleul contrôlait le quatrième.

L'inspecteur voulait frapper fort et marquer les esprits. Trente policiers avaient été mobilisés. Ils avaient investi les bureaux et chacun tournaient et retournaient les dossiers, vidaient les tiroirs, fouillaient chaque recoin à la recherche du moindre indice susceptible de faire avancer l'enquête.

Le bureau du Directeur Général était transformé en quartier général. Caruso y trônait en véritable patron de la police judiciaire. Toutes les traces avaient été nettoyées mais parfois l'inspecteur ne pouvait réprimer un haut-le-cœur en pensant à ce qui s'était passé là quelques jours auparavant. Par sa faute. S'il avait eu plus de jugeote, il aurait pris

la place de Pinçon et aurait évité ce crime. De plus, le tueur serait sous les verrous et son avenir assuré.

Au lieu de ça, il devait attendre que ses collaborateurs aient terminé leurs investigations. Et espérer qu'ils dénicheraient un élément qui ferait tomber le coupable. Il ne pouvait quand même pas boucler en garde à vue deux cents assassins potentiels et les interroger un par un. Le travail aurait été trop long et le scandale trop pénible à assumer. Si ses policiers ne trouvaient rien, il serait dans de beaux draps mais il possédait de nouvelles cartes à abattre, il n'avait pas dit son dernier mot.

Les bureaux ressemblaient plus à des champs de bataille qu'à des locaux où régnait l'ordre bureaucratique. Arlette était effondrée sur une chaise, tout ce remue-ménage l'étourdissait. Elle regardait d'un œil vide s'éparpiller sur le sol le rangement qu'elle faisait méticuleusement depuis des années. Les policiers ne respectaient donc rien. Sa collègue qu'on appelait Fossette à cause de ses deux creux dans les joues ne ressentait aucun état d'âme. Les souvenirs ne lui démangeaient guère l'esprit, vu qu'elle venait d'intégrer il y avait peu de temps, l'entreprise. Elle attendait avant de réparer les dégâts. Sa préoccupation principale était d'alimenter la photocopieuse, un tantinet affamée depuis le début de la matinée.

Otello rigolait bien dans son coin. Il avait eu le droit d'accompagner son maître et ne s'était pas fait prier. Il voulait assister au spectacle et aux premières loges, s'il vous plaît ! Avant d'entrer dans l'Office des HLM, il s'était promis de résister aux multiples tentations (susucre, biscuits, caresses et tout autre bonheur qu'on lui proposerait) pour ne rien rater de la descente aux enfers de Caruso. Il allait le suivre comme un toutou bien fidèle et obéissant et ne lui donnerait pas sa papatte pour le réconforter. Plus longtemps cette affaire durerait, plus longtemps il resterait en vie. Ses intérêts étaient exactement contradictoires avec ceux de son maître mais, lui, avait un avantage déterminant : il connaissait l'identité du tueur et il pouvait le dénoncer à tout moment, quand il le voudrait. Il n'avait qu'à foncer dans son bureau, se planter devant lui et aboyer jusqu'à ce que son maître arrive et l'arrête. Pour l'instant, c'était hors de question.

Malgré tout, une petite boule d'angoisse lui serrait la gorge. Les menaces qu'avait formulées le tueur, il devait les prendre au sérieux. Il n'avait pas saisi tout le sens de ses paroles mais le ton général et surtout le bras levé sur lui prouvaient qu'il ne plaisantait pas. Ah ! ce bras levé ! Il l'avait fait fuir l'autre jour mais son souvenir le faisait toujours frissonner. Il était affreux et plus court que ceux des autres hommes. Otello ne l'avait pas bien vu mais il lui avait semblé qu'il se terminait d'une drôle de façon et qu'il n'avait pas de doigts au bout. Et ses yeux ! Ils le hantaient encore toutes les nuits. C'étaient pis que des armes qui l'auraient adossé contre un mur et l'auraient fusillé. Il n'avait pas intérêt à le rencontrer.

C'est pour ça que le chien avait évité soigneusement le bureau du tueur. Son maître n'était pas encore arrivé là et il le suivait toujours. Dans « l'aquarium » de Jeanne, il y avait foule des grands jours : outre Marie, sa collègue de bureau, trois policiers mettaient l'endroit dans le même monstrueux état que celui d'Arlette. Les papiers

volaient dans tous les coins comme les feuilles de déclarations d'impôt tombent dans les boites aux lettres françaises un vilain matin de février. Inévitable mais on ne s'y habitue jamais vraiment. On supporte. Jeanne ne supportait pas. La maîtrise de soi n'était pas vraiment sa qualité essentielle et elle ressentait le besoin d'exprimer sa colère :

- Mais enfin, quel besoin de foutre la m.. comme ça ? Vous ne rangez jamais dans la police ?

- La police est faite pour déranger ! Vous le savez bien, ma petite dame !

L'inspecteur Caruso venait d'avoir un mot malheureux. Il s'en rendit compte trop tard, il ne pouvait plus le ravaler. Alors, il subit l'apostrophe :

- Dites donc, grand escogriffe, un peu de respect, je vous prie !Ce n'est pas parce que vous mesurez un mètre quatre-vingt dix et des pellicules qu'il faut mépriser les petites d'un mètre cinquante !

Instinctivement, Caruso se passa la main dans les cheveux. Effectivement, il en ressortit des pellicules. Il se promit de changer vite fait de shampooing. Mais décidément, cette femme ne lui plaisait pas. Elle était trop hargneuse pour être honnête. Elle cachait sûrement quelque chose. Il allait la faire suivre et la mettre sur table d'écoute, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et puis, cette manie de se précipiter sur Otello dès qu'il apparaissait et de le caresser. Et ce chien de se vautrer les pattes en l'air, avalant le sucre qu'elle lui proposait sans se demander s'il était empoisonné. Le poison ! Le tueur n'avait pas encore utilisé cette arme. Il donnait sa préférence à la violence, le revolver, le poignard. Il ne faisait pas dans la subtilité. Un sportif, certainement. Caruso se mit à détailler Jeanne. La jeune fille l'avait complètement occulté et s'attendrissait sur le chien qui avait rejoint son maître. Elle était petite certes mais costaud. Ses bras possédaient des biceps développés comme si elle pratiquait régulièrement le body-building ou si elle s'entraînait dans une salle de sport. Elle lui parut tout à fait capable de manœuvrer une grue.

Quant au couteau, n'importe qui pouvait, avec un peu de dextérité et de savoir-faire, en manipuler un suffisamment adroitement pour tuer quelqu'un. L'effet de surprise aidant. Jeanne était donc un suspect tout à fait crédible. Une piste de plus à ne pas négliger.

Caruso repensa au poison. Après tout, si le sucre était réellement empoisonné, il ferait d'une pierre deux coups : il serait définitivement débarrassé d'Otello et il aurait une excellente raison de la coffrer.

Le chien se faisait toujours peloter. Dix bonnes minutes déjà que la séance de mamours durait. Et une caresse sur le ventre et une caresse dans le cou. Ce n'est pas à lui qu'on ferait tout ça ! Cela commençait à suffire. Il siffla le chien. Mais celui-ci n'était plus sur terre. Il planait à dix mille et voyait se profiler à l'horizon le nirvana, l'extase suprême sous les doigts de fées de Jeanne. Après plusieurs coups de sifflets retentissants, Caruso n'avait toujours pas réussi à ramener Otello à la dure réalité de la vie. De guerre lasse, il renonça à l'appeler et se dit que, peut-être, était-ce lui qui avait raison.

Il allait devoir continuer sa tournée tout seul. Il pénétra dans le bureau de

Caroline. Il était inondé de soleil. Dès qu'elle le vit, elle cessa de taper sur son clavier.

- Bonjour, inspecteur.

- Bonjour, mademoiselle. Votre chef n'est pas là ?

- Non. C'est son jour de congé, aujourd'hui. Les trente-cinq heures.

- Je vois. J'aurai voulu lui dicter une lettre comme je fais avec tout le monde. Rapport à celle que j'ai reçue et qui émanait du tueur. Je voudrai comparer la police des caractères.

- Je suis désolée, son bureau est fermé et je ne retrouve plus les clés.

- Vous êtes certaine de ne pas pouvoir les retrouver. J'aurai aimé jeter un petit coup d'œil à l'intérieur pour me faire une opinion...

Caroline se mit en devoir de les chercher. Caruso, patiemment, toujours assis sur sa chaise, la regarda s'activer. Elle ouvrit tous les tiroirs de son bureau, farfouilla dedans, déplaça des dossiers. Ayant fait le tour du sien en vain, elle l'abandonna pour s'attaquer à celui de son collègue.

- Qui travaille là ? demanda Caruso.

- Éric, répondit Caroline. Il s'est cassé la jambe, il y a un mois. Il est arrêté pour encore deux mois. Monsieur Durand était fou furieux. Il n'aime pas quand on prend un arrêt de travail. Il y a tellement de boulot depuis ces meurtres en série. Éric, au moins, est à l'abri chez lui ! Tant qu'on n'aura pas coffré l'assassin, on ne sera pas tranquille.

- Vous avez une idée de son identité ?

- Tout le monde soupçonne tout le monde. Après tout, qu'est-ce qui prouve qu'il n'y en qu'un. Il y a peut-être un meurtrier par crime...

- ... Pourquoi tuerait-on toujours le directeur ? la coupa Caruso.

- Justement : pour mettre toutes les responsabilités sur le dos du premier. Il y a beaucoup de jalousie dans cette boite, vous savez !

Une vraie petite policière, cette femme-là ! pensa l'inspecteur.

- Vous devriez vous faire engager dans la police. Vous feriez une bien jolie enquêtrice.

Caroline sentit ses joues devenir roses. Elle rougissait toujours quand quelqu'un lui faisait un compliment. Alors, pour dériver l'attention, elle s'absorba de nouveau dans la recherche des clés.

- S'il y a autant de jalousie que vous semblez le dire, tout le monde devrait tuer tout le monde ! dit Caruso.

Elle ne répondit pas. Elle passa au peigne fin le bureau d'Éric. Elle fouilla dans ses papiers et même dans ses affaires personnelles. Mais les clés restèrent introuvables.

Brusquement, elle fit face à l'inspecteur. Celui-ci fut impressionné par l'expression des yeux de la jeune fille. Elle avait changé. La sérénité qui les inondait au début de la conversation s'était transformée en haine. Caruso en fut persuadé. Le bleu de tout à l'heure avait viré au gris perle.

- Si c'était si facile de tuer, je saurais par qui commencer ! affirma-t-elle.

- Par qui ? demanda Caruso.

- Je ne vous le dirai pas. C'est mon secret.

Ses yeux avaient repris leur couleur naturelle. La paix coulait de nouveau en eux.

Cette fille me cache quelque chose. Encore une à surveiller, pensa l'inspecteur.

- Vous n'avez rien à me dire mais vous allez me l'écrire ! dit-il. Asseyez-vous devant votre ordinateur et tapez-moi ça !

Caroline remarqua que le ton de l'inspecteur avait changé. Elle obéit prestement. Caruso mit devant la secrétaire du Service Communication la lettre qu'il avait reçue du tueur et elle tapa. En deux minutes, la lettre était frappée et imprimée.

- Quelle rapidité ! Si ça vous dit, je vous engage comme secrétaire. La mienne vient de se tirer ! Tant mieux parce qu'elle avait mauvais caractère...

Caroline sourit. Ce n'est que lorsque l'inspecteur fut sur le pas de la porte qu'elle le rappela :

- Inspecteur ?
- Oui.

- Il ne faut surtout pas se fier à la mine des gens, vous ne croyez pas ? Ceux qui semblent les plus innocents sont bien souvent les coupables.

L'inspecteur avait déjà disparu.

CHAPITRE 13

Le tueur avait mis du temps à se réveiller. La nuit avait été mauvaise. Heureusement, c'était dimanche. Il pouvait reculer son lever autant de fois qu'il le voulait. Personne n'allait le jeter hors de son lit. Depuis le cauchemar de l'autre nuit, il dormait mal. Les couteaux avaient tendance à hanter son sommeil. Ils éventraient, charcutaient, découpaient des chairs de femmes innocentes. Il avait beau se tourner et se retourner, il les voyait s'acharner sur la blancheur des peaux, les inondant de rouge. Son

esprit se noyait sous la violence des crimes qu'il imaginait. Les meurtres vivaient par eux-mêmes, c'étaient eux qui décidaient des victimes. Son bras n'était là que pour exécuter et il n'y pouvait rien.

Il finit par se lever quand même. Au moins, son cerveau se taisait quand il était conscient. Il hésita à préparer le petit déjeuner. Il était plus de onze heures. Un café bien noir allait cependant le remettre d'aplomb. C'était toujours comme ça : tant qu'il ne l'avait pas bu, il naviguait à vue et puis, le fait de l'ingurgiter lui redonnait ce tonus que la nuit semblait lui avoir volé. Il se réappropriait l'espace et le temps et se sentait à nouveau capable de réfléchir.

Il avala son café sans sucre. L'amertume le fit grimacer.

- Dégueulasse ! pensa-t-il. Le premier qui a eu l'idée de mettre du sucre dans son café est un génie. Il a sauvé l'humanité d'une horreur quotidienne !

Il tira les rideaux de son salon. La fenêtre, en face, était vide. La voisine jouait les abonnés absents. Le ciel était clair, elle devait être partie chez un ami ou un parent. Il ne savait pas si elle avait de la famille dans le coin ou des amis en ville. En fait, il ignorait tout d'elle comme il ignorait tout de ses autres voisins. Il ne leur parlait jamais. Tous les matins, il sortait de l'immeuble sans rencontrer quelqu'un, à part la femme de ménage qui faisait semblant d'astiquer le hall pour que le président du conseil syndical de la résidence croie qu'elle travaillait. Quand il revenait, tout le monde était rentré depuis longtemps et quand il repartait pour ses expéditions punitives, il évitait de se montrer. Question de sécurité.

Le café commençait d'agir. Le brouillard qui enveloppait son esprit tout à l'heure était moins dense. Des zones d'ombre s'éclaircissaient par pans entiers. Bientôt, la lucidité envahirait de nouveau son esprit. Il savait qu'elle était mauvaise conseillère. Elle l'entraînait toujours vers des pensées on ne pouvait plus sombres comme si la noirceur était la couleur qui assombrissait inévitablement son existence. Comme si depuis ce jour maudit, le bleu ou le rose lui étaient à jamais étrangers.

Il n'allait pas pouvoir occuper son temps à surveiller sa voisine. Il faudrait dériver son esprit avec autre chose. Alors, les images effrayantes de ce jour d'adolescence où Dieu l'avait abandonné défilèrent dans sa mémoire.

- Fiston, s'il te plaît ! Va voir ce qui se passe ! Les grains ne tombent plus.

- Oui, p'pa !

Son père l'appelait toujours ainsi. Jamais, il ne prononçait son prénom. L'enfant ne savait pas pourquoi. C'était comme ça. Il n'avait qu'un enfant, il ne pouvait donc que l'appeler, lui. Il répondait toujours à « fiston ».

Ses parents étaient des gens simples, attachés à la terre qui leur venait de leur famille. Plusieurs générations s'étaient succédées là sans s'agrandir mais sans perdre de terrain non plus. Des petits paysans qui vivotaient en élevant quelques chèvres et quelques vaches. C'était une vie dure et pénible. Son père se levait tôt et se couchait tard

mais il était son propre maître et c'est ce qui lui plaisait le plus.

Avant de partir pour l'école, le travail du fiston était de traire les bêtes. À cinq heures du matin, il s'extrayait du lit et encore endormi, plongeait dans le noir et le froid. Dans l'étable, les chèvres et les vaches trépignaient, impatientes de le voir arriver et de s'alléger du lait qui engorgeait leurs pis. La première giclée coulait toujours dans sa bouche. C'était sa récompense, son plaisir du matin. Ses mains manipulaient les mamelles avec dextérité et le liquide tombait en jets réguliers dans le seau. Les bêtes étaient généreuses et il retournait dans la maison en le soulevant avec précaution pour ne pas en perdre une goutte. Son père l'accueillait avec des félicitations et des encouragements. Son fils était digne de lui, il lui succéderait quand il aurait l'âge et tout continuerait.

L'été, il passait ses vacances à aider son père à couper le foin. L'année précédente, celui-ci s'était associé avec ses voisins pour acheter une moissonneuse-batteuse. À tour de rôle, ils l'utilisaient. Le gain de temps et la facilité qu'elle avait apportés lui avait permis de prendre un peu de repos, le premier depuis longtemps. Mais ce monstre qui avalait le foin et le recrachait en bottes imposait le respect à l'enfant. Il n'osait pas s'en approcher de peur qu'elle n'en fasse qu'une bouchée. Il était fasciné par son imposante machinerie qui le dépassait d'un bon mètre. Ses assemblages compliqués, ses gros tuyaux qui aspiraient le foin, le broyaient et le rejetaient après l'avoir moulu en grains augmentaient ses craintes. Et ce bruit qui n'en finissait pas de vrombir dans ses oreilles au point que certaines nuits il devait les boucher pour le faire taire ! Et puis, surtout, ces mâchoires gigantesques qui lui donnaient le tournis, qui l'étourdissaient à chaque fois qu'il les regardait.

Il n'avait jamais parlé de cette peur à quiconque. Son père se serait sans doute moqué de lui. Il aurait bien ri et l'aurait obligé à rester toute une après-midi à l'intérieur de l'habitacle pour prouver qu'il était un homme.

- Avoir peur d'une machine, à dix ans ! Quelle bonne blague ! aurait-il dit.

Il aurait répété ça à ses amis et ses camarades de classe l'auraient appris. Il aurait été traité de lâche. C'était vrai qu'à côté d'eux, il paraissait timoré, un peu falot. Il avait toujours peur de quelque chose. En fait, ce qu'il aimait c'était de rêver. Il était tellement perdu dans ses pensées que, souvent, il n'entendait même pas la maîtresse appeler son nom pour une interrogation. Régulièrement, il se prenait une mauvaise note.

Alors, il taisait cette panique au plus profond de ses entrailles et quand son père lui demandait de grimper pour retirer le grain coincé, il prenait sur lui-même. Il escaladait le marchepied, entrait dans l'antre et vainquait sa crainte. Son père lui avait montré le geste précis qu'il devait faire pour ne pas s'abîmer la main.

Cette fois encore, son père demandait son aide. Il le considérait comme un homme. Il ne pouvait pas se dérober. Le cœur battant à se rompre, la peur au ventre, il inspecta la machine. Son ronflement l'étourdit cette fois encore mais il ne recula pas. Il n'en avait pas le droit. Il aperçut le grain coincé dans la grille inférieure.

- Je l'ai vu, papa, je l'ai vu ! Je vais le retirer.

Il n'entendit pas que son père lui disait :

- Attends ! Je vais couper le moteur.

Il monta sur le marchepied et avança la main gauche. Il la sentait trembler malgré tous les efforts qu'il faisait pour rester calme. Il était là ce maudit grain qui l'obligeait à prendre des risques, il était là à portée de main et pourtant si loin encore ! Il fallait faire vite : son père pouvait s'étonner de sa lenteur inhabituelle. Il monterait voir ce qui se passait et le découvrirait aussi blanc qu'un cadavre. Les moqueries que son père ne manquerait pas de lui asséner, le tueraient plus sûrement que cette dent acérée. L'amour qu'il lui portait et la confiance qu'il mettait en lui, il ne les mériterait plus. Ça jamais !

Il avança la main gauche tout en fermant les yeux pour tenter d'oublier le cauchemar qui l'environnait. C'est quand il les rouvrit, qu'il ressentit la douleur atroce et qu'il vit tout ce rouge couler de son bras. Machinalement, sa main droite se porta au secours de la gauche pour l'extirper de la dent mais elle fut broyée à son tour.

Alors, il poussa un cri si long et si fort qu'aujourd'hui encore ses nuits en sont peuplées.

- Manchot ! Tu es manchot ! Mon pauvre petit ! avait murmuré sa mère lorsque le chirurgien avait ôté ses bandages et elle avait détourné les yeux.

- Tu es foutu pour la terre ! avait marmonné son père dans sa moustache. Foutu ! Nom de Dieu, qu'est-ce qu'on va faire de toi, maintenant ? Tu ne pourras même pas te marier. Aucune femme ne voudra de toi.

À ce moment-là, il avait regardé les mains de son père qui empoignaient le volant de la 4L sur le chemin de la ferme. Il les avait examinées vraiment, avec toute l'attention nécessaire, comme s'il venait de les découvrir pour la première fois. Il s'était alors rendu compte qu'il ne regardait pas son père. Il le voyait, lui répondait, lui posait des questions mais il aurait été incapable de le décrire avec cette minutie incroyable qui l'étonnait toujours chez les flics. Les mains de son père étaient petites, elles semblaient pataudes, lourdes, malhabiles à tenir le volant. L'index et le pouce avaient du mal à se rejoindre. On aurait dit deux grosses araignées dont les pattes sont engoncées dans un corps trop gros pour elles. À force d'avaler de minuscules insectes, elles deviennent obèses. Mais contrairement à la grenouille, elles n'éclatent jamais. Sauf celle qu'il avait disséquée hier sur le mur de sa chambre : son ventre recelait de microscopiques moucherons. Cette image fit naître un sourire au coin de ses lèvres : les mains de son père étaient des araignées qu'il aurait aimées, à cet instant précis, écraser sous ses chaussures. Il sentit poindre en lui la jalousie et la haine qu'il tenta de repousser de toutes ses forces.

En montant dans sa chambre, il avait décidé de travailler sa langue. Depuis sa naissance, il ne parlait pas beaucoup. Chez lui, on n'était pas expansifs. Son père prenait le prétexte de la fatigue pour éviter des discussions qu'il jugeait oiseuses. Il avait tendance à l'imiter, à se méfier des émotions qui le submergeaient parfois.

Il parlerait. Le destin lui avait volé ses mains mais il lui laissait sa langue. Il apprendrait des mots difficiles, inconnus de son père, pour le ridiculiser aux yeux des autres. Il prouverait à sa mère que, même diminué, il pouvait devenir quelqu'un

d’important, quelqu’un dont on parle à la télé.

Mais c’est la phrase sur les femmes qu’avait dite son père, qui l’inquiétait davantage. Il la rumina longtemps sans trouver de solution : comment plaire à une fille sans mains ? Comment la caresser, lui démontrer son amour ? Au début, les camarades de classe s’étaient moqués de lui. Ils le traitaient de manchot. Comme sa mère ! Ils faisaient disparaître leurs mains dans leur veste et s’écriaient :

- Mes mains ! Rendez-moi mes mains !

alors comme par magie, quelque chose de rouge s’écoulait de leurs manches. Un camarade se précipitait sur eux avec une bande Velpeau :

- Je suis le SAMU ! Je suis le SAMU !

et ils criaient, criaient mais leurs hurlements sonnaient faux. Et tout à coup, leurs mains réapparaissaient, intactes.

- C’était pour rire !

Il aurait bien aimé leur casser la gueule, leur faire la peau mais ils étaient trop nombreux.

Les cons !

Plus tard, en sa présence, ils empoignaient leurs amies et les tripotaient avec leurs gros doigts d’imbéciles et les filles se pâmaient d’aise en le regardant avec des yeux d’idiotes.

Oui, elles étaient idiotes. Même celle qui, accepta de faire l’amour avec lui. Le lendemain, elle rigolait avec ses copines sur les frissons de volupté qu’elle avait dû simuler pour ne pas le rendre ridicule.

- Un moignon de manchot sur ma peau ! Tu te rends compte !

Elles s’offraient au premier venu pourvu qu’il possédât des mains et se refusaient à celui qui en manquait.

Peu à peu, l’idée de son anormalité fit son chemin en lui. Il serait incapable de rendre heureuse une femme ; aucune, de toutes façons, ne s’amouracherait de lui. Son père avait raison : personne ne pourrait l’aimer ainsi. Il y aurait toujours ses mains entre sa femme et lui, ses mains qui le sépareraient d’elle à tout jamais. Il refusait qu’on le prenne en pitié, cette saloperie de sentiment qu’il sentait quelquefois poindre dans les yeux de certaines et qu’il aurait voulu éclater comme les araignées de son enfance. Mais il se taisait par pudeur et par honte. Surtout, par honte.

Alors, il se jeta vers plus de livres, toujours plus de livres. Pour oublier.

Il emmagasina des mots, des expressions, des phrases. Il se plongea dans le Larousse, le Petit Robert, le Littré. Il en extirpa la substantifique moelle. Il en tournait les pages avec ses moignons, son menton, son nez, sa langue. L’encre bavait, les pages se salissaient à force d’être mouillées de salive et de sueur. Quand sa mémoire eut retenu le contenu des trois dictionnaires, il inventa de nouveaux syntagmes, de nouveaux

phonèmes, croyant que ces créations le hisseraient au sommet. Il les distillait au gré des cours, des réunions auxquelles il participait. Il les distribuait à n'importe quelle oreille qui passait à proximité de sa bouche. Sans trop de discernement car dans sa quête de reconnaissance et d'amour, il ne comprenait pas que les autres se fichaient pas mal de lui et de ses problèmes, qu'ils l'effaçaient de leur mémoire dès qu'ils ne le voyaient plus.

Pour survivre, il se mit à regarder les autres, se rendant complice muet de leurs histoires, de leurs affections, de leurs déceptions. Surtout, de leurs déceptions puisque ce sentiment, il le connaissait parfaitement bien. Il vivait avec depuis longtemps déjà. C'est pour cette raison qu'il le détectait de loin dès qu'il enlaidissait un visage. Il devait retenir ses envies de consoler la personne qui en souffrait car elle l'aurait rejeté, elle aussi. Il partageait sa douleur et finissait par souffrir plus qu'elle car elle trouvait un bras consolateur. Lui pas.

Ce fut seulement dans cette entreprise qui l'avait embauché qu'il avait commencé à se sentir vraiment bien dans sa peau.

CHAPITRE 14

Deux jours après la perquisition musclée de la police, le calme semblait être revenu au siège de l'Office des H.L.M. On avait lancé un nouvel appel à candidatures pour recruter un directeur général et, en son for intérieur, le Président ne misait plus que sur un représentant des deux milliards et quelques millions de chinois pour se dévouer. Les quatre autres milliards d'êtres humains peuplant la planète Terre devaient tous être au courant de l'épée de Damoclès qui planait sur ce titre. À moins qu'un petit homme vert... Vert par nature ou vert de peur, quelle différence ?

Donc, le calme régnait. Mais ce n'était qu'une apparence. Certes, chacun était à son poste. Durand communiquait aux locataires sa sempiternelle leçon de savoir-vivre intitulée ce jour-là : « étendage : mode d'emploi » dans laquelle on apprenait à ne pas faire goutter le linge sur la tête de son voisin qui, irascible comme pas un, allait enfumer le responsable avec son barbecue pour se venger.

Caroline engrangeait les mots sur son écran d'ordinateur tout en galopant par la pensée à travers la forêt domaniale d'Herbeys, charmant village isérois où elle se ressourçait chaque nuit et chaque week-end pour de nouveau affronter le lendemain matin la solitude de sa page blanche. Ses poules et ses dindons reculaient quelquefois d'effroi devant le couteau de cuisine qu'elle tenait en main lorsqu'elle s'approchait d'eux depuis qu'un de leurs congénères avait fini à la casserole. Mais elle n'en avait pas soufflé mot à ses collègues parce que la rumeur aurait vite colporté que Caroline, jeune fille dont le visage respirait la bonté et la gentillesse, avait des idées torturées et qu'elle les appliquait à ses animaux. Le tueur donnait-il des idées aux plus tranquilles ?

Arlette classait et reclassait ses dossiers comme on range des photos : elle était secouée parfois d'un tressautement de l'épaule qui, comme tout psychologue débutant le sait, est la manifestation physique d'une émotion vivement ressentie par le sujet et qu'elle tentait de conjurer en avalant pain au chocolat sur brioche pur beurre. L'embonpoint qui guettait son estomac gâtait légèrement son plaisir et la taille 60 de ses pantalons se profilait à l'horizon. Pour se donner une excuse, elle affirmait que tant qu'à mourir, elle préférait le faire bien remplie plutôt que maigrichonne comme Belette.

Belette, de son côté, sautillait de plus en plus haut sur ses talons aiguilles car elle pensait que de ce fait, si le tueur la persécutait avec un cutter, il risquait de mal la viser et qu'elle aurait une chance de s'en sortir. La stratégie du kangourou, en quelque sorte.

Jeanne, elle, ne dérageait pas de l'insulte que Caruso lui avait faite. On n'apprenait donc pas la politesse à l'école de police ? Si, au moins, on réussissait à attraper l'assassin ! Mais non ! À se demander si l'inspecteur n'était pas dans le coup. Le flic tueur, c'était possible non ? Elle l'avait déjà lu dans des polars. C'était ses livres préférés. Elle en avait toujours un sur sa table de chevet dont elle parcourait quelques pages avant d'éteindre la lumière. Son époux était réveillé en sursaut quelques heures après s'être endormi par un cri qui lui perçait le tympan : Jeanne venait d'être pendue à la grue de l'immeuble « le Romantique », qui s'élevait dans le quartier Vigny-Musset, et elle se voyait perdant son sang qui s'épanchait dans la boue des travaux. La nuit, elle était poursuivie par le tueur et,

durant la journée, elle le croisait dans les couloirs de l'Office des H.L.M.

Ce matin-là, elle arriva en même temps que trois collègues. Trois hommes qui s'empressèrent autour d'elle. Il y avait Julien, Henri et René. La rumeur faisait courir le bruit que l'assassin était un homme. Peut-être l'un d'entre eux.

À peine entré dans le hall, Julien se précipita sur le bouton de l'ascenseur et appuya dessus. Il se retourna vers elle et pour l'embrasser dut se pencher. Il était vêtu d'une chemise et d'un blouson ouvert.

- Pas chaud ce matin ! affirma-t-il avec ce large sourire qu'il arborait souvent.

- Pas chaud mais fait beau ! répondit Jeanne sur le même ton gai et insouciant.

Mais le cœur n'y était pas. Il lui avait semblé avoir aperçu dans le léger entrebâillement de la chemise de Julien une pointe qui avait brillé l'espace d'un instant lorsqu'elle avait croisé la lumière du néon du hall. La pointe d'un couteau.

L'ascenseur ne venait pas. Jeanne allait prendre l'escalier lorsque quelqu'un tira la lourde porte du hall. Elle se referma avec un bruit métallique effroyable. C'était René. Il effectuait un stage dans l'entreprise au Service Comptable et Financier. Il salua les deux autres d'un bonjour retentissant et sonore dans lequel on croyait entendre les grillons de Provence. Il était natif de Marseille et l'air du large lui manquait.

- Quel pays ! maugréa-t-il.

Julien ne lui répondit pas. Jeanne remarqua que sa physionomie avait changé. Il paraissait contrarié de l'arrivée de René. Elle repensa au reflet qu'elle avait aperçu dans sa chemise et se persuada qu'elle venait d'échapper à la mort.

- Évidemment, nous ne sommes pas sur la Côte, ici ! Mais bon, tu verras : la neige a son charme aussi !

D'après la moue qui déforma le visage de René, l'argument de Jeanne ne l'avait pas convaincu. Julien boudait, René s'enferma dans ses nostalgies méditerranéennes. Le silence s'était installé sur le trio lorsque Henri apparut, à son tour. Ce n'était pas lui qui allait mettre de l'ambiance dans le groupe. Lunaire comme il était, se dit Jeanne. Il vivait déjà dans son immeuble du troisième millénaire et ne revenait sur Terre que par des atterrissages exceptionnels et forcés. Alimenter une conversation banale était hors de ses possibilités.

L'ascenseur arriva enfin. Les trois hommes laissèrent Jeanne entrer d'abord puis ce fut le tour de René qui se colla pratiquement contre elle. Elle nota qu'il sentait bon la lavande. Il promenait un peu de son pays sur sa peau. Cette idée imprima sur son visage un léger sourire. René devait être un romantique. Le style qui emmène les jeunes filles sur la Canebière admirer le croissant de lune en les prenant par la main. Pas un tueur, assurément. Pourtant, le sourire de Jeanne s'effaça rapidement. René était en train de la menacer. Elle sentait nettement quelque chose de pointu la toucher dans le bas des reins. En pénétrant dans la cabine, il avait enfoncé la main droite dans sa poche. Elle s'en était fait la réflexion. Un couteau était caché à l'intérieur et il s'amusait à lui faire peur.

Drôle de romantique, tout de même ! pensa Jeanne.

Henri entra à son tour dans l'ascenseur. Il vint se placer à la gauche de la jeune femme. Il garda une distance respectable et ouvrit la bouche pour faire rouler la conversation sur les films d'horreur. Massacre à la tronçonneuse et Scream étaient ses films favoris. Il les visionnait régulièrement chez lui et les considérait comme des chefs-d'œuvre absolus. Jeanne ressentit la pointe lui labourer le dos un peu plus fort. Elle essaya de s'avancer mais Henri l'empêchait maintenant d'aller plus loin. Il avait légèrement bougé.

Julien, lui, s'était mis de l'autre côté et semblait apprécier la scène. Il ne ratait rien du spectacle et n'esquissait pas le moindre geste pour aider Jeanne à se sortir de ce pétrin. Il ne manquerait plus qu'Henri sorte le masque blanc du tueur et ça serait complet. Henri, justement, mettait la main dans la poche de son blouson et allait en retirer quelque chose lorsque la porte de l'ascenseur qui se refermait fut bloquée par un pied. Quelqu'un s'était précipité pour profiter du voyage. Henri remonta brusquement la fermeture éclair de son blouson jusqu'au cou. La porte de l'ascenseur se rouvrit sur Jean.

- Encore un peu, je le ratais ! dit-il avec ce sourire dans la voix qui le caractérisait si bien.

Jeanne se sentit rassurée. Avec lui, elle ne risquait rien.

- Quelle agilité, Jean ! lui répondit-elle.

- C'est mon côté sportif ! affirma-t-il en esquissant des mouvements de gymnastique.

L'ascenseur grimpa rapidement au cinquième étage et Jeanne put émettre un soupir de soulagement en se précipitant sur le palier. Sa clé était prête dans sa main ; elle l'enfonça sans aucune hésitation dans la serrure de la porte d'entrée de l'Office. Elle était sauvée pour cette fois et se promit de ne plus recommencer à jouer avec sa vie. Elle prendrait l'ascenseur seule ou elle emprunterait les escaliers. Plus question de rester en compagnie de l'un ou l'autre de ces types. Le tueur était l'un d'entre eux, sûre et certaine !

Après avoir fait glisser sa carte de pointage dans la fente prévue à cet effet et avoir vérifié le nombre d'heures effectuées dans le mois, elle se dirigea illico presto vers son bureau. Elle voulait souffler un peu. Elle sentait son cœur battre à se rompre et un bon café fort lui ferait du bien. Le bureau baignait encore dans l'obscurité. Marie n'arrivait que plus tard.

La porte ouverte, elle sentit sous ses talons crisser une feuille de papier. Sans doute un collègue l'avait-il glissée sous la porte pendant son absence. Elle la ramassa et la posa sur son bureau. Elle retira son manteau et le pendit dans son vestiaire. Elle empoigna la cafetière et partit la remplir d'eau au robinet du lavabo. Là, se trouvait Belette en train de faire exactement la même chose. Les deux jeunes femmes s'embrassèrent et partagèrent le robinet. Belette remarqua tout de suite que Jeanne était pâle.

- Qu'est ce qui t'arrive ? demanda-t-elle.

Et, fraternelle, elle lui posa la main sur son épaule. Dans la glace qui les reflétait, on aurait dit deux sœurs jumelles, prêtes à se dévoiler d'impossibles secrets.

- Il vient de m'arriver quelque chose d'incroyable !

et elle lui raconta ce qui s'était passé dans l'ascenseur. Instinctivement, Belette ressentit des picotements lui parcourir les jambes. Elle dut se retenir pour ne pas se mettre à sautiller.

- Tu crois que le tueur, c'est René ? questionna-t-elle.

- Je pense que certains profitent de l'occasion pour nous faire peur et s'amuser, tout bêtement, oui !

- Vivement que le coupable soit découvert, renchérit Belette. L'air devient irrespirable dans cette boite. De deux choses l'une : ou je prends des vacances ou je me tape une dépression. Le principal est de s'éloigner d'ici le plus possible.

- À ta place, je prendrais des vacances. Moi, je ne peux pas, le flic m'a convoqué demain pour un interrogatoire. Je crois qu'il me soupçonne, tu sais pourquoi ?

- Non !

- Uniquement parce que je caresse son chien un peu trop longtemps à son goût.

- Il aimerait peut-être que tu t'occupes de lui. Tu devrais y penser, ça le calmerait. Il paraît que c'est un célibataire pur et dur, ça lui ferait du bien.

Les deux femmes éclatèrent de rire en même temps. Jeanne avait retrouvé ses couleurs. Les idées et les tenues de Belette la choquaient parfois mais c'était tout de même une bonne collègue, toujours prête à dire une bêtise.

Elle reprit le chemin de son bureau. En passant devant les boites aux lettres de tous les services, elle ouvrit celle de la DMO et retira son courrier. Tout en continuant à marcher, elle le feuilleta. Une lettre l'intrigua. Elle n'était pas affranchie et lui était directement destinée.

De retour dans son bureau, elle mit en route la cafetière. Très vite, une bonne odeur d'arabica se répandit dans la pièce. Elle s'assit et décacheta la lettre. Elle était imprimée.

AVOUE QUE TU AS EU PEUR, JEANNE ! CARUSO FINIRA BIEN PAR COMPRENDRE QUE C'EST TOI LE COUPABLE ET CE JOUR-LA, TU SERAS FOUTUE ! ALORS, ADIEU MARI ET ENFANT, BONJOUR VARCES !

CHAPITRE 15

La perquisition à l'Office des HLM avait ouvert plusieurs perspectives à l'inspecteur Caruso. Et cet horizon soudain élargi lui donnait des ailes. Dans une demi-heure, il allait interroger les deux principaux suspects de cette affaire qui n'avait que trop duré. Le tueur coucherait en prison, ce soir. Foi de Caruso. Jeanne ou Julien ou peut-être les deux avouerait les meurtres des cinq directeurs généraux de leur entreprise. Sûr et certain.

Pour le moment, le silence planait dans le bureau et on entendait les mouches voler. Depuis que Otello avait bousillé le pick-up de son maître, les ténors de l'opéra verdien restaient cois. Le pick-up archaïque n'avait pas trouvé de remplaçant malgré tous les efforts de l'inspecteur pour en dénicher un autre. Il avait écumé les puces de Grenoble et les antiquaires de la ville, sans résultat. Il allait devoir monter à Paris faire le tour des brocantes ou des hôtels des ventes. Plus tard. Avant, deux objectifs s'imposaient : coffrer le serial killer et se débarrasser d'Otello.

Le chien dormait en toute tranquillité. Les trompettes d'Aïda s'étaient tues. Définitivement, il l'espérait bien. Déjà, qu'il devait faire avec chez son maître ou dans la voiture ! Au moins, ici, il en profitait pour se reposer. Et il estimait qu'il allait beaucoup mieux qu'il y avait quelques semaines. Ses papattes ne jouaient plus avec ses oreilles ce qui leur avait permis de récupérer cette spontanéité et cet allant qui lui faisaient plaisir. Cette désagréable sensation que des petites bêtes couraient à l'intérieur de ses pattes avait disparu. La première fois, il les avait cherchées sur elles. Il avait cru qu'il les verrait à l'œil nu mais elles étaient restées invisibles. Alors, il s'était mordillé les pattes mais la douleur qu'il avait ressentie l'avait obligé à arrêter immédiatement. Il n'éprouvait aucun instinct pour le masochisme. Il avait appris ce mot au contact de son maître qui, pour faire avouer, n'hésitait pas à utiliser certaines méthodes...inavouables pour un policier.

- Tu es masochiste ou quoi ? criait-il à l'adresse des loubards qui refusaient de reconnaître qu'ils venaient de cambrioler une bijouterie ou de voler le sac d'une petite vieille.

Et les coups pleuvaient pour que les aveux tombent plus vite. Ça marchait ou ça ne marchait pas ! Ça dépendait des antécédents des messieurs maltraités. En général, ils capitulaient rapidement.

Depuis le coup du pick-up et du réfrigérateur, Otello faisait tout pour ne pas se faire remarquer. Il évitait soigneusement les ronflements trop bruyants qui auraient pu déranger les réflexions de la police. Il restait sagement couché loin de son maître qui ne l'aimait plus. Son maître était un ingrat. Cinq ans de vie commune à faire fi de ses propres volontés, cinq ans de complicités partagées à essayer de répondre à ses clins d'œil, cinq ans de balades au square tout proche à marquer son territoire, cinq ans de vacances à la campagne à fouiner dans les hautes herbes de l'été. Tout ça pour se faire traiter pis qu'un chien ! L'humain était dépourvu de gentillesse et de camaraderie.

Otello ne demandait pourtant pas beaucoup, le minimum syndical lui aurait suffi : une caresse au lever, une deuxième au déjeuner, une dernière au coucher et deux repas par jour ainsi qu'un extra de temps en temps comme un petit biscuit ou un éclair au chocolat. Pas de quoi fouetter un chien ou vouloir sa mort ! Caruso n'était décidément pas fait pour la vie à deux. D'ailleurs, aucune femme n'avait accepté de se marier avec lui. Trop ronchon, trop méticuleux, trop égoïste. Il n'y avait qu'un chien pour le supporter. Et le chien, il en avait marre !

Le couloir s'emplit soudain d'une atmosphère que Otello connaissait bien : celle qui préludait aux grands interrogatoires et aux coups de gueule du maître. Le chien trouva cette promesse très plaisante car il adorait regarder les gens appliquer leurs mains sur leurs oreilles pour atténuer les hurlements de l'inspecteur. Tapi dans son coin, il ne bougea pas quand la porte du bureau s'ouvrit. Il se demanda quel énergumène allait surgir. Il se rappela la promesse qu'il s'était faite à lui-même : quoi qu'il arrive, rester de marbre. La voix dans le couloir poussait des cris perçants. Elle emplissait les murs de mots de haine envers les flics. Elle les traitait d'incompétents payés par la société pour emmerder les petits. Elle n'avait pas l'air d'être contente de se retrouver là et le faisait savoir. Elle utilisait les mêmes mots que les autres, que tous les autres : « je suis innocente, c'est une erreur judiciaire, je veux un avocat ! ». Encore une qui se croyait au-dessus des lois, qui les interprétait à sa façon. Il en avait tellement vus des prévenus arriver en hurlant à l'erreur judiciaire et repartir avec la tête basse d'un coupable, les menottes aux poignets que Otello, si ses bajoues avaient été dotées de zygomatiques, aurait pu paraître rire. Mais le rire étant le propre de l'homme... Quoi qu'il en fût, l'apparence étant trompeuse, il s'apprêtait à passer une joyeuse après-midi. Si le deuxième luron possédait le même acabit, il n'allait pas s'ennuyer !

Insensiblement, pourtant, l'oreille tombante d'Otello se redressa. Cette voix lui était familière. Elle émanait de quelqu'un de connu, qu'il aimait bien. Pinçon poussa la tête et dit :

- Chef ! La première suspecte est avancée.

Caruso poussa un soupir. Combien de fois n'avait-il pas rappelé à son adjoint que le mot « suspect » n'admettait pas de féminin. Qu'il amène un homme ou une femme, il fallait dire « suspect ». À croire qu'il s'entraînait pour une éventuelle mutation au Canada.

La « suspecte » vociférait de plus belle. Otello avait son nom sur le bout de la langue mais il n'arrivait pas à l'énoncer. Cette voix appartenait à.. Il allait le cracher lorsqu'elle apparut sur le pas de la porte. Jeanne ! C'était Jeanne, cette voix qui houspillait la police et se débattait contre l'inspecteur. Malgré lui, le chien ne put refréner un frétillement involontaire de la queue. La vision de cette femme faisait remuer son plumeau arrière. C'était plus fort que lui, il n'y pouvait rien. Il avait vécu six ans dans l'ignorance totale du bonheur mais depuis son extase à l'Office des H.L.M, il ne vivait que dans l'attente d'y succomber de nouveau. Surtout, le souvenir de la douceur des mains de Jeanne dans ses poils ne l'avait pas quitté. Chaque soir, avant de s'endormir, frustré par son maître, il y repensait et la regrettait. Et la voilà qui venait le tenter dans

son environnement familier.

La jeune femme s'était assise sur la chaise du condamné. Elle allait subir le feu roulant des questions de son maître. Pinçon prendrait le relais pour la pousser dans ses derniers retranchements et puis Caruso porterait l'estocade, celle qui, en général, faisait plier l'assassin. Il en avait vu des coupables qui au début fanfaronnaient et qui, progressivement, s'étaient repliés sur eux-mêmes pour finir sous leur siège, abasourdis par la colère de l'inspecteur. À ce moment-là, ils auraient signé n'importe quoi. Ils auraient renié leur propre mère si on le leur avait demandé.

Otello hésita longtemps avant de se décider. Le chien finit par se résoudre à aller conquérir la Caresse d'or, celle qui envoyait au nirvana. Mais sans que son maître ne le voie. Il rampa jusqu'au mur et se mit à le longer. Caruso était en train de faire décliner au suspect ses noms et prénoms, adresse et qualité. Le premier coin était atteint et son maître ne l'avait pas encore vu. Trop absorbé dans sa tâche de flic, il était tout entier dans son sujet. Profitons-en, se dit Otello qui, étant parvenu à la porte, allait devoir avancer à découvert pour se rapprocher de Jeanne. Jeanne qui avait rabaissé son caquet et répondait patiemment aux questions de son maître sur son identité. Otello se faufila sous la chaise plantée au centre de la pièce et attendit que la main miraculeuse le touche.

Caruso gardait son calme et Jeanne l'avait retrouvé. Mais la main restait amorphe sur les genoux. Là-haut, les deux conversaient comme on le fait en grignotant des petits biscuits secs et en buvant du thé. À la pensée des biscuits, la tête d'Otello se souleva comme s'il avait voulu dire oui et rencontra la main de Jeanne. D'abord, ce ne fut qu'un doigt, puis deux. En se redressant un peu plus haut, ce fut bientôt les cinq doigts qui lui gratouillèrent le sommet du crâne. La paume de la main finit par épouser le cou et se coula dans le dos. La stratégie était payante. Le chien se prit à espérer que l'interrogatoire dure des heures.

Mais, soudain, le ton de la discussion changea. On rangea les gâteries dans les tiroirs et, du même coup, les doigts de Jeanne se replièrent et n'atteignirent plus la tête du chien. La jeune femme se crispait sur son siège et Otello en faisait les frais. Injuste ! Profondément injuste !

Otello avait beau taquiner la main de son museau, elle demeurait inerte, comme interdite de séjour. Stupéfaite d'avoir bravé l'interdiction. Dans l'attente d'un événement qui l'aurait fait rebondir et Otello espérait bien que ce fut sur sa tête. Mais, au lieu de la main de Jeanne, c'est le ciel qui tomba sur elle.

- Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Veux-tu immédiatement rejoindre ton panier, s'il te plaît.

Son maître venait de découvrir la supercherie et lui ordonnait d'aller se coucher. Otello se dégagea de dessous la chaise. Il regarda une dernière fois Jeanne comme pour la remercier et obéit. À regret, il la quitta le plus lentement possible, espérant que son maître change d'avis. Mais son doigt pointé vers son coin en disant long sur sa détermination. Tant que le chien ne fut pas arrivé à destination, le doigt resta levé, indiquant la bonne direction comme un policier à l'intersection de deux rues. Finalement, l'inspecteur n'était rien d'autre qu'un petit flic des rues !

Enfin, Otello parvint dans son coin, tourna quatre fois sur lui-même pour retrouver sa place et se roula en boule comme s'il allait s'assoupir. Mais il ne perdit pas une miette du débat qui s'engagea entre l'inspecteur et Jeanne.

- Où étiez-vous le 21 novembre à 21h30 ?

- J'étais en train de langer bébé.

- Vous avez un bébé, vous ?

- Oui. Pas vous ?

L'inspecteur encaissa le coup sans broncher. Évidemment, qu'il n'avait pas d'enfant. Qu'aurait-il fait d'un marmot ? La première année, c'est l'horreur : il faut lui faire des risettes, le gaver de petits pots et lui démaquiller les fesses toutes les trois heures. Insupportable ! Les années suivantes, il fallait se taper les mères à la sortie de l'école et les copines les jours d'anniversaire. Intenables, les jours d'anniversaire : tout ce bruit un après-midi entier dans l'appartement à courir après tous ces mômes qui vocifèrent pour un oui ou pour un non, surtout pour un non, d'ailleurs. Ce n'était pas pour lui, ça !

- Ne détournez pas la question et répondez-y !

- Je viens de vous le dire, inspecteur : je changeais les couches d'Alfred.

- Alfred ?

- Mon bébé. C'est en souvenir de mon arrière-grand-oncle pour faire plaisir à ma grand-mère qu'on l'a prénommé comme ça.

Caruso ne put retenir un sourire. Il imagina Alfred à vingt ans, le visage boutonneux d'un adolescent attardé en train de draguer Gertrude, jeune fille largement pubère, en mal de bonhomme. Le pauvre !

- Personne d'autre n'était avec vous, ce soir-là ?

- Non. Mais enfin, que me reproche-t-on ?

- Je cherche un assassin et mes investigations m'ont conduit à penser que vous en êtes un potentiel.

- Moi ?

- Vous !

- Une femme est totalement incapable de manipuler une grue...

- Il se trouve que la grue en question est manipulée quotidiennement par une femme et, j'ai vérifié sur place, elle n'a pas votre corpulence. De nos jours, les grues se manœuvrent d'un doigt ou presque. La force n'entre pas en ligne de compte. Il suffit d'un peu de dextérité et d'adresse.

- Vous n'avez aucune preuve !

- Et vous, vous n'avez pas d'alibi. Vos grands airs ne m'impressionnent pas. Les plus grands criminels ont défilé sur cette chaise et ils étaient comme vous, fiers et vindicatifs, mais ils ont fini par avouer, tout de même. Une bonne nuit au mitard, ça vous

change un homme...ou une femme.

- Vous oubliez la lettre ?

- Qui me dit que ce n'est pas vous qui l'avez écrite, cette lettre pour détourner les soupçons ?

- C'est absurde !

- Absurde ou pas, je vous coffre en garde à vue pendant vingt-quatre heures. Allez, ouste ! Pinçon, tu me l'emmènes en bas. La rigolade, c'est ter-mi-né !

Pinçon entra dans le bureau et fit signe à Jeanne de le suivre. Avant de ressortir, il regarda Caruso dans les yeux et affirma :

- Chef ! je crois que vous faites une bavure.

- Nous verrons bien. Il y a une cellule vide et propre, fais-lui en profiter.

Dans son coin, Otello avait compris que l'affaire tournait mal pour la jeune femme. Son maître était en train de commettre une erreur judiciaire. Il devait intervenir. Sa médaille s'éloignait mais il était trop tôt pour dénoncer le coupable.

Caruso poussa la tête dans le couloir. Il n'aperçut que le planton qui faisait les cent pas.

- J'avais convoqué une autre personne, elle est où ? lui demanda-t-il.

- Pas vu, répondit celui-ci en soulevant les épaules.

L'inspecteur pénétra à nouveau dans son bureau, composa un numéro de téléphone :

- Dutilleul, vous n'auriez pas vu le jeune Julien ?

- Non, chef !

Caruso se passa la main dans les cheveux comme quelqu'un qui a un problème. Avait-il réellement, comme l'avait affirmé Pinçon, fait une bavure ?

C'est alors qu'il vit son chien se lever et venir se planter devant lui.

- Qu'est-ce que tu veux, toi ? Tu as encore une réclamation à formuler ?

Pour toute réponse, il entendit un chapelet d'aboiements et de hurlements à la mort s'échapper de la gueule du chien. Jamais, Otello n'avait aboyé avec autant de force et de hargne. Visiblement, il n'était pas du tout d'accord avec la décision de son maître concernant Jeanne.

L'inspecteur ne comprit pas un traître mot de ce que Otello vociférait. Il n'avait jamais voulu apprendre la langue des chiens. Cette mauvaise volonté allait coûter un nouveau mort à la population grenobloise.

CHAPITRE 16

Le centre Odyssée à Eybens, dans la périphérie de Grenoble, offrait tout un éventail d'événements orientés vers la musique. Le quartier, nouvellement créé, vivait de cette musique puisque les rues alentour se glorifiaient de noms de compositeurs illustres. L'inspecteur Caruso avait pris l'habitude de le fréquenter assidûment car, même si les opéras de son cher compositeur y auraient été trop à l'étroit, le lieu proposait diverses activités qui éveillaient son intérêt.

En face, l'immeuble « le Boccanegra » portait un nom magnifique. On l'avait, bien entendu, choisi pour qu'il s'intègre au mieux avec l'environnement artistique du quartier. Les promoteurs ont parfois des coups de génie. Celui-là en était un. Il venait d'être construit et proposait une vue imprenable sur les massifs environnants. Vu de l'extérieur, il donnait l'impression d'être un grand chalet comme on en trouve beaucoup dans la montagne toute proche. Lumineux, il recevait largement les rayons du soleil, généreux surtout en plein été.

Tout cela avait attiré le nouveau directeur de l'Office des H.L.M. et spécialement cette sorte de patronyme qui promettait tout un programme pour une existence douce et feutrée. Lui aussi, appréciait Verdi. Avec un nom pareil, l'immeuble ne pouvait qu'être un havre de paix. Là, il paraissait à l'abri. Les dix-neuf appartements qui le composaient lui avaient semblé propices au calme et à la sérénité. Il avait dérogé à la règle établie par ses devanciers de loger dans un appartement géré par l'Office et qui, en général, se situait non loin de son siège. Il préférait s'éloigner de l'atmosphère étouffante des H.L.M. et essayer d'oublier qu'il était en sursis.

Hippolyte Leguen arrivait de Bretagne, précédé d'une forte réputation de battant. C'était un petit bonhomme souriant et affable. À première vue, il ne payait pas de mine

mais à la seconde, on comprenait qu'il ne se laisserait pas faire. C'était une boule d'énergie et d'idées qu'il véhiculait en permanence et qu'il s'efforçait de partager avec ses nouveaux employés. On aurait dit qu'il était poursuivi par le temps et par une obsession tout à fait compréhensible : rattraper celui perdu bien involontairement par ses prédécesseurs. Il paraissait perpétuellement en mouvement, traversant les bureaux en grandes enjambées malgré ses courtes pattes, argumentant dans les réunions, potassant les dossiers avec fringale. Quand il croisait Belette, la ressemblance était saisissante entre l'homme animé de gestes et la jeune femme qui tressautait de plus en plus haut. Sans le contexte dramatique de la situation, certains auraient franchement ri.

Il avait, disait-on dans les couloirs de l'Office, quand il était à Brest, fait montre de courage face à des locataires plus enclins aux dégradations en tous genres qu'aux réunions de concertation qu'il prônait volontiers. À Grenoble, on était ouvert au dialogue et bon nombre de travaux dans les immeubles n'étaient décidés qu'après avoir consulté les associations de locataires. Les deux feraient la paire.

Ou plutôt le trio parce que l'inspecteur ne le quittait plus d'une semelle. Il avait délégué les affaires courantes à ses adjoints et consacrait son temps à la seule protection du nouveau directeur. S'il lui arrivait malheur, Caruso était perdu. Il se voyait déjà éviscéré en Guadeloupe par la famille de Laventure et ça, il ne le voulait à aucun prix. Il y laisserait sa vie privée, ses week-ends s'il le fallait mais il ne finirait pas en chair à saucisse pour les chiens de Fort-De-France.

Jour et nuit, il était aux basques d'Hippolyte. Il faisait tout comme lui, vivant en fonction des horaires de l'autre. Pour plus de commodités, Caruso avait expédié Otello chez Henri, l'architecte lunaire, qui, au grand dam de sa femme, avait accepté de s'en occuper. Il s'était installé dans l'appartement du directeur, il dormait d'un œil dans la chambre contiguë à la sienne. L'autre œil étant dévolu à la surveillance nocturne de son protégé.

Il vivait quasiment le pistolet au poing, prêt à dégainer à tout moment. Il le cachait sous son oreiller la nuit et le jour, le déposait ostensiblement près de lui, pour que tout le monde sache qu'il était armé. Manière de déstabiliser l'adversaire. Et cette tactique portait ses fruits puisque au bout de quinze jours, rien de fâcheux n'était arrivé. Hippolyte respirait toujours mais Caruso, lui, commençait à s'essouffler. Il n'en pouvait plus de suivre le rythme imposé et quel rythme ! Dès sept heures trente, Hippolyte était dans son bureau à l'Office traitant ses dossiers et l'inspecteur à l'affût dans la pièce à côté. Arlette avait été priée, gentiment mais fermement, de se lever aux aurores et d'être disponible à huit heures pour une meilleure efficacité. Il fallait rattraper le temps et il tournait en rond vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pas question d'en perdre une minute. L'inspecteur se demandait si, lorsqu'il refermait la porte de sa chambre, Hippolyte dormait ou s'il continuait à travailler. Il n'avait jamais posé la question parce qu'il avait peur de la réponse.

Le matin, c'était plutôt tranquille. Le directeur réunissait son état-major et menait ses troupes au pas de charge. Caruso, qui assistait aux débats, sentait monter en lui une pointe d'admiration envers cet homme qui semblait avoir oublier totalement la menace qui planait sur lui et qui « accomplissait » sa tâche, comme il disait, comme un bon petit soldat qui part à la guerre au premier rang face à l'ennemi sournois. Il lui aurait décerné sans problème la Légion d'Honneur.

L'après-midi, ensemble et parfois accompagnés d'un ou de deux collaborateurs, ils visitaient soit les agences, soit les programmes que l'Office gérait et que, pour la grande majorité d'entre eux, il avait construit. Et comme les immeubles étaient disséminés dans tout le département de l'Isère, cela faisait de la route. Souvent, Hippolyte ne prenait même pas le temps de déjeuner et Caruso devait se contenter d'un sandwich jambon beurre qui était loin de valoir ceux qu'il avalait devant Jean-Pierre Pernaut. À peine la réunion du matin achevée, ils s'engouffraient dans la voiture de l'Office et démarraient la visite.

Les sept premiers jours, Hippolyte avait choisi une agence par après-midi en commençant dans l'ordre alphabétique. Ainsi, il ne créait pas de jalousie. L'Office avait installé six agences décentralisées dans les différents quartiers de Grenoble où les locataires pouvaient venir poser leurs doléances et se renseigner sur leurs droits et qui prenaient en charge le nettoyage quotidien des halls d'entrée et des parties communes des immeubles situés dans leurs périmètres. La septième se situait vers l'Isle-D'Abeau, près de Lyon.

À partir de la semaine suivante, ils firent le tour des localités proches de Grenoble. Hippolyte voulait se faire une idée précise de ce dont il avait pris la charge. Ils visitèrent Le Pont de Claix, La Tronche, Meylan et d'autres communes limitrophes. À chaque étape, il se faisait expliquer le site, notait le nombre d'occupants dans chaque logement, trouvait un locataire qui accepte d'ouvrir sa porte pour le visiter et ressortait la mine satisfaite. La véritable image des H.L.M. ne correspondait vraiment plus à ce que véhiculait une certaine presse. Elle n'était plus vieillotte, laide mais resplendissait maintenant d'une certaine beauté architecturale et tirait parti du dernier cri de la technologie. Au fil des jours, Caruso lisait dans les yeux d'Hippolyte une fierté de plus en plus vive d'appartenir à la famille des H.L.M. Et cela le motivait un peu plus pour découvrir le tueur.

Au total, plus de cinquante villes furent visitées dans tout le département de l'Isère.

Mais Caruso avait une autre idée en tête : quitte à être coincé aux H.L.M. pour il ne savait pas combien de temps, autant rentabiliser ces moments et enregistrer chaque parole, chaque attitude avec attention. Peut-être un de ces messieurs ou une de ces dames réunis tous les jours était-il le tueur ? Peut-être sous ces airs de chefs de service consciencieux et enthousiastes se cachait un faux-jeton, l'âme damnée de l'Office ? Peut-être le tueur était-il son voisin de chaise ou son vis-à-vis, allez savoir ?

Les directeurs généraux obéissaient tous à une règle simple et bien vue du personnel : n'importe quel employé avait la possibilité de les rencontrer à toute heure du jour, selon bien entendu ses disponibilités. Cela voulait dire que n'importe quel quidam pouvait l'approcher et le tuer.

Mais n'importe qui ne pouvait pas lui donner rendez-vous à vingt et une heures trente sur un parking d'un quartier en pleine construction. Il fallait une sacrée bonne raison pour faire se déplacer en plein hiver un patron qui venait de débarquer dans une entreprise quelques jours auparavant. Et cette raison, l'inspecteur butait continuellement dessus. Il n'avait aucun moyen de la dénicher et toutes ses suppositions restaient muettes.

N'importe qui, non plus, ne restait pas jusqu'à dix-neuf heures, attendait que tous les employés quittent leur bureau, remontait dans le sien, se débarrassait d'un inspecteur et s'en allait tranquillement découper quelqu'un en petits morceaux et revenait trois jours plus tard comme si de rien n'était. Il fallait être sacrément motivé pour agir de la sorte. Comme le tueur n'était pas fou, ses actes étant le fruit d'une réflexion élaborée et volontaire, il fallait en conclure qu'il était la proie d'un désespoir profond et ancré en lui depuis belle lurette.

Deuxièmement, cet acharnement à faire disparaître les directeurs était perdu d'avance. Tôt ou tard, on finirait par le coincer et il devrait répondre de ses crimes. Caruso avait vérifié auprès du Président : personne dans l'entreprise n'avait posé sa candidature au poste de directeur général. De toutes façons, cette nomination était une espèce de cooptation inter-H.L.M. dans la mesure où les prétendants, ayant déjà exercé des fonctions similaires dans d'autres organismes, se connaissaient tous entre eux. Certains, d'ailleurs, se faisaient une vocation de « tourner » dans les différentes H.L.M. de la France entière. De plus, une candidature interne aurait maintenant passé pour un aveu car seul le coupable pouvait être suffisamment fou pour se présenter.

Alors pourquoi continuait-il ces assassinats qui se confondaient de plus en plus avec de la boucherie ? Caruso avait l'impression d'être devant un serial killer qui refuse de reconnaître sa défaite et qui va au bout de son action même s'il sait qu'il finira sa vie en prison. C'était, en quelque sorte, un suicide individuel qui rejaillissait sur la collectivité. Le tueur n'avait plus rien à perdre. Foutu pour foutu, autant prendre son plaisir. L'atrocité de plus en plus grandissante des meurtres montrait qu'il entamait une lente descente aux enfers que plus rien ne pourrait arrêter.

D'autre part, l'élémentaire vraisemblance l'obligeait à admettre que la plupart des employés partaient vers dix-sept heures. Seuls les chefs et quelques secrétaires restaient plus tard. Il fallait donc chercher de leur côté.

Trois mois s'écoulèrent. Depuis qu'Hippolyte Leguen avait pris ses fonctions, le calme était revenu à l'Office des H.L.M. Les services avaient retrouvé leur vitesse de croisière, les réunions se succédaient à un rythme soutenu, les visites avaient fini de faire le tour du patrimoine.

Le tueur semblait s'être fatigué. Il n'avait pas fait signe de vie ni par téléphone, ni par courrier dans les boites aux lettres de l'entreprise. Caruso voulait se persuader que c'était sa présence qui l'avait incité à la prudence et peut-être dégoûté.

Ce soir-là, Hippolyte avait décidé de rentrer chez lui plus tôt. Au cours de la journée, Caruso avait cru déceler dans les propos acides qu'il lui avait adressé et dans ses gestes une nervosité plus importante qu'à l'ordinaire. Hippolyte devait être fatigué. Quoi de plus normal après trois mois d'intense activité, se dit l'inspecteur. Cela ira mieux lundi, après un week-end reposant.

Dans l'appartement régnait une atmosphère de fête. Falstaff célébrait ses beuveries et ses amours avec force. Le directeur aimait beaucoup cet opéra tout de rires et

d'extravagances. Il était en train de l'écouter, assis dans la salle à manger. Caruso, lui, venait de couper le pain dans la cuisine. Il l'avait tranché d'une manière méthodique en faisant très attention à la régularité des tartines qui s'amoncelaient sur la planche. La découpe du pain avec un couteau électrique lui avait permis de ne pas abîmer la croûte et de laisser entière la mie. Le pain sentait bon la farine biologique et les papilles de l'inspecteur s'humectèrent de salivations gourmandes. Il se sentit d'un coup l'estomac béant de faim et ne prit pas la peine de ranger dans le tiroir le couteau électrique qu'il venait d'utiliser. Hippolyte s'en servait aussi bien pour découper le pain qu'un poulet ou un gigot. Il était énorme, c'était une tronçonneuse en miniature. Quand il l'avait vu la première fois, l'inspecteur s'était dit que c'était ce genre d'ustensile qu'avait dû utiliser le tueur pour éventrer Laventure. Le médecin légiste lui avait affirmé, au contraire, que l'arme était plutôt petite et très effilée. Très tranchante, également. De toutes façons, le ventre résistait peu à ce genre de bistouri. Le couteau était la seule chose qu'Hippolyte avait ramenée de son pays. Un souvenir de sa vieille mère.

Maintenant, il fallait battre l'omelette aux cèpes. Les champignons provenaient d'un pharmacien du coin qui s'approvisionnait à un cultivateur des environs. Ils étaient garantis cent pour cent naturels. Autrement dit, ils promettaient d'être succulents. Caruso s'apprêtait à les jeter dans la poêle avec les œufs lorsqu'il ressentit une urgente envie d'uriner triturer sa vessie. Il dut courir aux toilettes toutes affaires cessantes. Il prit pourtant la peine de lancer à Hippolyte toujours noyé dans les pompes shakespeariennes, en traversant la salle à manger :

- Vous pouvez faire cuire l'omelette, je n'en ai pas pour longtemps, merci !

En passant devant la porte d'entrée, son œil averti lui fit remarquer qu'elle était mal fermée mais sa vessie menaçait d'écluser le vin blanc du midi et il s'engouffra dans les toilettes sans refermer la porte derrière lui.

À peine y était-il qu'il ressentit une forte poussée qui le projeta contre le mur du fond tandis qu'on claquait la porte violemment. À travers elle, il entendit qu'on la bloquait de l'extérieur. Il se précipita dessus pour l'ouvrir mais il n'y parvint pas. Il était enfermé à l'intérieur.

Pour la première fois de sa vie, il se surprit à maudire Verdi qui l'empêchait d'entendre ce qui se passait dans l'appartement. Inutile d'espérer la fin du disque, le deuxième acte venait seulement de commencer. Il ne pouvait même pas appeler à l'aide, son portable était resté sur la table de la cuisine. L'inspecteur était, une nouvelle fois, dans l'incapacité complète d'empêcher un nouveau meurtre du directeur général...

...De son côté, le tueur avait du fil à retordre avec le Breton. Son image de coriace n'était pas surfaite.

Après avoir mis Caruso hors d'état de le gêner, le tueur s'était approché de la cuisine. L'odeur de l'omelette aux cèpes chatouillait ses narines. Lui aussi était gourmand et il n'aurait pas refusé d'y goûter. Malheureusement, il avait une mission à remplir et son estomac attendrait. Hippolyte n'avait rien entendu ; Falstaff couvrait largement les cris

désespérés de Caruso qui essayait de le prévenir. Il était en train de surveiller la cuisson de l'omelette lorsque le tueur parvint à la porte. Celui-ci prit quelques instants et le regarda remuer avec beaucoup d'attention le plat qui grésillait à peine. Hippolyte lui tournait le dos. Il avait revêtu la blouse de parfaite ménagère de moins de cinquante ans et il était croquignolet à souhait. Une vraie petite bonne femme, ce directeur ! pensa le tueur. Pour un peu, il aurait remis son exécution à plus tard mais le temps pressait. Caruso tapait dans la porte comme un furieux et bientôt, elle allait céder. Les constructions de maintenant ne sont plus ce qu'elles étaient. Tout du faux-semblant.

Brusquement, Hippolyte se retourna comme mû par son instinct de survie et...se retrouva nez à nez avec une arme automatique qui pointait son cœur. La déflagration fut à peine audible. Un décibel de plus dans « l'audiomat ». Le directeur cria :

- Vous !

Il n'obtint pas de réponse car le tueur resta sans voix en voyant la balle rebondir et aller mourir dans un coin de la cuisine. Le cerveau du tueur galopait à toute vitesse. C'était quoi, ce truc ? Il se trouvait devant Terminator ou un zombie de la planète machin chose ? Il voulut tirer une seconde fois mais Hippolyte l'avait déjà attrapé par le col et menaçait de s'emparer de son arme.

Des bruits de lutte épars parvenaient jusqu'aux oreilles de Caruso qui commençait à venir à bout de la porte. Dans deux minutes, il allait se précipiter sur son arme de service et assaisonner le tueur. Il allait en faire un steak tartare haché menu. Il aurait donné un an de salaire pour voir la tête qu'il devait faire devant la cotte de maille en fer qui protégeait le torse d'Hippolyte. De quoi refroidir n'importe quel assassin et donner le temps à Hippolyte de trouver une parade. La bonne idée qu'il avait eue !

Surpris, le tueur avait mis du temps à comprendre mais il avait compris. Son revolver ne lui servait plus à rien, il l'envoya balader à l'autre extrémité de la cuisine pour qu'Hippolyte ne s'en empare pas. Hippolyte, lui, se défendait bec et ongles. Il se battait avec ses poings mais sa petite taille le handicapait sérieusement. Ses coups frappaient trop souvent le vide et il commençait à s'essouffler. Une dernière tentative pour atteindre le visage du tueur lui fit perdre l'équilibre et il se retrouva par terre. L'arme était à portée de sa main. Il ouvrit les mains et la saisit. Il la braqua sur le tueur et tira.

Le tueur crut que sa dernière heure allait lui siffler aux oreilles mais rien ne se produisit. Le barillet était vide de balles. La seule chance d'Hippolyte ne résidait plus que dans la fuite. Le tueur ne lui en laissa pas le loisir. Il le bourra de coups de pieds qui le laissèrent groggy. Incapable d'esquisser le moindre mouvement, il vit son adversaire s'emparer du couteau à pain, le mettre en marche et l'approcher de son cou. La lame cisailla celui-ci sans aucune difficulté. Après quelques secondes, la tête se sépara du reste du corps dans un flot d'hémoglobine qui se répandit sur le sol.

Le tueur prit le temps de goûter au plat qui mijotait doucement sur le feu, l'apprécia à sa juste valeur. Il saisit par les cheveux la tête d'Hippolyte qui gisait sur le carrelage et se dirigea vers la porte de l'appartement. En passant devant les toilettes, il jeta son trophée par terre.

Au même moment, Caruso fracassait une dernière fois la porte des W.C. Celle-ci venait de céder sous ses assauts désespérés. De son côté, Falstaff poursuivait ses ripailles discographiques sans la moindre fausse note. Tout ce brouhaha environnant n'arrivait pas à le dégoûter. La première chose que l'inspecteur vit en sortant des toilettes fut la tête d'Hippolyte. Ses yeux semblaient le fixer. Il l'enjamba et se précipita dans l'escalier à la poursuite du tueur qui venait de partir. Personne à l'horizon. Il rentra dans l'appartement et courut à la fenêtre pour tenter de l'apercevoir. Au moins s'il voyait sa silhouette, il aurait une idée de sa stature et de son allure et il le reconnaîtrait à l'Office des H.L.M. Personne n'apparut dans son champ de vision. La rue était déserte.

De son portable, il appela ses collègues à l'aide. Son avenir venait de prendre un sacré coup de vieux.

CHAPITRE 17

L'épouse d'Henri n'aimait pas les chiens. Elle avait toujours refusé d'en adopter un. Elle estimait que la race canine n'était sur terre que pour créer des désagréments à l'espèce humaine. Ces bêtes n'avalaient pas n'importe quoi, il leur fallait une nourriture monotone. Du riz et des boulettes de viande à chaque repas. Rien qu'à penser ces deux mots, Charlotte réprimait difficilement un haut-le-cœur dégoûté. Elle qui se pourléchait devant les foies gras de canard et les homards grillés devait faire un effort démesuré pour donner la pâtée à Otello.

Quand son mari lui avait annoncé l'arrivée imminente d'un invité dans la famille, elle avait plutôt sauté de joie. Bien qu'elle ne voyait pas de prime abord qui cela aurait pu être parce qu'Henri n'était pas du genre à faire des rencontres quotidiennes, elle s'était dit qu'un peu de piment dans sa vie allait impulser un nouvel élan à son couple.

Depuis cinq ans qu'elle l'avait épousé pour le meilleur et pour le pire, c'était le deuxième aspect du mariage qui l'emportait haut la main. Et le pire, pour Charlotte, se nommait la « douce rêverie » de son cher et tendre. Au début, son esprit lunaire qui semblait évoluer dans un autre monde l'avait attirée. Il était différent, les yeux vagabondant vers des galaxies lointaines, inaccessibles au commun des mortels. Elle s'initierait à ses voyages intérieurs, lui montrerait peut-être des chemins inexplorés qu'il n'aurait pu découvrir sans elle. Ce programme exigerait des efforts car Charlotte était bien ancrée dans le monde terrestre et tout dérivatif lui semblait impossible. Mais l'amour fait des miracles...

Au bout d'une année, elle dut se rendre à l'évidence : elle n'y arriverait pas. Elle s'était amourachée d'un doux dingue qui vivait sur une autre planète, entouré d'êtres invisibles qui l'avaient bel et bien accaparé et qui lui dictaient des dessins totalement incompréhensibles pour son esprit cartésien. Depuis trois ans qu'il travaillait à l'Office des H.L.M., Henri semblait être habité. À peine rentré, il s'installait devant sa feuille de papier et... Charlotte ne trouvait pas de mot pour qualifier l'attitude de son époux. Quelqu'un de prosaïque aurait dit bâiller aux corneilles, ne rien faire. Elle, elle pensait « perdre son temps ». Son mari perdait son temps à rêvasser devant sa feuille au lieu de s'occuper d'elle et de lui faire un enfant.

Cinq ans de mariage et toujours pas d'enfant. Dans le quartier, les gens commençaient à jaser. On la saluait toujours avec autant de sympathie mais elle se rendait bien compte que les conversations s'arrêtaient lorsqu'elle apparaissait et qu'elles reprenaient quand elle partait. Inutile de lire dans les pensées pour deviner ce qui se disait : « un couple jeune et beau comme celui-là et pas encore d'enfant, ce n'est pas bien normal. C'est vrai que l'époux est un peu bizarre, toujours dans la lune. Il paraît qu'il n'honore pas souvent sa femme, à croire même qu'il ne peut pas... Enfin, vous me comprenez... ! ».

C'est vrai que charlotte se sentait délaissée mais elle savait qu'Henri était fidèle. Il rentrait toujours ponctuellement. Son travail n'exigeait pas de participer à des réunions tardives et il n'inventait pas de prétextes pour accumuler des heures supplémentaires. D'ailleurs, le patron n'aimait pas les payer et les récupérations trop nombreuses étaient mal vues de son chef de service. Il ne ressortait jamais le soir sans Charlotte pour une raison ou pour une autre. En fait, Charlotte avait dû se rendre à l'évidence : Henri n'était pas intéressé par le sexe, il avait d'autres préoccupations en tête.

Et voilà qu'il lui demandait de garder un chien ! Il aurait été petit, elle l'aurait accepté. Elle s'en serait occupée comme s'il avait été son enfant mais il était énorme avec des poils partout qu'il perdait pour un oui ou pour un non. À tout bout de champ, elle en ramassait des touffes entières et sa moquette blanchissait à vue d'œil.

Depuis son arrivée chez Henri, Otello déprimait. L'ambiance qui régnait là relevait

d’un défi : ne pas sombrer dans un coma dépassé. Lui, ses yeux avaient perdu toute signification objective. Ils ne reflétaient rien de véritablement humain. Ni haine, ni colère, ni tendresse ne passaient dans le regard d’Henri. Il n’évoquait pas de sentiment particulier. Impossible de lire dedans pour savoir quel comportement adopter. Caruso avait les yeux très expressifs. Ils pouvaient devenir des boules de feu qui vous brûlaient sur place. À ce moment-là, le chien baissait la tête et s’en allait vite dans son coin en attendant que la tempête se calme. Elle se calmait rapidement. Son maître était un sanguin, un fougueux du verbe qui déchargeait sa colère en devenant volubile. L’orage passé, ses yeux retrouvaient leur sérénité. Mais là, rien. Henri semblait ailleurs.

Elle, c’était le genre « pas touche, couché, reste là ! ». Impossible de faire un pas derrière elle pour occuper son temps. Henri parti sans avoir embrassé sa femme, elle s’attaquait aux poussières. Cette femme était obsédée par la propreté. Tous les jours, elle astiquait les meubles, passait la serpillière. L’aspirateur vrombissait à heure fixe, avalait les milliers d’acariens qui pullulaient à l’intérieur de la moquette. C’est du moins ce qu’elle affirmait à elle-même parce qu’elle parlait toute seule sans deviner qu’Otello comprenait tout ce qu’elle disait. Le chien savait qu’un humain est capable de tout lorsqu’il n’y a pas de témoin. Caruso aussi marmonnait dans ses dents des vindictes contre la société des gros ou des petits malfrats qui lui pourrissaient la vie. Les mots étaient, bien souvent, mâchés donc incompréhensibles mais Otello avait la certitude que son maître ne s’adressait pas à lui. Le ton était différent. Un ordre était émis clairement, en détachant chaque syllabe. Ils ressemblaient à des mots répertoriés dans la mémoire du chien pour le faire obéir.

Charlotte, elle, voulait se rassurer, se persuader que le fait de passer l’aspirateur était un acte utile à la vie de son ménage, qu’il était un gage de sa bonne volonté à participer au couple qu’elle formait avec Henri. Elle aurait bien aimé qu’il lui fasse des compliments sur la propreté de l’appartement ou sur autre chose mais jamais ses lèvres n’en émettaient. Elles restaient herméti-quement closes à toute considération terre à terre.

Les lèvres de Charlotte lançaient des ordres continuels à Otello. Il ne pouvait pas faire un pas sans en recevoir un et c’était toujours pour l’empêcher de bouger le bout de sa papatte. À peine esquissait-il le moindre geste qu’elle levait le bras et qu’elle pointait le doigt en direction de son coin qui lui était réservé. Pour se dégourdir, il essayait bien de se tourner plusieurs fois de suite sur lui-même mais tant qu’il n’était pas posé, le doigt gardait le même sens. Et puis, au bout de trois tours complets, la tête du chien commençait à tourner. Alors, il s’effondrait sur sa couche.

Charlotte marmonnait et Otello s’ennuyait. Il se demandait combien de temps sa quarantaine durerait et pourquoi son maître s’était séparé de lui. Si c’était pour le réfrigérateur, la punition était sévère et même injuste. Elle était disproportionnée à la faute. Caruso ne l’aimait plus mais de là à le placer en famille d’accueil... Il avait fait fort, très fort.

Les seuls moments où Otello s’amusait, c’était lorsqu’il était seul dans l’appartement. Henri était à l’Office des H.L.M., Charlotte était sortie faire des emplettes,

comme elle disait.

- Otello, sois bien sage ! Je vais faire des emplettes.

Là, il savait qu'il était tranquille pour quelques heures. Alors, il s'était mis à fouiner. Proprement. Pas question de se faire surprendre. La S.P.A., il préférait l'éviter. Si Charlotte s'apercevait qu'il fouillait dans les armoires pendant ses absences, il était bon pour le mouroir aux animaux.

La cuisine ne présentait aucun intérêt. La nourriture qu'on lui servait était bonne et en quantité suffisante. Charlotte faisait sa mine dégoûtée lorsqu'elle ouvrait sa boite de pâtée mais Otello évitait de la regarder à ce moment-là. Lui, son Canigou, il appréciait.

Le salon était envahi de livres et de CD qui ne l'intéressaient pas. Beaucoup de manuels d'architecture et de biographies d'artistes du bâtiment côtoyaient des disques de jazz ou de pop des années soixante-dix. Pas de Verdi, c'était déjà ça !

La salle de bains ne l'excitait pas beaucoup non plus. Il avait grimpé dedans pour s'amuser avec les robinets mais ceux-ci s'étaient révélés posséder un mécanisme trop complexe pour qu'il puisse les manipuler. Quant aux robes de chambre, il n'avait pas réussi à s'enrouler dedans. Elles étaient suspendues trop en hauteur.

Par contre, la chambre recelait des trésors olfactifs qu'Otello ne dédaignait pas. Ils étaient même devenus, au fil du temps, une drogue. Dès qu'il était seul, il se précipitait dans la chambre et reniflait. Ses narines frétillaient de plaisir et de contentement. Il aurait passé des heures à s'imprégner des odeurs qui l'inondaient. Les draps du lit exhalaient les parfums mélangés de ses deux maîtres provisoires. Henri et Charlotte sentaient toujours bon l'eau de toilette de grande marque. Les draps en recueillaient les effluves et les restituaient en longues fragrances infinies dont Otello se repaissait.

La grande armoire avait révélé des secrets. Rares étaient les occasions pour le chien d'y fureter car Charlotte la refermait toujours soigneusement derrière elle mais parfois, elle oubliait. Ces jours-là, Otello frémissait de la narine. Les vêtements bien alignés dans la penderie conservaient longtemps l'odeur de la lessive ou du pressing. Otello ne se lassait pas de fouiner à l'intérieur, allant même jusqu'à mettre son museau dans les poches mais elles étaient toujours vides.

Mais surtout, ce qui excitait la curiosité du chien était une petite cassette. Elle était tout au fond de l'armoire et elle était toujours fermée. On aurait dit qu'on l'avait mise là exprès, comme pour la cacher. Otello ne parvenait pas à l'ouvrir. Il avait vite compris que ce qui la bloquait était une serrure de métal qu'il n'arrivait pas à relever. À plusieurs reprises, il avait essayé avec sa patte mais sa position de face l'empêchait d'avoir une bonne prise. Il fallait la prendre à revers et pour cela, monter sur la cassette. Otello avait besoin de plus de place qu'il n'en avait pour exécuter cette manœuvre. Il regretta de ne pas être un Chihuahua mais sa stature d'épagneul en imposait. Il fallait donc la tirer plus devant. C'est ce qu'il fit en évitant de trop la griffer. Quand elle fut suffisamment tirée, il grimpa dessus. Il se mit en devoir d'attraper la serrure et après quelques tentatives infructueuses, ses efforts furent couronnés de succès. Il suffisait maintenant de pousser le couvercle vers le haut après être redescendu.

Otello fut un peu déçu par sa trouvaille. La cassette ne contenait qu'une longue cape noire. Rien de bien affriolant pour le nez d'un chien mais il décida de fêter ça quand même en se faufilant dessous. Il poursuivit ses recherches et finit par découvrir un masque. Son museau s'en habilla et l'élastique se coinça entre ses deux oreilles. Plus moyen de s'en dépatouiller. Le masque s'était mis de travers et il ne voyait plus grand-chose. Il se mit à tourner la tête dans tous les sens pour le faire tomber mais, malgré tous ses efforts, le masque resta accroché. Soudain, il sauta sur le lit et recommença ses tourniquets. Il allait bien finir par se débarrasser de ses machins qui l'aveuglaient maintenant totalement !

C'est juste à ce moment-là que Charlotte rentra. Elle appela le chien qui ne répondit pas. Elle traversa les pièces de l'appartement pour le chercher et finit par la chambre. Elle qui ne se savait pas cardiaque, sentit son cœur défaillir à la vue du masque de Scream qui gigotait sur le lit.

CHAPITRE 18

On était à quinze jours des élections municipales. Les sondages démontraient l'impatience des grenoblois à ce que l'affaire des H.L.M. se règle au plus vite. Sinon, les têtes allaient tomber. La gauche et la droite étaient au coude à coude dans la ligne droite de l'avenue Marcelin Berthelot qui aboutissait, comme par hasard, au parc Mistral. Là, s'élevait, majestueuse et fière, la mairie, lieu des convoitises sexennales. Dans cette immense tour posée sur un socle, les uns supputaient les chances des autres, se voyaient déjà changeant la couleur des papiers peints, réinventaient Grenoble du haut de leur

bureau en refusant de ne mettre jamais les pieds dans les quartiers « sensibles » de la ville que contraints et protégés par une horde de policiers et de journalistes. Au plus tôt, de toutes façons, dans cinq ans, histoire de se refaire une santé politique avant les échéances suivantes.

La santé de Caruso, elle, était au plus bas dans les sondages. Celui publié par le Dauphiné Libéré était éloquent: l'opinion publique réclamait la tête de l'inspecteur. La photo de celle de Hippolyte Leguen à la une du journal local avait fait sensation. La police était sommée de faire le ménage chez elle et au plus vite.

La photo fut reprise par tous les quotidiens parisiens et la presse à sensation avec ce titre unanime : « L'Office des morts sonne le glas des H.L.M. grenoblois ». Les articles se terminaient par cette exhortation frappée du bon sens : « Enfermés les tous mais arrêtez-le ! ».

Caruso persistait à nier sa responsabilité dans l'assassinat du directeur. Un concours de circonstances malheureux, une envie pressante, une porte mal fermée, l'oubli du téléphone portable sur la table, tout cela était dû à un enchaînement redoutable. La mauvaise chance s'acharnait décidément sur lui.

La preuve : son chien se mettait de la partie, il jouait les squelettes. Non seulement l'inspecteur l'avait éloigné pour qu'il reste en vie car le tueur n'aurait pas fait grand cas de lui mais voilà qu'il imitait les fantômes et tuait à son tour. Charlotte n'avait pas résisté à la surprise de voir voltiger au-dessus de son lit une tête de mort. Elle s'était effondrée sur place, son cœur ayant déclaré forfait. Henri avait immédiatement téléphoné à Caruso qu'il pouvait récupérer son « sale cabot, les deux faisant la paire ».

Otello avait compris qu'il avait commis la plus grosse bêtise de sa vie et que son maître ne lui pardonnerait pas. Il allait devoir dénoncer le coupable sinon il se retrouverait soit au mouroir, soit à la morgue piqué par le vétérinaire.

En venant le chercher, Caruso avait sa tête des mauvais jours. Une tête qui branle sur sa base, qui ne tient plus très bien sur son tronc. Une tête qui, à tout moment, est susceptible de retrouver son autonomie et de dire adieu à la vie. Un calamar est capable de vivre neuf ou dix jours sans sa tête; passé ce délai, il meurt de faim. Un inspecteur de police mourrait instantanément, ne serait-ce que vaincu par la douleur effroyable de la décapitation. Les victimes de la Révolution Française avaient expérimenté cette vérité en leur temps, Caruso ne se sentait pas le goût de prouver le contraire. Mieux valait donc ne pas taquiner son maître et se faire le plus invisible possible.

Aucun jappement de bonheur ne sortit de la gueule d'Otello lorsque l'inspecteur lui mit son collier et l'emmena. De même, sa queue resta immobile entre ses pattes. Il essaya de rentrer ses griffes pour faire le minimum de bruit mais la nature n'avait pas prévu qu'un chien se mit dans l'esprit de se prendre pour un chat, aussi n'y parvint-il pas. Lorsqu'il atteignit le trottoir, les passants jetèrent un regard étonné vers ce chien qui semblait marcher sur des œufs tant ses pas étaient allégés et aériens.

Otello monta sans broncher à l'arrière du véhicule, place que le doigt silencieux de Caruso lui avait indiqué de façon impérative. La voiture démarra.

L'appartement d'Henri se situait au fin fond du Cours Berriat, à l'autre bout de la ville. Là, où le tueur avait envoyé Pinçon pour tuer tranquillement Toussaint Laventure. Et là, Otello avait déniché l'accoutrement d'un tueur en série de cinéma. Hasard ou providence ? L'occupant s'était défendu en se disant amateur de films d'horreur. Sa vidéothèque que Caruso avait compulsée attentivement était abondamment fournie en titres évocateurs : La Maison de l'horreur, Fog, Evil dead et bien entendu, l'indispensable Massacre à la tronçon-neuse. Un amateur de sang n'est pas forcément un sanguinaire. Le logement d'Henri était donc une impasse.

La voiture de police quitta sa place de stationnement et prit la direction de l'Île Verte. L'inspecteur avait décidé de rejoindre son bureau. Elle remonta péniblement le Cours Berriat jusqu'à la rue Thiers, la circulation étant très dense à cette heure de la matinée. Otello s'était pelotonné sous sa banquette et organisait dans sa tête une opération de survie. Si la voiture ne s'arrêtait pas devant l'immeuble de la police, une fois la porte ouverte, il allait se carapater vite fait, bien fait et s'évanouir dans la nature avant que son maître n'attrape sa laisse. Plutôt mourir de faim que de trépasser d'une piquouse. Il était contre la peine de mort aussi bien pour les humains que pour les animaux. S'il avait été américain, il aurait dévoré tout cru la jambe de Georges W. Bush pour le convaincre d'abolir cette ignominie humaine. L'euthanasie ne le concernait pas : il n'était ni malade, ni fou. Il se nourrirait d'expédients trouvés dans les poubelles et se ferait adopter par un sans-logis fixe qu'il réchaufferait de son corps la nuit. Son maître ne lancerait pas un avis de recherche, trop content d'en être débarrassé.

Au feu rouge, une voiture bleu nuit se plaça à côté de celle de l'inspecteur. Celui-ci ne fit pas attention à elle. Il était plus préoccupé par le passager qui se terrait à l'arrière de son véhicule que par les aléas de la circulation. Qu'allait-il faire de son chien : irait-il directement le porter chez le médecin légiste ou allait-il lui donner quelques jours de sursis ? Il n'arrivait pas à se décider. Caruso regardait droit devant lui lorsqu'il fut éblouit par un éclair de soleil. Instinctivement, il se tourna dans la direction d'où provenait le reflet. Il venait de la voiture d'à côté. Juste au même moment, le feu vira au vert et le visage de Caruso au cramoisi. Ce type dont il n'avait pas vu les traits était le tueur. Il en était persuadé. Il n'était même pas certain que ce fut un homme. Il avait les cheveux courts certes mais cela ne voulait rien dire, de nos jours. Beaucoup de femmes sont coiffées comme des garçons, de dos impossible de les affubler d'un sexe précis. Il fallait le dévisager pour s'en rendre compte.

Il allait foutre le camp et jamais il ne le retrouverait. La voiture bleue démarra en trombe et fonça droit devant elle. Caruso la poursuivit. Au carrefour suivant, elle serait obligée de ralentir et il allait sauter de la voiture, bondir sur le chauffeur et lui passer les menottes.

Au feu suivant, elle s'engagea rue Béranger, une petite rue qui menait place Victor Hugo, en plein centre ville. Malgré le feu rouge, elle ne ralentit pas. Caruso réussit à ne pas perdre le contact avec elle, en brûlant le feu. Une voiture qui venait sur sa droite fit crisser ses pneus pour l'éviter et klaxonna comme un malade. Sans se retourner, il entendit derrière lui des bruits de tôles froissées. Un carambolage venait de se produire.

Devant, la voiture bleue était parvenue place Victor Hugo. Il était dix heures du matin. Les grenobloises faisaient leurs courses dans les rues piétonnes. Si elle y rentrait, c'était le carnage assuré. La voiture bleue fit une première fois le tour de la place, elle fonçait à plus de cent kilomètres à l'heure. Caruso, derrière, tentait de la suivre en évitant les passants et les voitures bloquées au feu à la queue leu leu. Il frémit en pensant que si elle continuait droit devant elle, les piétons deviendraient de ridicules quilles soumises au bon vouloir de leur destin. Heureusement, elle vira brusquement à gauche et se cala sur la file de droite, réservée au bus.

Au feu suivant, elle tourna de nouveau à gauche et emprunta la voie réservée au tramway. Caruso en vit un déboucher de l'avenue Alsace-Lorraine et, à son rythme régulier, approcher de la place. Il était bondé. Le choc frontal était inévitable. L'inspecteur mit son gyrophare sur le toit de sa voiture et la sirène hurla. Il avait fait ça pour alerter le traminot sur le danger qui allait le percuter à toute vitesse. Le tramway freina si brutalement dans un déluge de crissements de pneus et d'acier que les passagers à l'intérieur se retrouvèrent tous au sol, stupéfaits et effrayés. La voiture du tueur braqua d'un coup sec vers sa gauche et cogna violemment son aile avant droite contre le tramway. Sa portière resta accrochée au tram. Elle continua sa route malgré tout et monta sur le trottoir désert.

Les gens ébahis s'étaient réfugiés dans les rues adjacentes et regardaient ce dingue pourchassé par une voiture de police. Toutes les deux tournaient maintenant en rond. Elles firent trois fois le tour de la place Victor Hugo sans que Caruso parvienne à se rapprocher.

À un moment, la voiture bleue prit la rue Lamartine et s'enfonça à contresens dans le cours La Fontaine. Elle évita de justesse plusieurs automobiles en roulant sur le trottoir et s'engouffra boulevard Agutte Sembat. La voie réservée aux bus lui donna du champ libre. Caruso, pour ne pas se laisser distancer, appuya sur le champignon. Sa voiture fit une embardée et repartit de plus belle.

À l'arrière, Otello avait réussi à sortir de sa cachette et il avait les deux pattes avant posées sur le siège. Il se demandait si son maître était subitement devenu la proie de tendances suicidaires ou s'il se croyait dans Taxi 3, dès fois que le metteur en scène serait dans le secteur. Les rues défilaient de plus en plus vite et Otello se mit à hurler plus fort que la sirène. Pourquoi Caruso n'appelait-il pas à l'aide avec son téléphone de voiture ? Il était relié directement au PC, il lui suffisait de parler dedans sans quitter son volant des mains. Le PC allait l'entendre lui, foi de chien de policier ! Au bout d'une minute, le téléphone grésilla et une voix finit par se faire entendre :

- Caruso, c'est quoi tout ce vacarme ? Vous vous croyez à l'opéra ?

- Vous inquiétez pas, Dupond ! J'ai la situation bien en mains. Vous pouvez vous rendormir.

L'inspecteur Caruso faisait de cette course-poursuite une affaire personnelle.

La voiture du tueur s'engouffra boulevard maréchal Lyautey, toujours dans le couloir du bus. Caruso n'arrivait pas à le rattraper. Dire que quelques années auparavant,

les flics trottinaient à cheval en semant des crottes comme le petit Poucet disséminait des cailloux pour retrouver son chemin. Heureusement, la mairie avait compris que les voleurs ne disputaient pas le tiercé dominical mais une course de formule 1. Les bourrins avaient réintégré leur haras et la police municipale récupéré ses chevaux vapeur.

Le dingue n'avait pas d'autre choix que de remonter l'avenue Berthelot en longeant la ligne de tramway. Il allait droit vers Grand-Place et l'Office des H.L.M. Caruso se concentra sur sa conduite pour tenter de le rattraper et l'obliger à stopper sa course folle. La plaisanterie avait assez duré. Pour le moment, il n'y avait pas eu de morts mais c'était un miracle. Les deux voitures traversèrent le boulevard Joffre à tout berzingue, dans un déluge de crissements de pneus et de sirène tonitruante. En croisant l'avenue Albert 1er de Belgique, la voiture du tueur accrocha le trottoir et se retrouva en travers de la chaussée. Caruso crut qu'il avait gagné mais la dextérité incroyable du conducteur la remit dans le sens de la marche et la course-poursuite redémarra sur les chapeaux de roues.

Le tueur ne faisait plus attention à rien. Il était obsédé par une seule idée : échapper à Caruso qu'il ne parvenait pas à lâcher. Sa provocation tournait à son désavantage et fuir était la seule solution. Ce maudit soleil avait frappé ses mains métalliques et avait éveillé les soupçons de l'inspecteur. Impossible de retourner à l'Office des H.L.M. Il ne pouvait plus que se cacher.

Ils arrivèrent à hauteur de l'externat Notre-Dame, tout près de la Maison de la Culture. Caruso regarda ses abords et vit qu'aucun enfant n'attendait à l'extérieur. C'était maintenant ou jamais. Il doubla la voiture bleue à droite et lui fit une queue de poisson parfaitement maîtrisée. Malgré les efforts de son chauffeur, elle se retrouva coincée contre la balustrade qui séparait la zone réservée aux piétons de celle empruntée par les cyclistes et le tramway. Ils étaient tous les deux sur les rails. Le tueur crut pouvoir dégager sa voiture en défonçant la balustrade mais il partit s'encastrer dans la grille de l'entrée de l'école.

Caruso se précipita hors de sa voiture et se rua vers le tueur, suivi de près par Otello. Le chien fut plus rapide que son maître et arriva le premier. Au moment où le tueur dégainait son arme. Celui-ci visa l'inspecteur et tira. Otello, interposé entre les deux, sauta et reçut la balle au milieu du flanc. Il s'écroula au pied de son maître.

Le tueur profita du désarroi de Caruso pour s'enfuir à toutes jambes.

CHAPITRE 19

Le tueur tourna le coin de la rue. Il avait hâte de quitter cet endroit et de retrouver un peu de tranquillité. Il pressa le pas car la foule des curieux commençait à remonter vers le lieu de l'accident et il voulait éviter de se faire remarquer. Quelqu'un qui ne suit pas le courant normal est forcément suspect aux yeux des autres. Il y a toujours quelqu'un de plus perspicace, prêt à dénoncer la moindre bizarrerie. Le bouche à oreille faisait déjà pleinement son office et les trottoirs se noircissaient de monde. Le fracas quand sa voiture avait percuté le mur de l'école avait été tel qu'il était étonné d'être toujours en vie mais ce bruit assourdissant avait surtout alerté les gens du voisinage. Ils avaient déjà dû téléphoner aux flics.

Le Chemin de Gordes, la rue dans laquelle il marchait maintenant, était calme. Personne ne courait vers l'école. Il ralentit son allure et se mit à gamberger. Ce qu'il venait de vivre était la pire chose qui pouvait lui arriver. Abattre de sang-froid le chien d'un inspecteur était de la pure provocation. Son maître allait vouloir le venger et il allait le poursuivre partout où il irait. Quelle idée, il avait eue de le narguer en voiture ! Quand il avait reconnu sa voiture, Cours Berriat, il aurait dû se méfier, rester derrière lui et tourner à la première intersection. Au lieu de cela, il s'était mis en avant.

Et comble de malchance, le rayon du soleil avait frappé ses mains métalliques. Il avait attiré l'œil du policier et le déclic s'était fait dans son esprit. Le tueur avait failli se faire prendre bêtement. Il se demandait si Caruso avait tout compris ou non. De toutes façons, rien de plus facile que de remonter jusqu'à lui à partir de sa plaque minéralogique. Il n'était plus question de retourner à l'Office des H.L.M. Il était bon pour fuir cette ville le plus loin possible et même de quitter la France.

Au loin, le brouhaha s'estompait. Le ballet des sirènes de voitures de police avait cessé. Le tueur se dit que le chien était mort sur le coup et son maître devait être dans la phase de révolte. Sans doute, était-il en train de l'insulter de tous les noms et de crier vengeance. Quand l'être humain perd quelque chose ou quelqu'un, il se rend vite compte combien le « disparu » était important dans sa vie. Pour Caruso, en ce moment, c'était son chien. Auparavant, il l'aurait bien voué au diable mais maintenant, il aurait donné tout ce qu'il possédait pour le retrouver vivant. Lui, quand il avait retiré ses mains sanguinolentes de la mâchoire de la moissonneuse-batteuse, il aurait offert trente ans de sa vie pour les récupérer intactes, dans l'état où elles étaient une minute avant. Mais, bien sûr, cela était impossible. Elles étaient trop broyées pour qu'elles puissent servir à nouveau. Alors, il avait crié contre le destin et s'était promis de se venger.

Le jour où il avait vu le chien entrer dans son bureau le mouchoir qu'il avait perdu

dans la gueule, il avait su qu'il était devenu son ennemi numéro un. Ce mouchoir, il s'en souvenait parfaitement, il l'avait perdu dans le bureau de Laventure. Au cours de la bagarre, il avait roulé par terre et il ne s'en était plus soucié, trop préoccupé par la femme de ménage qui risquait de le surprendre. Il avait juste eu le temps de taper un mot à l'ordinateur car il était incapable d'écrire avec ses moignons et il l'avait collé sur la porte du bureau pour l'empêcher d'entrer. « Ne pas déranger. Merci. ». Et c'était le chien qui avait déniché le mouchoir et qui avait suivi sa piste. Mais pourquoi n'avait-il pas aboyé pour le dénoncer ? Il aurait pu alerter son maître qui serait accouru et l'aurait arrêté. Mais non, il s'était contenté de déposer le mouchoir à ses pieds et de s'asseoir devant lui comme s'il avait voulu lui dire qu'il n'était pas pressé mais qu'à l'heure où il l'aurait décidé, il l'enverrait en prison. Maintenant, il était mort sans avoir parlé et lui, le tueur, allait devoir calmer provisoirement ses ardeurs meurtrières.

Il avait atteint l'avenue Jean Perrot. Elle était parallèle à l'avenue Marcelin Berthelot, où avait eu lieu le drame. Il allait prendre l'avenue Malherbe et rentrer chez lui. Ce soir, le flic était inoffensif. Ce ne serait que demain qu'il deviendrait dangereux. Cette nuit serait la dernière qu'il passerait chez lui.

Parvenu à la hauteur du supermarché, il tourna à droite. Il était avenue Malherbe. Il continua son chemin quelques centaines de mètres et traversa. Tout était tranquille. Aucune voiture de flic ne le cherchait. L'école maternelle qui faisait l'angle bruissait de cris d'enfants. C'était l'heure de la récréation. Un court instant, il eut envie de les regarder s'amuser mais il valait mieux ne pas se faire remarquer. Beaucoup d'enfants vivaient près de chez lui. Ils pouvaient trouver bizarre sa présence inhabituelle aux abords de l'école. Il n'avait aucune raison d'y être et n'y allait jamais. Toute sa vie, il s'était efforcé de rester dans l'ombre. Autant continuer. Dans une heure, les mères allaient venir récupérer leur progéniture et elles le reconnaîtraient. Il traversa à nouveau une rue et dépassa un monticule de terre. De l'autre côté, se trouvait sa résidence. Par chance, il ne croisa personne et put monter chez lui sans être vu.

Chez lui, il se débarrassa de ses mains métalliques. Désormais, elles lui étaient plus encombrantes qu'utiles. Un ami de son père les lui avait fabriquées après son accident. Il était forgeron et tout un tas d'objets bizarres traînaient dans son atelier. Il allait souvent s'y réfugier lorsque le vague à l'âme le prenait et qu'il ne pouvait plus supporter de regarder ses moignons. Il n'arrêtait pas de revoir la scène de l'amputation et de penser que s'il avait fait plus attention, il aurait encore ses mains. Il s'en voulait d'avoir été trop pressé pour ne pas paraître lâche aux yeux de son père. Aujourd'hui, celui-ci l'avait rejeté dans le camp des bannis et ne lui adressait plus la parole. Le fils ne lui succéderait jamais, il ne l'intéressait plus.

Dès que les cicatrices de ses moignons s'étaient refermées, il avait essayé, en cachette de ses parents, de traire les vaches. S'il réussissait, il serait encore utile à la ferme et son père le considérerait comme autrefois. Après plusieurs tentatives infructueuses, le lait avait fini par couler du pis en un jet qui lui avait semblé ridicule tellement il était minuscule, alors qu'avec ses doigts, il était long et puissant. Il allait devoir mettre un temps fou pour remplir le seau. Mais surtout, c'est le meuglement de la vache qui avait

meurtri le garçon. Avant, elle n'avait jamais manifesté de sentiment particulier lorsqu'il pressait son pis. Au contraire, il avait cru déceler dans le comportement de l'animal une certaine jouissance lorsqu'il la vidait de son lait. À son arrivée dans l'étable, elle battait l'air de la queue et semblait heureuse de le voir entrer. Lui-même, était fier de sa dextérité et prenait plaisir à manipuler le pis de la vache. Une certaine complicité silencieuse s'était instaurée entre elle et lui et les deux y trouvaient leur satisfaction. Aujourd'hui, elle vociférait, battait de la queue d'une manière hargneuse comme pour lui dire de s'en aller. Elle le refusait, faisait tout pour qu'il arrête de la traire. Les paroles de son père lui revenaient en mémoire : « comment vas-tu faire pour toucher une femme ? ». Même sa vache préférée ne voulait plus de lui. Alors, raison de plus, une inconnue.

Quand il n'en pouvait plus de ressasser ses idées moroses, il courait vers la forge et s'étourdissait des éclats de feu qui jaillissaient du marteau qui modelait l'objet. Hannibal possédait des mains puissantes qui frappaient avec précision l'endroit souhaité. Jamais le marteau ne déviait de sa trajectoire et, à force de coups répétés, un objet parfait prenait forme sous ses yeux. L'enfant pouvait passer des après-midi entiers à le regarder travailler. Il admirait son savoir-faire et sa force. Près de lui, il oubliait son malheur.

Hannibal aimait bien l'enfant. Quand il entendait son pas crisser sur les gravillons près de l'entrée de l'atelier, un sourire naissait sur ses lèvres et il tapait avec plus de vigueur sur son marteau. Cet enfant, c'était un peu le fils qu'il n'avait pas mais depuis son accident, il le voyait tous les jours. Quelle malédiction ! pensait-il, un si beau garçon devenir manchot d'une seconde à l'autre. Il trouvait méchante la réaction du père. Rejeter un fils qui venait de perdre ses mains alors qu'il aurait eu besoin de réconfort et de soutien était bien la preuve d'un esprit primaire. Lui, il l'accueillait avec jovialité et tendresse. Il essayait de le dérider et de lui faire reprendre goût à la vie. Hannibal trouvait que lorsque le garçon était là, sa façon de frapper l'objet était empreinte d'une certaine douceur. Au contraire, quand il était seul, il le façonnait avec plus de hargne et de colère. Comme si sa rage de ne pas pouvoir lui rendre ses mains passait toute entière dans le marteau.

Un jour, sous un prétexte quelconque, Hannibal prit la dimension des moignons de l'enfant. Il affirma seulement qu'il préparait une sacrée surprise et qu'elle allait révolutionner son existence. Il ne voulut pas en dire plus et n'en parla plus pendant quelques semaines. Souvent, la nuit, le garçon l'imaginait martelant à tour de bras l'objet inconnu jusqu'à lui faire prendre la forme adéquate. Le lendemain matin, il accourait à la forge mais toujours il était déçu. Rien ne semblait avoir changé. Hannibal ne sortait pas d'un tiroir le cadeau promis et lui, n'osait pas poser de questions.

Un matin, enfin, Hannibal l'attendait sur le pas de sa porte, le sourire aux lèvres. Il semblait impatient de le voir. Il lui ordonna de fermer les yeux avant d'entrer et le guida à l'intérieur de la forge. Il lui dit de tendre les bras devant lui et de ne plus bouger. Quelques instants plus tard, l'enfant sentit qu'Hannibal lui ajustait quelque chose sur ses moignons mais il ne comprit pas quoi tout de suite. Quand il rouvrit les yeux, deux mains artificielles prolongeaient ses bras. C'étaient deux espèces de pince en métal qui

s'ouvraient et se refermaient à volonté. Avec elles, l'enfant allait pouvoir prendre un objet, manger à table comme les autres, tourner les pages d'un livre sans les mouiller de salive. Avec elles, il allait retrouver une autonomie que la moissonneuse-batteuse lui avait confisquée. C'est ce qu'avait affirmé Hannibal en les lui donnant.

Pourtant, les premiers essais pour manipuler les pinces plongèrent le garçon dans un profond désarroi. Il n'y arrivait pas. Hannibal l'encourageait à essayer à nouveau et lui démontrait qu'il faisait des progrès, que son avenir se jouait là, dans l'adresse qu'il allait devoir acquérir. Lui, Hannibal, n'était pas non plus parvenu à façonner le fer du premier coup. Il lui avait fallu du temps et de la patience. Aujourd'hui, il était reconnu comme le meilleur forgeron de la région et on venait de loin pour lui demander de fabriquer des pièces. L'enfant, aussi, arriverait à se débrouiller seul. De toutes façons, il ne pouvait pas faire plus pour lui. À lui de se prendre en charge. Le garçon regardait Hannibal d'un air ébahi. Jamais, il n'avait parlé autant et d'une manière aussi autoritaire. Il s'enfuit de la forge en emportant ses mains.

Dans sa chambre, il passa huit jours à s'exercer tout seul. Les paroles d'Hannibal hantaient son esprit : « je t'ai fait le plus beau des cadeaux, je t'ai rendu tes mains ». C'est vrai que c'était un beau cadeau. Surprenant et inespéré. Il avait pensé à tout sauf à ça, bien entendu. Comment songer à retrouver quelque chose qu'on croyait définitivement perdu. Il n'y avait qu'un être très cher pour vous l'offrir. Hannibal en était un. Impossible de le décevoir. Il l'avait martelé avec amour et lui en ferait fi, maintenant ? Il ne pouvait pas lui faire ça.

Jour et nuit, il apprit à les utiliser. À l'insu de ses parents à qui il n'en parla pas, il commença à ramasser un livre tombé à terre ou à tourner délicatement les pages d'un dictionnaire. Celles de son Larousse étaient toutes jaunies, tachées par la salive ou écornées. Aucune d'entre elles n'avait échappé à l'indélicatesse de ses moignons. Le papier en était vilainement froissé. Pour constater les progrès qu'il faisait, il acheta un livre neuf et le lut sans l'abîmer. Il dut prendre d'infinies précautions pour y parvenir mais lorsqu'il tourna la dernière page, il sut qu'il avait gagné la partie. Plus jamais, il ne salirait un livre, plus jamais il ne ferait tomber des aliments hors de son assiette.

Il courut remercier Hannibal pour son merveilleux cadeau et lui montra qu'il savait l'utiliser. Et chaque jour, il améliorait ses performances et chaque jour, sa joie de vivre renaissait davantage. Mais le véritable test, c'était la vache qui le lui donnerait. Si elle ne regimbait pas pour la traite, alors ses mains de fer lui permettraient d'être un homme et de conquérir les femmes. Anxieux mais déterminé, il s'approcha d'elle et posa le seau sous son pis. Il attrapa celui-ci et commença à tirer. La bête émit un meuglement horrible en même temps qu'un liquide s'écoulait du pis. Mais au lieu d'être blanc comme du lait, il était rouge comme du sang. La bête saignait. Épouvanté par ce qu'il venait de faire, il s'enfuit aussi loin qu'il le put. Malgré toutes les recherches effectuées par ses parents, Hannibal et la police, il resta introuvable. Ce n'est que huit jours plus tard qu'il réapparut à la ferme, affamé et désespéré.

Ce n'est qu'après avoir emménagé là où il était maintenant qu'il avait décidé que ses mains de fer lui servirait à semer la mort. Le temps et les désillusions avaient fait leur

œuvre et Hannibal était loin. La pince gauche empoignait le revolver tandis que la droite appuyait sur la gâchette. À bout portant, le coup ne pouvait que faire mouche. Il valait mieux pour lui tuer du premier coup, pendant qu'il conservait toute sa lucidité et son calme, parce qu'en cas de second tir, il était susceptible de s'énerver, de perdre le peu de moyens qu'il avait et la victime aurait eu tout le loisir de détaler à toutes jambes.

Il avait passé de longs week-ends à visionner des films noirs pour étudier la meilleure manière de tenir le revolver en main, les différentes réactions de la victime. Il avait acheté un engin léger, maniable, avait conçu lui-même le harnachement et s'était entraîné sur des cibles de carton-pâte qui figuraient un corps humain afin de s'exercer à viser en plein cœur. La suite n'était plus que routine. La police n'y voyait que du feu et lui, bénéficiait d'un a priori favorable. C'était bien la première fois que son handicap lui permettait d'être bien vu. Juste retour des choses.

Les flics sont toujours démunis lorsqu'ils se heurtent à un tueur qui déjoue les archétypes auxquels ils sont habitués. Il leur faut un certain temps pour faire travailler leur imagination et dérouter leur esprit vers des chemins non balisés. Il tirait parti de cette lenteur pour exécuter ceux qui se dressaient devant lui et qui lui barraient la route. Ce poste de directeur, il l'aurait voulu. Il aurait bien voulu s'asseoir dans son fauteuil et mener son petit monde d'une main de fer. Pour y parvenir, il était prêt à éliminer la terre entière. Il n'avait de toutes façons, rien à perdre. Dans le sang de ses mains, il avait noyé toutes ses illusions. Cela faisait trente ans maintenant. Combien d'années encore devrait-il subir le regard étonné et compatissant des autres sans être capable de se révolter contre le destin qui l'avait mis de côté ? Pourquoi acceptait-il ce jeu blessant de l'opprimé, du diminué physique qu'on se permet de détailler dans la rue, sur lequel on détourne les yeux pour mieux le renvoyer à sa différence ? Au début, il avait cru que la partie s'équilibrerait, qu'il marquerait des points, qu'on le considérerait comme un joueur normal mais petit à petit, il s'était rendu à l'évidence : jamais, il ne gagnerait ; toujours, il serait obligé de lutter pour grappiller quelques avantages. C'est uniquement grâce à la force de son intelligence et à sa facilité d'adaptation à l'environnement qu'il était parvenu là où il était. Il n'avait bénéficié d'aucune aide, d'aucun appui comme beaucoup d'autres. Il s'était forgé, au fil des épreuves, une âme, non pas insensible mais apte à transformer les échecs en victoires car ses succès, il ne les devait qu'à lui-même et c'est ce qui le consolait finalement le plus : ne pas avoir à dire merci.

Depuis qu'il tuait, il ressentait cependant de plus en plus une certaine lassitude, une vanité à se débarrasser d'innocents, uniquement coupables d'avoir été élus alors que lui ne l'était jamais. Quand il revenait de ses meurtres, face à Esméralda, il se demandait à quoi rimait la tuerie qu'il venait d'accomplir, où cela le menait-il ? Tôt ou tard, il s'arrêterait soit de lui-même, épuisé par un espoir qui s'amenuisait sans cesse, soit parce que la police finirait par comprendre son manège.

Depuis le début, Esméralda ignorait qu'elle était son égérie, qu'il assassinait dans le but inavoué de gommer l'impuissance qui le minait. Cette incapacité à aimer dont il accusait ses mains alors qu'elle provenait de sa tête, de son cœur qui s'emmurait chaque jour davantage le tuait plus sûrement qu'un coup de revolver qui l'aurait fait moins

souffrir. Esméralda ne le regardait même pas lorsqu'elle le croisait dans la cour ; ce n'étaient pas quelques meurtres de plus qui lui feraient lever les yeux vers lui ni qui lui offriraient le poste de directeur.

Ces meurtres représentaient en réalité, pour lui, la seule manière de crier aux autres qu'il n'était pas que le manchot qu'ils croisaient tous les jours mais également un être fait de chair et de sang, pétri de vie et de tendresse. Leur attitude envers lui avait détourné ces sentiments en une haine contre le genre humain et ils en étaient seuls responsables.

Il leva les yeux vers la fenêtre d'en face. Sa dernière nuit il voulait la passer avec son Esméralda. Il la vit, fidèle à son poste d'observation. Les étoiles, toujours les étoiles mais lui, il n'avait jamais droit à un regard même furtif. C'était trop injuste, à la fin. Il était certain qu'elle ignorait totalement son existence, qu'elle ne savait pas qu'il la désirait si fort que de plus en plus souvent, la nuit, il devait se retenir pour ne pas labourer avec ses mains de fer la peau de son bas-ventre et s'émasculer d'un coup de griffe.

Il fallait en finir avec cette envie stupide qui montait à nouveau en lui. Il fit un pari avec le destin : si la fille jetait un œil vers lui, il mettrait à exécution le cauchemar de l'autre nuit ; si ses yeux l'effaçaient de sa vie, il ferait couler son propre sang.

Il lui donna cinq minutes pour décider. Dans cinq minutes, il ou elle ne serait plus de ce monde. Il débuta mentalement le compte à rebours. Esméralda regardait toujours vers les étoiles, comme subjuguée par quelque chose d'invisible qui l'empêchait de bouger. Cette fille devait être tombée du ciel et passait ses nuits à le regretter. Certains comptent les moutons pour s'endormir, elle, elle dénombrait les étoiles sans trouver le sommeil. À cette heure, elles n'étaient pas encore levées, mais elle attendait que le soleil se couche pour les voir apparaître une par une au firmament.

Il en était arrivé à cent vingt secondes et elle ressemblait toujours à une statue de marbre. Elle lui faisait penser aux œuvres de Giacometti qui figuraient des femmes élancées et sèches, figées dans des implorations célestes. Qu'implorait-elle ? Priait-elle pour réussir ses examens, se remémorait-elle son enfance ou demandait-elle de mourir vieille, le corps vibrant de plaisirs secrets? Impossible de deviner si elle écoutait de la musique ou si elle se laissait envahir par les bruits extérieurs de la rue toute proche. Cette fille était une énigme vivante qu'il n'arriverait jamais à élucider.

À une minute de la fin du décompte, elle avait fait des yeux le tour de la cour. Il s'était repris à espérer pouvoir survivre à ce coup de poker insensé. Il s'était vu baignant dans une mare de sang, étendu par terre. Il sentait son ventre se vider petit à petit, le fer de sa main ayant stoppé entre ses jambes sa course folle. Il l'avait laissé là comme un sceptre est censé marquer un territoire. Il aurait aimé qu'on le découvre ainsi, abject et humilié. Uniquement, pour exister dans la mémoire de quelqu'un.

Pour échapper à cette mort atroce, il tentait de l'attirer mentalement, de l'influencer à distance. Il aurait pu capter son regard en effectuant des gestes énormes, en tapant à la vitre, en vociférant. Mais il serait entré dans le jeu pipé des hommes qui gagnent en trafiquant les cartes ou les dés. Son destin ne lui appartenait plus désormais,

il était tout entier à la merci de cette fille nue et belle. Alors, il restait là, aussi inerte qu'elle, fixant désespérément son regard pour l'apercevoir se poser enfin sur elle.

Ce fut quand il se crut perdu que la lumière verte de ses yeux l'illumina d'une vie nouvelle. Elle le découvrit, surprise d'être vue et se retira à peine de la fenêtre.

Il décida qu'il allait la tuer.

CHAPITRE 20

Le tueur pouvait bien zigouiller les six milliards de terriens, Caruso s'en fichait. Il

pouvait bien partir se cacher à l'autre bout du monde, il n'était pas question de courir après lui. Otello venait de se sacrifier pour lui, plus rien d'autre ne comptait. Son chien avait été plus rapide que lui. Il avait intercepté la balle qui lui était destinée. Lui, l'inspecteur de police Joseph Caruso, chargé de réprimer la délinquance, confronté depuis quinze ans à toutes sortes de danger, venait d'être sauvé par son compagnon à quatre pattes. Un acte héroïque que peu d'humains sont capables d'offrir et qu'un épagneul venait de faire.

Otello gisait sur le trottoir, couché sur le côté. Il ne bougeait plus. Il haletait faiblement. Une légère respiration soulevait sa poitrine comme si la vie hésitait entre se battre ou abandonner et qu'elle donnait le choix au maître. Le chien avait fait ce qu'il devait faire, à l'homme de le prendre en charge, de décider. Caruso avait bouché le trou provoqué par la balle. Le sang ne coulait plus. Il fallait emmener d'urgence Otello chez un vétérinaire pour extraire la balle et refermer la plaie.

Un attroupement s'était formé autour d'eux. Chacun y allait de son commentaire. Les témoins racontaient la course-poursuite, le dépassement effectué par la voiture de police, son freinage brutal pour bloquer la voiture bleue, la sortie du tueur. Il avait dégainé son arme avec une rapidité incroyable et visé le chien sans une once d'hésitation. Certains affirmaient qu'en tirant, il avait dit :

- Chose promise, chose due !

Ils n'avaient pas compris ce que cette phrase signifiait.

Les collègues de Caruso étaient arrivés sur place, alertés par le traminot qui ne pouvait plus passer. La voiture de l'inspecteur bloquait les rails de la ligne A reliant Fontaine La Poya à Echirolles Denis Papin. Les passagers étaient descendus à l'arrêt Maison de la Culture et s'étaient amassés autour des deux voitures pour voir ce qui se passait. Un chien en train d'agoniser, il ne fallait pas manquer ça. Les policiers tentaient de les empêcher d'avancer mais avec beaucoup de difficultés. Ils formaient un cordon de sécurité qui résistait tant bien que mal aux assauts de la foule des curieux. Mais ils commençaient à lâcher prise.

Quand Caruso avait entendu hurler au loin la sirène de la voiture de police, il avait poussé un ouf de soulagement. Il allait être secouru. Elle allait les emmener, lui et Otello chez un vétérinaire. Il en connaissait un avenue La Bruyère, à deux pas de là. Il avait enveloppé le chien dans une couverture qu'il avait toujours dans le coffre de sa voiture et l'avait pris dans ses bras. Il était sorti du cercle formé par les badauds et attendait la voiture au milieu de la chaussée. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, il fut surpris de découvrir à l'intérieur Dutilleul et Pinçon. Dutilleul conduisait. Caruso aboya ses ordres à Pinçon :

- Appelle les gars de l'Identité judiciaire, il me faut les empreintes digitales de ce salaud ! N'oublie pas le numéro de la plaque minéralogique. Si le chien meurt, je me le fais !

Pinçon regarda d'un œil désespéré Otello. Il respirait de plus en plus faiblement. Il ne donnait pas cher de la peau du salopard qui avait fait ça et crispa les poings. Il estimait qu'assassiner un chien était un acte de lâcheté pure et il haïssait par-dessus tout les lâches qui s'attaquaient aux plus faibles. Le tueur avait commis son ultime erreur et il allait la payer cher.

Caruso monta dans la voiture qui démarra en trombe. Dutilleul connaissait par cœur les rues de Grenoble et il savait très exactement où habitait le vétérinaire. Dans deux minutes, ils y seraient. Son chef tenait Otello sur ses genoux et sa main caressait doucement la fourrure maculée de sang de son chien. Il ne dit pas un mot durant tout le trajet. Dutilleul ne se souvenait pas l'avoir vu comme ça : les yeux pensifs fixaient un point invisible, ses lèvres remuaient involontairement, semblant marmonner une prière inaudible, sa main mettait dans son geste toute la tendresse qu'il ressentait à cet instant précis. Dutilleul comprit que son chef était tout entier dans l'attente d'un malheur indicible qui allait s'abattre sur lui et que si cela arrivait, il mettrait toute la ville à feu et à sang pour retrouver le coupable.

À peine la voiture arrêtée devant la maison du vétérinaire, Caruso se précipita dehors et fonça sur la porte d'entrée.

- Ouvrez ! Police ! C'est une urgence !

- Qu'est-ce que c'est ? répondit une voix à l'intérieur. Les consultations sont de seize heures à dix-huit heures. Revenez plus tard, le docteur se repose.

Le docteur se repose. La petite voix qui avait prononcé cette phrase absurde devait appartenir à une petite vieille. Elle était chevrotante. Caruso la distinguait mal à travers la vitre dépolie de la porte d'entrée mais il allait lui faire regretter ces paroles. Il se retint pour ne pas défoncer la porte et dit à nouveau :

- C'est une urgence ! Mon chien vient d'être atteint par une balle et il est en train de mourir. Si vous n'ouvrez pas, je vous attaque pour non-assistance à chien en danger !

Ces derniers mots durent impressionner la vieille femme parce que l'inspecteur entendit des petits pas pressés venir vers lui et la porte d'entrée s'ouvrit presque immédiatement.

- Où est le docteur ? demanda Caruso.
- Au fond du couloir, à gauche.

Au fond à gauche, Caruso trouva un cabinet au milieu duquel trônait une table large, à hauteur d'homme. Il n'y avait personne. Sans attendre l'arrivée du docteur que sans doute la femme était partie réveillé, il y coucha Otello sur le côté qui n'était pas blessé. Le chien respirait toujours faiblement. Il semblait concentrer ses forces pour retenir sa vie. Enfin, le vétérinaire apparut dans l'encadrement de la porte. Il n'avait pas l'air content d'être dérangé en pleine sieste. Il marmonnait des phrases dont Joseph ne saisit pas le sens mais lorsqu'il vit Otello étendu sur la table, il réagit avec promptitude et s'écria :

- Mon dieu, mon dieu ! C'est un véritable désastre. Ce pauvre chien est en train de mourir. Ginette venait vite, c'est une question de minutes !

La petite vieille accourut et s'empressa autour du chien. Le docteur pria l'inspecteur de sortir et d'attendre dans la salle à côté. Il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver cette pauvre bête mais, vu son état, seul un miracle...

Caruso sortit. Il ne pouvait rien faire d'autre que d'espérer que le miracle invoqué par le vétérinaire arrive effectivement. Incapable de rester en place, il se mit à arpenter le couloir dans un sens, puis dans un autre. Des images affluèrent devant ses yeux : la couenne de jambon qu'il avait refusé à Otello, les trente jours de punition infligés après la destruction du 33 tours, les caresses et les baisers que son chien lui avait quémandés et qu'il avait ignorés. Aujourd'hui, il regrettait ses petites mesquineries. Otello n'avait pas hésité à le protéger au risque de sa vie et lui, se rendait enfin compte que c'était son chien qui avait raison. L'amour peut faire accomplir n'importe quoi. C'était vrai qu'il pouvait être râleur et méchant mais au fond, il l'aimait bien, son chien et s'il venait à disparaître, il ne s'en remettrait pas.

Le vétérinaire le sortit de ses sombres pensées :

- J'ai pratiqué une laparotomie, c'est-à-dire que j'ai ouvert l'abdomen de votre chien. La balle a perforé la rate. Je l'ai enlevée. Quant à la balle, la voici. Elle vous servira peut-être à retrouver le pistolet. J'ai refermé la plaie. Je ne peux pas à l'heure qu'il est donner de pronostics. J'ai déjà vu des cas similaires guérir. Je le garde vingt-quatre heures en observation. Dans quelques heures, je ferai de nouveaux examens pour voir si tout va bien. Le mieux est que vous reveniez demain, j'en saurai plus. Gardez confiance.

Le docteur avait parlé d'un trait sans laisser à l'inspecteur la possibilité de l'interrompre comme s'il voulait faire comprendre à son interlocuteur qu'il était inutile de l'interroger davantage. Pourtant, Caruso n'arrivait pas à partir. En fait il sentait monter en lui un besoin irrépressible de parler. Il voulait partager le désarroi qu'il ressentait. Un docteur, c'est un peu comme un psy, ça doit en entendre tous les

jours.

Caruso leva les yeux vers le docteur. Il avait ce même regard suppliant que prenait son chien lorsqu'il voulait quelque chose. Il n'avait que ça pour se faire comprendre mais il le faisait très bien. Et quand Joseph mettait du temps pour le satisfaire, Otello n'hésitait pas à en remettre une couche dans le « violon » en inclinant sa tête sur le côté. C'était imparable. À chaque fois, il avait ce qu'il désirait. Caruso n'osa pas pencher sa tête mais le vétérinaire connaissait suffisamment les propriétaires d'animaux pour deviner ce dont celui qui était devant lui avait besoin. Il voulait épancher son cœur. Quoi de plus normal, même les flics ont un côté humain et ressentent des émotions. Il lui désigna un siège et l'inspecteur ne se fit pas prier.

Alors, il déballa tout : sa connerie de vie de célibataire égoïste et endurci, sa passion pour son métier qui bouffait toute sa vie mais qui était devenue, au fil du temps, une seconde nature et le jour où il craqua pour cette touffe de poils qu'il avait découverte sur un marché et dont il s'était amouraché. Il s'était approché d'elle et avait croisé ses deux yeux aussi marrons que sa pelisse. La tendresse et la curiosité qu'ils exprimaient firent qu'il fut incapable de s'en détacher et qu'il l'acheta sur-le-champ. Il en vint tout naturellement à parler de ce tueur qui le narguait et qu'il croyait bien avoir arrêté. Non seulement, il allait lui coûter sa place d'inspecteur de police mais surtout il était en train de lui voler son chien. Et ça, il ne lui pardonnerait jamais.

L'assistante du docteur avait tout entendu de la pièce voisine où elle veillait sur Otello. Elle s'approcha de Caruso et dit :

- J'ai peut-être une information qui pourrait vous intéresser. Tout à l'heure, j'étais à la fenêtre et j'ai vu passer un homme. Il avait l'air normal pourtant, j'ai ressenti une drôle d'impression me gagner. Il m'a paru se forcer à ne pas courir comme s'il voulait passer inaperçu. Ce détail m'a poussée à l'observer davantage. De nos jours, on voit tellement de comportements étranges qu'on n'y prête plus guère d'attention. Cependant, par jeu mais également par curiosité, je l'ai suivi jusqu'à ce qu'il ait disparu de mon champ de vision. Il avait les mains dans ses poches et, en tournant le coin de la rue, il les a sorties. C'est à ce moment-là que je me suis aperçue qu'il était manchot.

Caruso dut se retenir pour ne pas se précipiter sur elle et l'embrasser. L'assistante du vétérinaire venait tout simplement de lui donner sur un plateau la solution de l'énigme.

En retrouvant Dutilleul qui attendait patiemment dans la voiture, Caruso lui lança :

- Pour le chien, les chances de survie sont de cinquante-cinquante et pour notre tueur, c'est du zéro-zéro. Notre homme, c'est Durand. Fonce tout droit aux H.L.M.

CHAPITRE 21

L'après-midi, les bureaux de l'Office des H.L.M., furent parcourus d'une rumeur qui allait bon train. Le tueur était sous les verrous, la police avait pratiquement mis la main dessus. Question d'heures, au plus de jours. L'inspecteur Caruso allait venger son chien. Même s'il n'était pas mort et qu'il lui faudrait du temps pour récupérer, la décharge qu'il avait reçue avait eu pour effet de réveiller son maître.

Son maître qui s'employait à effectuer une fouille méthodique et minutieuse du bureau du chef du Service Communication. La révélation de l'assistante du vétérinaire venait d'être confirmée par la plaque minéralogique de la voiture pris en chasse par l'inspecteur : elle appartenait à Jean Durand. Jean Durand l'insoupçonnable, Jean Durand le manchot.

La nouvelle avait stupéfait l'Office des H.L.M. Comment Jean s'était-il transformé en tueur en série ? Comment était-il devenu l'éventreur de Toussaint Laventure, le bourreau de Hippolyte Leguen ? Outre la difficulté de ses collègues de comprendre ses mobiles, c'était le problème du maniement des différentes armes qui les laissait perplexes. Passe encore d'attacher un couteau très affûté le long d'un avant-bras et de l'enfoncer dans un ventre ou d'attraper un couteau électrique pour décapiter mais qu'un manchot se serve d'un pistolet, ils ne l'admettaient pas.

Loin de ces considérations philosophiques, Caruso cherchait tout bonnement LA preuve qui enverrait Durand en prison. Il voulait en finir avec cette histoire et le plus vite possible. Caroline avait comme par enchantement exhibé la clé du bureau de son chef et s'était empressée d'en ouvrir la porte. Après tout, la police avait des pouvoirs. Elle n'avait aucune raison de l'entraver.

L'inspecteur et deux policiers fouillaient les tiroirs, épluchaient les dossiers, s'intéressaient aux fichiers informatiques contenus dans le disque dur de l'ordinateur. En vain. Ils ne trouvaient rien de déterminant. Ce type était une énigme, un point d'interrogation sur deux jambes qui donnait du fil à retordre à la justice. Le bureau était minuscule, à peine la superficie d'une chambre d'étudiant sur le campus, ils en eurent vite fait le tour.

De guerre lasse, Caruso demanda à Caroline de taper sur l'ordinateur de Durand la lettre qu'il avait reçue du tueur. La collaboratrice envoya l'ordre à l'imprimante de la sortir. Quelques secondes plus tard, l'inspecteur l'avait en main. Un sourire fleurit bientôt au coin de ses lèvres. Il la tenait SA preuve.

- Regardez, mademoiselle, nous le tenons. C'est bien cette imprimante qui a sorti la lettre que

j'ai reçue, les r sont légèrement décalés par rapport à la ligne. Il n'y a pas grand chose à dire, mais ce défaut est tout de même visible.

- Je l'avais signalé à monsieur Durand qui m'avait répondu que ce n'était pas bien grave.

- Regardez maintenant la lettre qu'a trouvée Jeanne dans la boite aux lettres de son service: le même défaut apparaît. Il n'y a aucun doute possible : le tueur est bien Durand. Je vous remercie, mademoiselle.

En quittant le bureau de Caroline, Caruso repensa à la phrase qu'elle avait dite lors de la perquisition : « ne vous fiez pas à l'apparence ! ». Il regretta de ne pas l'avoir méditée plus longtemps. Il aurait sauvé Leguen et aurait évité une bavure en mettant en garde à vue une innocente. Quant au jeune Julien, il avait bien fait de ne pas répondre à sa convocation. Il n'avait de toutes manières aucune preuve contre lui.

L'inspecteur allait quitter les locaux de l'Office des H.L.M. lorsqu'il fut rattrapé par le Président. Celui-ci voulait lui dire son soulagement que le coupable soit démasqué et lui exprimer ses regrets pour son chien. Caruso crut déceler une légère hésitation entre les mots « soit » et « démasqué » comme si le Président avait renoncé au dernier moment à intercaler entre les deux le mot « enfin ». Mais bon ! C'était peut-être son imagination qui lui jouait des tours.

Jeanne, elle, se livrait à une méditation beaucoup plus terre à terre que celle de Caruso quand il était sorti du bureau de Caroline. Elle ne digérait pas sa garde à vue. Avoir passer vingt-quatre heures au poste de police lui restait au travers de la gorge. Elle avait été injustement soupçonnée et ça, elle ne le pardonnerait pas. Elle cherchait un moyen de rabaisser son caquet à ce flic imbécile et vaniteux. Certes, elle avait été peinée d'apprendre qu'Otello était entre la vie et la mort mais elle aurait bien aimé se venger tout de même. Ce grand échalas avait abusé de son pouvoir ; à elle, maintenant de démontrer que les petites avaient du caractère.

Si elle avait su que l'inspecteur serait dans les couloirs de l'Office ce jour-là, elle aurait chaussé ses bottines au bout très pointu et elle se serait fait un plaisir de lui broyer les pieds de longues et délicieuses secondes. Il se serait plaint comme seul un homme douillet sait le faire et se serait tenu le pied en pleurant après une chaise. Malheureusement, ses bottines étaient restées chez elle et elle ne pouvait pas courir les chercher. Il fallait inventer une autre vengeance.

C'est en ouvrant un des tiroirs de son bureau que cette dernière jaillit. Elle allait lui offrir un livre et, comble de l'humour, un polar. C'était vrai que le titre n'avait pas dû demander beaucoup d'imagination à l'auteur mais il avait au moins l'avantage d'être explicite. Il s'appelait : « La vengeance de la naine ». C'était l'histoire d'une naine qui assassinait des policiers en les étouffant pendant leur sommeil avec une carotte géante. Elle pinçait leur nez pour qu'ils ouvrent la bouche et en profitait pour introduire à l'intérieur ce légume. Elle le retirait après utilisation et les flics n'y voyaient que du feu. Elle n'avait pas tout à fait terminé le livre mais tant pis, l'occasion était trop belle. Elle ne pouvait pas la manquer.

L'inspecteur était déjà dans l'ascenseur lorsqu'elle le rattrapa. Il fit une espèce de grimace en la voyant. Jeanne réussit à s'engouffrer à l'intérieur avant que la porte ne se referme. Elle tenait ostensiblement son livre dans la main pourtant Caruso ne parvenait pas à lire le titre.

- Inspecteur, vous aimez les polars ? demanda-t-elle avec un grand sourire.

- Il m'arrive d'en lire. Mais, vous savez, j'en vois tellement dans mon métier que l'imagination la plus débridée paraît bien fade à côté de la réalité quotidienne.

- Celui-là, je suis certaine qu'il va vous plaire, affirma-t-elle en le lui donnant.

Avant même que l'inspecteur n'ait saisi le sens acerbe du titre, Jeanne avait profité d'un arrêt de l'ascenseur à un étage pour disparaître. Manière de le laisser réfléchir tout seul sur l'ironie empoisonnée du cadeau.

CHAPITRE 22

Le soleil venait de jeter ses derniers feux et mourait sur le Vercors. Bientôt, il ne serait plus qu'une auréole ceignant le pic de la montagne. Les voitures s'alignaient sagement sur le parking. Les passagers en sortaient et s'apprêtaient à regagner leurs appartements. Le long de la ligne de tramway, les hautes tours éclairaient une à une leurs fenêtres. Petit à petit, le quartier sombrait dans la nuit. La vie coulait comme un long fleuve tranquille.

Pourtant, quelqu'un de curieux aurait pu déceler quelque chose d'inquiétant dans des déplacements qui se voulaient silencieux.

Par exemple, cette ombre qui rasait le mur et qui, brusquement, s'immobilisa. Le garde-à-vous impeccable qu'elle sembla observer donnait l'impression qu'elle voulait s'incruster dedans. À la manière d'une proie qui tente de se fondre dans le paysage pour mieux échapper à son prédateur. L'ombre humaine essayait de recréer ce mimétisme qui avait sauvé la vie à bon nombre d'animaux. La jungle était loin mais la ville imposait souvent à ses habitants des astuces animalières pour sauver leur peau. Question élémentaire de survie. L'oreille en alerte maximum, l'ombre resta figée de longues minutes. Histoire de s'imprégner convenablement de la musique ambiante. Et l'air que le quartier jouait en ce moment tenait plus d'un nocturne que d'une symphonie. Des mélodies sur le thème de l'enfance déroulaient leur partition avec cette tranquillité qui précède les grands événements. Les rires d'un enfant qui entrait dans l'immeuble voisin lui firent l'effet d'un staccato exécuté par un violon ou les babils d'un autre qui parlait à sa mère ressemblaient à un rondo italien. Enfin, le silence total tomba.

La voie était libre. L'ombre allait se détacher du mur lorsqu'elle sursauta. Quelque chose venait de la frôler. Quelque chose de doux et de subtil avait effleuré ses jambes de pantalon. C'était un mouvement léger qui avait ondulé contre elles et qui avait poursuivi sa route. L'ombre envoya un grand

coup de pied dans le noir et rencontra un corps mou qui fendit l'air en même temps qu'il émit un miaulement de douleur.

- Saleté de chat ! grogna Caruso. En plus, je suis allergique aux poils de ces bestioles. Il fallait bien que ça tombe sur moi.

- Qu'est-ce qui vous arrive, chef ? murmura dans le noir, la voix de Dutilleul.

- Rien. Tout le monde est à son poste ?

- Tout est OK, chef. On peut y aller.

Le petit groupe de policiers avait imité son chef lorsque celui-ci s'était plaqué contre le mur. Ne pas se faire remarquer était le mot d'ordre absolu. Même si la plupart de ses membres avait l'habitude de ses assauts contre un ennemi invisible qui pouvait, à tout moment, jaillir d'on ne sait où et arroser de chevrotines certains d'entre eux, il valait mieux être prudent. Inutile de prendre des risques, cette mission devait être de routine. Il suffisait d'appliquer les consignes et d'obéir aux ordres. Et tout se déroulerait sans problèmes. Le type là-haut ne les attendait pas si tôt. C'est du moins ce que pensait Caruso. Il avait décidé de procéder à l'arrestation du tueur fou avec l'assentiment du procureur de la république. Il lui avait téléphoné deux heures auparavant, lui avait expliqué la situation particulière dans laquelle il se trouvait. Le procureur, propriétaire de plusieurs chiens, avait parfaitement compris que l'urgence exigeait une accélération du temps et avait assuré l'inspecteur de son soutien franc et massif. Il lui donnait carte blanche pour une intervention même musclée et hors de l'heure légale. Fort de cet accord, Caruso avait réuni ses troupes et s'apprêtait à appréhender le suspect.

Le groupe commença sa progression en file indienne. Trente policiers en tenue de combat et arme au poing suivaient l'inspecteur qui, d'un geste de la main, donna le signal du départ. Il s'agissait de faire vite et d'accéder à l'entrée de l'immeuble aussi silencieusement que possible.

L'entrée fut atteinte très rapidement. Elle n'était distante que de cinquante petits mètres. Pinçon se porta à hauteur de Caruso, sortit la clé de sa poche et l'enfonça dans la serrure. La porte s'ouvrit comme par enchantement.

Spontanément, le groupe se scinda en trois. Le premier se déploya sur la droite des boites aux lettres, le deuxième à leur gauche et le dernier garda la porte d'entrée empêchant toute personne de pénétrer. Chacun des membres du commando resta dans sa position, arme à la main prêt à faire feu à la moindre alerte. La tension était maximale mais les visages respiraient la détermination et la sérénité. Deux portes d'appartement entouraient la cage d'escalier. L'une d'elles donnait accès à un cabinet dentaire d'où sortaient des intonations de voix. L'autre abritait un homme qui parlait à ses chats tout en écoutant les informations à la télévision. L'inspecteur s'était renseigné : le président du Conseil syndical de la résidence vivait là avec une multitude de chats et il sortait rarement le soir. Rien à craindre de ce côté-là.

Avant de donner l'ordre d'attaquer, Caruso s'imprégna des bruits alentour. Le moment qui précédait l'assaut final le mettait toujours dans un curieux état de délicieuses nostalgies mêlées à une intense conscience du danger immédiat. Il devait prévoir toute éventualité pour protéger la vie de ses hommes mais il se laissait parfois submerger par un déferlement de sensations diverses qui retardaient le démarrage de l'opération en cours. En règle générale, c'était Pinçon qui le ramenait à la dure réalité de l'existence en lui tapotant l'épaule. Alors, il sursautait et, pour se donner une contenance, toussotait.

Là, Caruso n'eut pas besoin de son adjoint pour revenir sur terre. Il allait lancer la première vague à l'assaut dans l'escalier lorsque la porte du cabinet du dentiste s'écarta pour laisser passer son assistante. Avant même qu'un cri de surprise ne s'échappa de sa bouche, un homme du commando l'avait bâillonnée de la paume de sa main. Dans le même temps, il l'entraîna à l'intérieur et referma la porte du cabinet derrière eux.

Le premier groupe s'engouffra dans l'escalier constitué de larges marches en fer qui grinçaient

sous chaque pas. Caruso prit la tête de la colonne et eut du mal à retenir un juron : Pouvait pas refaire ces marches, ils allaient se faire vite repérer avec ce boucan d'enfer qu'ils étaient obligés de faire. En plus, le tueur avait eu la bonne idée d'élire domicile au quinzième étage. C'est-à-dire au dernier. Tout pour lui faciliter la tâche, quoi ! Ces assassins s'ingéniaient à compliquer la vie de la police, décidément !

Le deuxième groupe s'était amassé à l'intérieur de l'ascenseur qui montait à sa vitesse de croisière. Autrement dit d'une façon pépère. Fallait pas le bousculer, celui-là ! On avait largement le temps d'engager une conversation et de la terminer avant d'atteindre le sommet. Pour faire preuve de convivialité, on ne pouvait pas trouver lieu plus adéquat. Pourtant, personne n'avait vraiment envie de raconter ses petites misères. Le silence pesait de tout son poids dans la cabine. Chacun se demandait ce qui allait se passer en haut lorsque la porte s'ouvrirait. Le tueur était peut-être en train d'armer son pistolet pour tirer dans le tas ou de dégoupiller une grenade pour la jeter sur eux.

Enfin l'ascenseur parvint au dernier étage et s'ouvrit sur un palier plongé dans le noir. En tous cas, personne ne les attendait. Le commando s'y déversa sans bruit bientôt rejoint par le groupe de Caruso. Celui-ci frappa directement à la porte du tueur car un membre du groupe monté par l'ascenseur la lui indiqua.

- Police ! ouvrez ! cria-t-il en prenant soin de s'écarter au cas où le résident aurait la mauvaise idée de répondre par un coup de feu.

Comme il n'obtenait pas de réponse, il répéta son injonction et colla son oreille contre la porte. Aucun bruit à l'intérieur ne laissait supposer une présence humaine. Le calme plat semblait y régner. Après quelques secondes d'attente, l'inspecteur décida que le moment était venu de passer à la deuxième phase de l'attaque. Il tira en direction de la serrure qui éclata sous le choc. La déflagration retentit en écho sur les murs du palier et dégringola les marches de l'escalier. Le temps qu'elle arrive au rez-de-chaussée le tueur serait sous les verrous.

L'arme au poing, prêt à tirer, l'inspecteur poussa la porte d'un grand coup de pied. Il jeta un œil derrière elle : personne. La salle à manger était plongée dans l'obscurité comme d'ailleurs tout l'appartement. Les membres du commando s'y déployèrent en un temps record. Ils visitèrent la cuisine et investirent le côté chambre et salle de bains. Sans succès. D'autres allèrent voir sur l'immense terrasse d'où l'on distinguait l'ensemble de la ville au cas où le tueur s'y serait caché. Mais là, non plus, il n'y était pas.

Pendant que ses hommes fouillaient les lieux, Caruso s'était assis au milieu de la pièce en tournant le dos à la fenêtre. Il voulait imaginer ce que ressentait le tueur quand il était chez lui. Il espérait trouver ses motivations intimes, le pourquoi du comment de ses assassinats. La salle à manger était meublée d'une belle bibliothèque de hêtre clair, d'un bureau noir et d'une large table ronde. Au fond, s'élevait une autre bibliothèque où trônait un téléviseur grand écran. Tout baignait dans un impeccable état de propreté et de rangement comme si le locataire ne venait pas souvent ou bien peut-être les visiteurs y étaient-ils rarement invités.

Jean Durand était décrit par ses supérieurs comme quelqu'un de compétent, de sociable dans son travail mais de relativement sauvage en dehors. On ne lui connaissait pas d'amis et encore moins d'amies. Pourtant, à l'exception de ses moignons, les femmes le trouvaient plutôt sympa et attirant. Selon elles, l'absence de mains n'était pas une raison rédhibitoire à sa solitude affective. Il fallait sans doute chercher plus profond en lui.

Caruso regardait autour de lui et ne comprenait pas pourquoi cet homme avait assassiné de façon aussi atroce les directeurs généraux de l'Office des H.L.M. Assurément, il manquait une dernière pièce pour que le puzzle fut complet. Où allait-il pouvoir la dénicher, cette foutue pièce?

Ses hommes avaient vidé tous les tiroirs, ouvert toutes les armoires, examiné tous les livres et ils n'avaient rien trouvé. C'était à désespérer. Décidément, ce tueur était différent, sa personnalité était complexe, insaisissable. Il se jouait de toutes les situations, il ne laissait derrière lui aucune preuve de sa

culpabilité.

Caruso était face à la bibliothèque qui paraissait neuve. Il se mit à détailler chaque titre des livres qui y étaient alignés. Il y avait un peu de tout : des livres sur le cinéma, l'œuvre complète de Balzac mais surtout des livres d'art, Matisse, Monet, Sisley. Assurément, l'impressionnisme était une des périodes de la peinture chère au locataire mais cela ne menait l'inspecteur qu'à un cul-de-sac. Il ne se décidait cependant pas à quitter les lieux, une vague intuition lui disait de ne pas abandonner la partie, qu'un détail allait se jeter à sa figure et lui donnerait la solution.

Ses hommes venaient à tour de rôle lui signifier qu'ils ne trouvaient rien d'intéressant et lui suggérèrent de plier bagage. Inutile de s'exposer au retour impromptu du tueur. Caruso se résigna. Il n'allait rien trouver dans cet appartement trop propre, même pas de traces de doigts. Le coupable avait sans doute compris qu'il était repéré et avait foutu le camp. Autant partir. L'inspecteur se leva et signifia à ses hommes qu'on déguerpissait. Ceux-ci commencèrent à rengainer leur matériel et se dirigèrent vers le palier.

Une dernière fois, Caruso fit du regard le tour circulaire de la salle à manger. Ses yeux finirent par se poser sur l'immeuble d'en face dont chaque fenêtre était maintenant illuminée. Aucune d'entre elles n'avait ses volets fermés. Chacun pouvait zieuter en toute quiétude la vie de ses voisins. Par exemple, ce chien qui hurlait à la mort parce qu'il était enfermé sur la terrasse et qu'il en avait marre d'être seul ou qu'il avait peur du noir. Ou, à l'étage au-dessus, cette grand-mère qui s'amusait avec ses petits-enfants, peut-être au poker menteur ou aux dominos. Ils riaient à perdre haleine comme des bossus.

Ou ce type tout là-haut qui prenait dans ses bras une fille. Il devait lui susurrer à l'oreille des mots d'amour pour la convaincre de rester coucher. Caruso avait l'impression de regarder un vieux film muet ou une « histoire sans paroles » que diffusait jadis la télévision en guise d'interlude. Il fallait parfaitement suivre le déroulement de l'action pour comprendre le scénario qui invariablement incluait une scène de poursuite. L'inspecteur se surprit à l'espérer. Il aurait aimé voir ces deux-là courir dans tout l'appartement et s'écrouler sur le lit en s'enlaçant. Malgré les appels de ses collègues qui étaient pressés de partir, Caruso avait envie de connaître la suite. Il avait raté le début du film mais il voulait en voir la fin. Plus il les regardait, plus il pensait que quelque chose ne collait pas. Ça n'avait pas l'air de lui plaire à cette fille que ce type la touche. Caruso n'en était pas absolument certain mais il aurait juré qu'elle se débattait. Ses gestes n'étaient pas ceux de quelqu'un qui aime jusqu'au bout de la nuit mais plutôt ceux de quelqu'un qu'on est en train de forcer.

Mais peut-être était-ce leur façon personnelle de s'exciter mutuellement. L'inspecteur avait renoncé depuis belle lurette à comprendre toutes les minauderies qui précèdent l'acte sexuel. Certain couples ont besoin de violence pour s'envoyer au septième ciel. Quelle idée aussi de recevoir un homme dans le plus simple appareil ! Lui, par contre était vêtu comme s'il venait d'arriver. L'inspecteur était fasciné par cet homme et cette fille qui n'allaient pas ensemble. Jusqu'au costume qui les dépareillait ! Au-delà de l'apparence vestimentaire, quelque chose de plus sordide les séparait et empêchait toute union même provisoire. Mais quoi ? Il regardait, regardait et ne voyait rien d'autre qu'un couple qui se disputait.

Et puis, soudain, l'idée se fit oppressante : il assistait aux premières images d'un viol. Cette fille allait se faire violer et elle résistait de toutes ses forces. Il voulut en avoir le cœur net. Il appela Pinçon qui sortit des jumelles de son sac et les lui passa. Une scène hallucinante apparut alors devant ses yeux : le type venait de jeter la fille sur son lit et s'apprêtait à la cisailler en deux. Caruso hurla :

- Le type là-haut, il va tuer la fille. Il est là-haut, le salaud !

CHAPITRE 23

Là-haut, Aurore Pécamieu se battait comme une belle diablesse. Elle regrettait amèrement d'avoir ouvert à ce type. D'habitude, elle n'ouvrait jamais à personne. Elle avait appris à se méfier des gens et de toutes façons, sa non-tenue vestimentaire l'encourageait à rester cloîtrée.

Mais là, elle s'était fait avoir. On avait sonné à la porte d'entrée. Le silence régnait dans son appartement, personne ne pouvait deviner qu'elle était là. Au premier coup de sonnette, elle était restée suspendue ne sachant quelle attitude adopter. Devait-elle passer un vêtement et ouvrir ? Demander qui c'était ? Ou faire le mort en espérant qu'on abandonnerait ?

Elle avait choisi la dernière solution, celle qui comportait finalement le moins de risques, lorsqu'un deuxième coup de sonnette l'emplit de doutes. On insistait. Son ton impératif la fit sursauter et lui démontra qu'on n'allait pas la laisser tranquille comme ça. L'autre allait attendre indéfiniment derrière la porte jusqu'à qu'elle ouvre ou qu'elle revienne. Jusqu'à demain matin peut-être. Il allait s'installer sur le palier et poireauterait toute la nuit et elle s'inquiéterait de savoir s'il était toujours là et ne pourrait pas s'endormir. Pourquoi n'avait-elle pas mis d'œilleton ? Il lui aurait permis de voir son visiteur.

Au troisième coup de sonnette, elle demanda à travers la porte :

- Qu'est-ce que c'est ?

Une voix d'homme lui répondit :

- Excusez-moi, mademoiselle. Mais j'ai trouvé des papiers d'identité qui vous appartiennent. Je viens vous les rapporter.

Aurore ne se souvenait pas avoir perdu quelque chose dans l'après-midi. Elle avait été à ses cours comme d'habitude et elle était rentrée chez elle directement. Elle farfouilla un peu dans son sac

mais, en proie à une nervosité montante, ses recherches restèrent vaines. Elle n'arrivait pas à comprendre quels papiers elle était susceptible d'avoir égarés. À tout hasard, elle se décida à ouvrir.

À peine avait-elle entrebâillé sa porte qu'un pied l'empêcha de la refermer. Une forte poussée lui fit perdre l'équilibre et elle tomba à la renverse. Le visiteur en profita pour entrer et se jeta sur elle. Avant même qu'elle ait pu crier, il la bâillonna. Il voulut attraper ses bras pour les attacher dans le dos mais ses moignons glissèrent sur sa peau nue et elle s'échappa.

Une partie de jeu de chat et de la souris débuta alors. Aurore s'abritait derrière une longue table qui emplissait la quasi totalité de la salle à manger pendant que le tueur était à l'opposé. Elle quittait sa place pour prendre celle du tueur lorsque celui-ci faisait mine de s'approcher d'elle. Plusieurs fois, ce petit manège recommença. Elle essayait toujours de retirer le sparadrap qui l'empêchait d'appeler au secours mais elle n'en avait jamais le temps. Elle se disait que si elle le fatiguait, elle finirait bien par parvenir à se réfugier dans la salle de bains et elle serait sauvée.

Le tueur devait lire dans ses pensées parce qu'il possédait toujours un temps d'avance sur elle ce qui fait qu'ils tournaient en rond depuis un bon moment sans que l'un ou l'autre ne prenne l'ascendant. Au lieu que ce soit le tueur qui fatigue, ce fut Aurore qui eut une seconde d'hésitation. Elle s'empêtra les pieds et tomba. Le tueur se rua sur elle et tenta de la maintenir au sol. Dans un sursaut désespéré, la jeune fille se cabra et envoya un coup de pied phénoménal dans le menton du tueur. Celui-ci accusa le coup mais ne vacilla pas pour autant. Ils se relevèrent tous les deux comme enlacés. C'est à cet instant précis que Caruso les avait aperçus.

En face, une cavalcade insensée emplissait d'une manière sonore la cage d'escalier. Vingt-cinq bonshommes armés jusqu'aux dents dévalaient les centaines de marches qui allaient les conduire au premier étage où se situait l'entrée de l'immeuble. De là, ils allaient se ruer sur l'immeuble d'en face et regrimper quinze nouveaux étages en hurlant le plus possible pour effrayer le tueur. Tout en essayant de suivre ses hommes qui s'étaient lancés à la poursuite du temps, Caruso se remémorait la description qu'avait faite Caroline de son chef : Il est baraqué comme un athlète, beau comme un dieu et déterminé comme un diable. Le genre à ne jamais abandonner et à aller au bout de son action. S'il avait programmé un nouveau meurtre, il le commettrait. Ce ne serait pas la frêle voisine qui aurait les capacités physiques de contrecarrer ses plans.

L'escalier avait été avalé à un train d'enfer par la meute en chasse. Caruso avait du mal à suivre ses hommes tant ils se sentaient motivés. Ils voulaient à tout prix éviter un bain de sang et mettre le grappin sur le tueur avant qu'il ne tue. Caruso avait laissé Dutilleul et quelques policiers en faction là-haut pour surveiller la scène du futur crime et garder l'appartement. Son adjoint lui communiquait seconde après seconde l'évolution de la bagarre.

C'est ainsi que l'inspecteur apprit que tout espoir paraissait être perdu pour la fille. Le tueur avait réussi à la maîtriser et il était en train de ligoter ses quatre membres aux pieds du lit. Elle ne se débattait plus. Dutilleul avait l'impression que le tueur l'avait assommée ou peut-être endormie. En tout cas, elle ne bougeait plus.

Un espoir cependant : il semblait prendre tout son temps et ne pas être sur le qui-vive. Il ne devait pas se douter que la police fut sur ses talons.

Caruso encourageait ses hommes à se dépêcher. L'irréparable n'était pas encore commis. Mais c'était une question de minutes, voire de secondes. Le commando grimpait quatre à quatre l'escalier final. Emprunter l'ascenseur aurait été trop lent et trop dangereux. Dutilleul donnait sur le talkie-walkie des détails atroces : le tueur avait enfilé sur son moignon une espèce de petite lame extrêmement effilée et l'avait enfoncée précautionneusement dans le ventre de la fille qui venait de retrouver ses esprits. Il remontait maintenant cette lame en direction du nombril. Dutilleul voyait très nettement le sang couler tranquillement le long des hanches de la fille qui relevait la tête pour se voir.

Caruso fut étonné d'entendre son adjoint affirmer :

- Il a l’air en pleine extase. Il ne fait plus rien d’autre que regarder ce sang rougir cette peau blanche. Il est comme subjugué.

À cet instant-là, Caruso comprit toute la portée des crimes du tueur des H.L.M. Il était dans l’incapacité totale de faire l’amour avec qui que ce soit. Et c’est cette impuissance qui allait sauver la fille.

Le commando était parvenu au sommet de l’immeuble. Trois hommes défoncèrent d’un seul élan la porte de l’appartement et prirent position pour couper toute retraite. Sans prendre les précautions d’usage en pareil cas, Caruso se précipita dans la chambre et vit, de face, le tueur, le bras levé, s’apprêtant à enfoncer la lame dans le cœur d’Aurore. L’inspecteur n’eut que le temps d’ajuster son tir. Le tueur s’écroula sur le coup. La lame frôla Aurore sans la toucher.

Pinçon bondit sur le tueur et s’assura qu’il était bien mort tandis que des policiers libéraient la jeune fille et appelaient les urgences. À première vue, elle s'en tirerait sans trop de problèmes, ses blessures n'étant que superficielles.

EPILOGUE

Le lendemain, Caruso prenait quelques jours de repos bien mérités. Il ne supportait pas son bureau sans cette touffe de poils qui ronflait parfois à ses pieds. Il avait mis fin aux agissements du tueur et avait reçu un coup de téléphone du procureur de la République qui l’avait chaudement félicité pour sa rapide réaction face à un nouvel acte de barbarie qui se préparait. Il l’assurait de son soutien au cas où les journalistes essayeraient de mettre en doute la légitime défense. S’il n’avait pas tiré, Aurore Pécamieu ne serait pas à l’hôpital à l’heure actuelle mais au cimetière. D’après les premières constatations du médecin qui l’avait examinée, la jeune fille n’avait subi que quelques entailles superficielles. Elle guérirait rapidement et reprendrait une vie normale dans quelques jours.

À la première heure, Caruso courait chez le vétérinaire. Otello portait un pansement et battit de la queue à son arrivée. Son maître se pencha vers lui et lui murmura à l’oreille :

- Tu m’en as fait une peur, mon cochon !

Le docteur sortit de son cabinet :

- Ah ! voilà notre inspecteur. Vous faites la une des journaux ! dit-il en lui montrant la première page du Dauphiné Libéré.

« LE TUEUR DES H.L.M. TOMBE SOUS LES BALLES DE L’INSPECTEUR CARUSO. ENFIN ! »

- Je n’aime pas trop « enfin ! », mais bon. L’important maintenant, c’est lui ! répondit Caruso. Comment va-t-il ?

- Le mieux possible. Les examens ont révélé des valeurs presque normales. Regardez-le comme

il beau : il ressemble à un œuf de Pâques. Vous pouvez l'emmener mais faites attention à la plaie et au pansement. Ils doivent rester propres.

Caruso partit avec Otello. Pendant quinze jours, il ne le quitta pas. Il surveilla sa cicatrice, le promena en laisse, lui donna toutes les couennes de jambon qu'il retirait de ses sandwichs préférés. Il devint un vrai père poule.

Otello, de son côté, voyait d'un bon œil le revirement de son maître. L'asile pour chiens, il n'y pensait même plus. Caruso lui témoignait de l'affection et même quelques élans de tendresse qu'il pouvait enfin rendre au centuple. Encore quelques efforts et il serait mûr pour le mariage !

Deux semaines plus tard, le vétérinaire retirait les fils. La blessure n'était plus qu'un mauvais souvenir. Otello s'en sortait sans séquelles. Il faudrait juste surveiller l'apparition d'éventuelles infections mais normalement, rien de grave ne devait arriver.

- Votre chien a un cœur du tonnerre ! affirma le docteur en les reconduisant à la porte.

Ça, l'inspecteur Joseph Caruso n'en doutait plus.

Achevé d'imprimer

Imprimé en France par Dupli-Print
L'imprimeur numérique parisien
2, rue Descartes
Z.I. Sezac - 95330 Domont
Tél : 01 39 35 54 54
Fax : 01 34 39 09 95
www.dupli-print.fr

(Mention obligatoire)

[K1]